LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

N° VI.

La publication de ces lettres est un anachronisme. On s'en convaincra aisément en regardant la date, et on me demandera peut-être pourquoi je livre à l'impression la peinture d'une situation de mon ame, long-temps après que cette situation a changé de face. Je répondrai que j'ai cru pouvoir le faire pour l'instruction du petit nombre d'esprits généreusement moraux et humainement philosophiques, qui étudient le cœur de l'homme d'après ses propres aveux, me souciant fort peu de faire preuve de logique dans le passé, et ne me vantant de rien pour l'avenir. J'ai été poussée, par un instinct individuel que je ne sais pas qualifier, à écrire ma vie jour par jour, en m'épanchant dans le sein de l'amitié.

Au milieu de toutes ces lettres, pour la plupart consacrées aux détails prosaïques de la vie réelle, mon ame a jeté çà et là à son insu certaines lueurs plus vives. Quelques idées, quelques senti-

mens se sont trouvés un peu mieux formulés. Je ne m'en suis pas aperçue, et mes amis n'y ont pas pris garde peut-être dans le moment, absorbés qu'ils étaient par la réalité de mes souffrances. Mais après la guérison, ils me rapportent parfois ces monumens de tendresse et de douleur, et m'engagent à les communiquer à nos *amis inconnus*, à ceux qui souffrent maintenant loin de nos regards les mêmes maux dont je souffrais hier. C'est dans le but d'aider ces ames malades à connaître leur mal, à l'examiner et à le guérir, que j'ose publier quelquefois des sentimens tout personnels. Sans ce but, de telles révélations seraient puériles. Vous ne les jugerez pas sévèrement, vous tous qui m'exprimez souvent, sous le voile délicat de l'anonyme, des appels si tendres et des reproches si sympathiques. C'est pour vous que j'ai le courage de raconter tout haut, et à mesure qu'elle s'écoule, ma vie obscure, paresseuse et naïvement triste ou gaie, molle ou robuste, sombre ou riante. Je vous dois toutes mes impressions, et je vous les dirai en implorant votre patience pour l'avenir, quand le présent vous déplaira. Les pages que je vous livre aujourd'hui vous montreront jusqu'où peuvent aller le découragement et le doute. J'espère vous dire bientôt comment on recouvre l'espoir et la force.

Ceux de vous qui le savent déjà aimeront à se retracer, en me lisant, les fatigues de leur vie passée, comme le voyageur qui a revu le seuil de sa maison, se plait à rêver aux traverses et aux soucis de son pélerinage accompli. Ceux qui errent encore dans l'orage et dans la nuit sauront du moins de quelles perplexités on peut sortir, de quels abîmes on peut voir l'issue. Ils verront que j'ai été aussi perdue, aussi épouvantée, aussi fatiguée qu'ils le sont, et le cri d'une voix amie qui les appelle du haut de la première colline, en commençant à gravir la montagne immense, leur donnera, je l'espère, un peu de confiance et de soulagement.

Septembre 1834.

Combien j'ai à te remercier, mon vieil ami, d'être venu me voir tout de suite; je n'espérais pas ce bonheur, et je vois que, ta position n'ayant pas changé, c'est une grande preuve d'amitié que tu m'as donnée. J'ai passé une journée heureuse, mon brave Malgache, auprès de toi, au milieu de mes enfans et de mes amis. J'ai ri de bien bon cœur de nos anciennes folies; j'ai renouvelé nos combats espiè-

gles; je me suis divertie de tes calembours, de notre ancienne prétendue passion, qui a pu, en tout temps, se traduire par une affection pure et profonde. J'ai retrouvé, après deux ans d'absence (qui renferment pour moi deux siècles de vie), toute cette ancienne vie, avec un plaisir d'enfant, avec une joie de vieillard. Eh bien! mon pauvre ami, tout cela est entré, une journée entière, dans ce cœur usé et désolé; tout cela l'a fait bondir de joie; mais ne l'a ni guéri, ni rajeuni : c'est un mort que le galvanisme a fait danser, et qui retombe plus mort qu'auparavant. J'ai le spleen, j'ai le désespoir dans l'ame, Malgache; dans trois mois, je n'y serai plus. Je me suis dit tout ce que je pouvais et devais me dire; j'ai essayé de me rattacher à tout; je ne puis pas vivre, je ne le puis pas. Je viens dire adieu à mon pays, à mes amis. Le monde ne saura pas ce que j'ai souffert, ce que j'ai tenté, avant d'en venir là. J'essaierais en vain de te faire comprendre mon ame et ma vie; ne me parle pas de cela; reçois mon adieu, et ne me dis rien: ce serait inutile. Viens me voir quelquefois pendant mon séjour ici, et parler du passé avec moi. J'aurai quelques services à te demander; tu en accepteras l'ennui comme une preuve de confiance immense. Pense à moi, et si j'ai un tombeau quelque part, où tu passes un jour, arrête-toi pour y laisser tomber quelques larmes. Oh! prie pour celle qui, seule peut-être, a bien connu et bien jugé ton cœur.

Lundi soir.

Merci, mon bon vieux Malgache, merci de ta lettre; aucun remède ne peut être plus calmant et plus efficace que ces paroles d'amitié et cette douce compassion, dont mon orgueil ne saurait souffrir. Tu ne sais des malheurs de ma vie qu'une bien faible partie. Si le sort nous réunit quelques heures, je te les dirai; mais l'important, ce n'est pas que tu les saches, c'est que ton affection les adoucisse. Va, le raisonnement, les représentations, les réprimandes, ne font qu'aigrir le cœur de ceux qui souffrent; et une poignée de main, bien cordiale, est la plus éloquente des consolations. Il se peut que j'aie le cœur fatigué, l'esprit abusé par une vie aventureuse et des idées fausses; mais j'en meurs, vois-tu; et il ne s'agit plus, pour ceux qui m'aiment, que de me conduire doucement à ma tombe. Otez-moi les dernières épines du chemin, ou du moins semez quelques fleurs autour de ma fosse, et faites entendre

à mon oreille quelques douces paroles de regret et de pitié. Non, je ne rougis pas de la vôtre, ô mes amis! et de la tienne surtout, vieux débris qui as surnagé sur les orages de la vie, et qui en connais les soucis rongeurs et les fatigues accablantes. Je suis un malade qu'il faut plaindre et non contrarier. Si vous ne me guérissez pas, du moins vous me rendrez la souffrance moins rude et la mort moins laide. Me préserve le ciel de mépriser votre amitié, et de la compter pour peu de chose! Mais sais-tu quels maux contrebalancent ces biens-là? Sais-tu ce que certains bonheurs ont inspiré d'exigences à mon ame? ce que certains malheurs lui ont imposé de méfiance et de decouragemens? Et puis vous êtes forts, vous autres. Moi, j'ai de l'énergie et non de la force. Tu dis que *l'instinct* me retiendra auprès de mes enfans; tu as raison, peut-être; c'est le mot le plus vrai que j'aie entendu. Cet instinct, je le sens si profondément, que je l'ai maudit comme une chaîne indestructible: souvent aussi, je l'ai béni en pressant sur mon cœur ces deux petites creatures, innocentes de tous mes maux. Écris-moi souvent, mon ami; sois delicat et ingénieux à me dire ce qui peut me faire du bien, à m'éviter les leçons trop dures. Helas! mon propre esprit est plus sevère que tu ne le serais; et c'est sa rude clairvoyance qui me pousse au désespoir. Que ton cœur, qui est bon et grand, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, t'inspire l'art de me guérir. Je suis venue chercher ici ce qui me fuyait ailleurs. Les pédagogues abondent partout; l'amitié est rare et prudente; elle se tire bien mieux d'affaire avec un reproche ou une raillerie, qu'avec une larme et un baiser. Oh! que la tienne soit génereuse et douce. Répète-moi que ton affection m'a suivie partout, et qu'aux heures de découragement où je me croyais seule dans l'univers, il y avait un cœur qui priait pour moi, et qui m'envoyait son ange gardien pour me ranimer.

Mercredi soir.

Écrivons-nous tous les jours, je t'en prie; je sens que l'amitié seule peut me sauver.

Je n'en suis pas à espérer de pouvoir vivre. Je borne pour le moment mon ambition à mourir calme, et à ne pas être forcée de blasphémer ma dernière heure, comme cet homme innocent que 'on guillottina dans notre ville il y a quatre ou cinq ans, et qui s'é-

cria sur l'échafaud : *Il n'y a pas de Dieu!* — Tu es religieux, toi, Malgache; moi aussi, je crois. Mais j'ignore si je dois espérer quelque chose de mieux que les fatigues et les souffrances de cette vie. Que penses-tu de l'autre? — Voilà ce qui m'arrête. Il m'est bien prouvé que je n'arriverai à rien dans celle-ci, et il n'y a pas d'espoir pour moi sur la terre. Mais trouverai-je le repos après ces trente ans de travail? La nouvelle destinée où j'entrerai après cette destinée mortelle, sera-t-elle une destinée calme et supportable? Ah! si Dieu est bon, il donnera au moins à mon ame un an de repos; qui sait ce que c'est que le repos, et quel renouvellement cela doit opérer dans une intelligence! Helas! si je pouvais me reposer ici auprès de toi, au milieu de mes amis, dans mon pays, sous le toit où j'ai été élevée, où j'ai passé tant de jours purs et sereins! Mais la vie de l'homme commence par où elle devrait finir. Dans ses premiers ans, il lui est accordé un bonheur et un calme dont il ne jouit que plus tard par le souvenir; car, avant d'avoir souffert et travaillé, avant d'avoir subi les ans de la virilité, il ne sait pas le prix de ses jours d'enfance. — A ton dire, mon ami, il arriverait pour l'homme sage et fort un temps où ce repos peut s'acquérir par la réflexion et la volonté. Oh! sois sincère, je t'en prie, et oublie le généreux rôle de consolateur que ton amitié t'impose avec moi : ne me trompe pas, dans l'espoir de me guérir, car plus tu ferais refleurir sous mes pas d'espérances décevantes, plus je ressentirais de colère et de douleur en les perdant. Dis-moi la vérité, es-tu heureux? — Non, ceci est une sotte question, et le *bonheur* est un mot ridicule qui ne représente qu'une idée vague comme un rêve. Mais supportes-tu la vie de bon cœur? La regretterais-tu si demain Dieu t'en délivrait? Pleurerais-tu autre chose que tes enfans? Car cette affection d'*instinct*, comme tu dis fort bien, est la seule que la réflexion désespérante ne puisse ébranler. — Dis-moi, oh! dis-moi! ce qui se passe en moi depuis dix ans et plus, ce dégoût de tout, cet ennui dévorant qui succède à mes plus vives jouissances et qui de plus en plus me gagne et m'écrase, est-ce une maladie de mon cerveau, ou est-ce un resultat de ma destinée? Ai-je horriblement raison de détester la vie? ai-je criminellement tort de ne pas l'accepter? Mettons de côté les questions sociales, supposons même que nous n'ayons pas d'enfans et que nous ayons subi tous deux la même dose de malheur et de fatigue. Crois-tu que, par

suite de nos organisations différentes, nous nous retrouverions l'un et l'autre où nous en sommes, toi réconcilié avec la vie, moi plus lasse et plus désespérée que jamais? Y a-t-il donc en vous autres une faculté qui me manque? Suis-je plus mal partagée que vous, et Dieu m'a-t-il refusé cet instinctif amour de la vie qu'il a donné à toutes les créatures pour la conservation des espèces? Je vois ma mère, elle a souffert matériellement plus que moi, son histoire est une des plus orageuses et des plus funestes que j'aie entendu raconter; sa force naturelle l'a sauvée de tout; son insouciance, sa gaieté, ont surnagé sur tous ses naufrages. A soixante ans, elle est encore belle et jeune, et chaque soir en s'endormant elle prie Dieu de lui conserver la vie. Ah! mon Dieu, mon Dieu! c'est donc bien bon de vivre? pourquoi ne suis-je pas ainsi? Ma position sociale pourrait être belle, je suis indépendante, les embarras matériels de mon existence ont cessé, je puis voyager, satisfaire tous mes caprices; pourquoi n'ai-je plus aucun désir, aucune fantaisie?

Ne réponds pas à ces questions-là, c'est trop tôt. Tu ne sais pas les évènemens qui m'ont amenée à cet état moral, et tu pourrais me donner quelque fausse idée, faute de bien connaître et de bien juger les faits. Mais réponds en ce qui te concerne. — Tu as souffert, tu as aimé, tu es un être très élevé sous le rapport de l'intelligence, tu as beaucoup vu, beaucoup lu, tu as voyagé, observé, réfléchi, jugé la vie sous bien des faces diverses. — Tu es venu échouer, toi dont la destinée eût pu être brillante, sur un petit coin de terre où tu t'es consolé de tout en plantant des arbres et en arrosant des fleurs. Tu dis que tu as souffert dans les commencemens, que tu as soutenu une lutte avec toi-même, que tu t'es contraint à un travail physique. Raconte-moi avec détail l'histoire de ces premiers temps, et puis, dis-moi le résultat de tous ces combats et de toute cette vertu. Es-tu calme? supportes-tu sans aigreur et sans désespoir les tracasseries de la vie domestique? t'endors-tu aussitôt que tu te couches? n'y a-t-il pas autour de ton chevet un démon sous la forme d'un ange qui te crie : L'amour, l'amour! le bonheur, la vie, la jeunesse! — tandis que ton cœur désolé répond : Il est trop tard. Cela eût pu être, et cela n'a pas été! — O mon ami! passes-tu des nuits entières à pleurer tes rêves et à te dire : Je n'ai pas été heureux!

— Oh! je le devine, je le sens, cela t'arrive quelquefois, et j'ai tort

peut-être de réveiller l'idée d'une souffrance que le temps et ton courage ont endormie; mais ce sera une occasion d'exercer la force que tu as amassée, que de me raconter comment tu as fait, et de m'apprendre à quoi tu es arrivé : hélas! si je pouvais comme toi me passionner pour un jardin, pour un arbuste, pour un insecte! J'aime tout cela pourtant, et nul n'est mieux organisé que moi pour jouir de la vie. Je sympathise avec toutes les beautés, toutes les graces de la nature. Comme toi, j'examine long-temps avec délices l'aile d'un papillon. Comme toi, je m'enivre du parfum d'une fleur. J'aimerais à me bâtir aussi un ajoupa et à y porter mes livres, mais je n'y pourrais rester. Mais les fleurs et les insectes ne peuvent pas me consoler d'une peine morale. La contemplation des cimes immobiles du Mont-Blanc, l'aspect de cette neige éternelle, immaculée, sublime de blancheur et de calme, avaient suffi, pendant trois ou quatre jours du mois dernier, pour donner à mon ame un calme et une sérénité inconnus depuis long-temps. Mais à peine eus-je passé la frontière de France, cette paix délicieuse s'écroula comme une avalanche devant le souvenir et l'aspect de mes maux et de mes ennuis matériels. La poussière des chemins, la puanteur de la diligence et la nudité hideuse du Dauphiné suffirent aussi pour me faire dire : La vie est insupportable et l'homme est infortuné. — Et des douleurs morales, réelles, profondes, incurables, se ranimèrent!...

Je me berce de l'idée que je mourrai réconciliée du moins avec le passé. Il y a dans l'air du pays, dans le silence de l'automne, dans la magie des souvenirs, dans le cœur de mes amis surtout, quelque chose d'étrangement puissant. Je marche beaucoup, et soit fatigue de corps, soit repos d'esprit, je dors plus que je n'ai fait depuis un an. Mes enfans me font encore beaucoup de mal au milieu de tout le bonheur qu'ils me donnent; ce sont mes maîtres, les liens sacrés qui m'attachent à la vie, à une vie odieuse! Je voudrais les briser, ces liens terribles! la peur du remords me retient. Et pourtant il y aurait bien des choses à ma décharge, si je pouvais raconter l'histoire de mon cœur. Mais ce serait si long, si pénible! — Bonsoir, rappelle-toi nos adieux d'autrefois sous le grand arbre, *the parting's tree*. Nous avions lu *les Natchez*, et nous nous disions chaque fois : — Je te souhaite un ciel bleu et l'espérance. — L'espérance de quoi?...

Mes jours s'écoulent tristes comme la mort, et ma force s'épuise rapidement. Avant-hier, j'étais assez bien, je me sentais tomber dans une sorte d'apathie qui ne manquait pas de charme. La fatigue du cœur et celle du corps étaient si grandes en moi, qu'il ne me restait plus guère de sensibilité. J'avais accepté les ennuis et les plaisirs de la journée, et je ne m'étais pas dit comme les autres jours : — Pourrai-je vivre demain? Je m'étais rejetée dans le passé et je savourais cette illusion imbécille au point de me croire transportée aux jours qui sont derrière nous. Je revins de la rivière avec Rollinat et ses enfans. Il faisait chaud, et le chemin était difficile. J'eus une sorte de bonheur à traverser une terre labourée, en portant Solange sur mes épaules. Maurice marchait devant moi avec son petit ami Constant, et le chien de la maison, quoique laid et mélancolique, nous suivait d'un air si habitué à nous, si sûr de son gîte, si nécessairement attaché à chacun de nos pas, qu'il me semblait faire partie de la famille. Rollinat riait à sa manière et débitait des facéties à ma mère, et je venais la dernière avec mon fardeau, partageant ma pensée entre les embarras de la marche et le souvenir de tes conseils. Voici, me disais-je, les plaisirs simples et purs que mon ami me vante et me souhaite. Et je ne sais pourquoi la fatigue, les cris joyeux des enfans, la gaieté de ma mère, quoique tout cela fût en désaccord avec la tristesse qui me ronge et l'accablement qui m'écrase, avaient pour moi un charme indéfinissable. Cela me rappelait nos courses au grand arbre, nos récoltes de champignons dans les prés, et la première enfance de mon fils qu'alors je rapportais aussi à la maison sur mes épaules. J'oubliais presque ces terribles années d'expérience, d'activité et de passion, qui me séparent de celles-là.

Mais ce bien-être dont je ne saurais attribuer le bienfait qu'à des circonstances matérielles, à l'influence de l'air, au silence délicieux de la campagne, à la bonne humeur de ceux qui m'entouraient, cessa bientôt, et je retombai dans mon abattement ordinaire en rentrant à la maison.

Rollinat est une des plus parfaites et des plus affectueuses créatures qu'il y ait sur la terre; doux, simple, égal, silencieux, triste, compatissant. Je ne sais personne dont la société intime et journalière soit plus calme et plus bienfaisante; je ne sais pas si je l'aime plus ou moins que toi, mon cœur n'a plus assez de vigueur

pour s'interroger et se connaître; je sais que l'amitié que j'ai pour Alphonse, pour Laure, pour chacun de vous, ne nuit à aucun en particulier. Seulement, je me tais de mon mal avec ces jeunes enfans dont il troublerait le bonheur, et je n'en parle qu'à Rollinat et à toi. Lui ne me donne ni conseils, ni encouragemens, ni consolations; nous échangeons peu de paroles dans le jour; nous marchons côte à côte dans les traînes du vallon ou dans les allées de mon jardin, courbés comme deux vieillards, concentrés au dedans de nous-mêmes, dans une muette douleur, et nous comprenant sans nous avertir. Le soir, nous marchons encore dans le jardin jusqu'à minuit; c'est une fatigue physique qui m'est absolument nécessaire pour trouver le sommeil, et à lui aussi qui souffre continuellement des nerfs. Alors nous nous racontons les détails et les ennuis de notre vie. Quelquefois nous retombons dans un profond silence, il regarde les étoiles où il me rêve un asile, et je promène des regards vagues et inutiles sous les ténébreux ombrages que nous traversons. Leur mystérieux silence me fait tressaillir quelquefois d'épouvante, et il me semble que c'est mon spectre qui se promène à ma place, dans ces lieux mornes comme la tombe. Alors je passe mon bras sous le sien, comme pour m'assurer que j'appartiens encore au monde des vivans, et il me répond avec sa voix caverneuse et monotone: — Tu es malade, bien malade.—Malgré le peu d'encouragemens qu'il me donne (car ses inclinations et ses convictions ne sont que trop conformes aux miennes), son amitié m'est très précieuse, et sa société m'est en quelque sorte nécessaire. Il me semble que tant que j'aurai à mon côté un ami sincère et fidèle, je ne peux pas mourir désespérée; je lui ai fait jurer, ce soir, qu'il assisterait à ma dernière heure, et qu'il aurait le courage de ne point m'en dissuader. Il y a dans la voix, dans le regard, dans tout l'être de ceux que nous aimons, un fluide magnétique, une sorte d'auréole, non visible, mais sensible au toucher de l'ame, si je peux parler ainsi, qui agit puissamment sur nos sensations intimes. La présence de Rollinat m'infuse silencieusement la résignation mélancolique et la sérénité morne et muette. Son silence agit peut-être plus sur moi que ses paroles. Quand il est assis à une heure du matin, au fond du grand salon, et qu'à la faible clarté d'une seule bougie, oubliée plutôt qu'allumée, sur la table, je jette de temps en temps les yeux sur sa figure grave et rêveuse, sur ses orbites enfoncés, sur sa

bouche close et serrée, sur son front que plisse une méditation perpétuelle, il me semble contempler l'humble courage et la triste patience revêtus d'une forme humaine. O amitié! sobre de démonstrations et forte de dévouemens, qui te paiera de ce que tu supportes d'heures sombres et de funestes pensées auprès d'une ame moribonde! Assis comme un médecin sans espoir au chevet d'un ami expirant, il semble tâter le pouls à mon désespoir et compter ce qu'il me reste de jours mauvais à subir. Désireux dans sa conscience d'entendre sonner l'heure de ma délivrance, navré dans son affection d'être forcé d'abandonner bientôt ce cadavre qu'il entoure encore de soins inutiles et généreux, il voit mon infortune; il ne prie ni ne pleure; il me fait un dernier oreiller de son bras et ne me dit point ce qui se passera en lui quand mes yeux seront pour jamais fermés. O Dieu juste! donnez-lui un ami qui vive pour lui! et qui ne l'abandonne point pour mourir!

J'ai souvent honte de cette lâcheté qui m'empêche d'en finir tout de suite; ne sais-je donc me décider à rien? ne puis-je ni vivre, ni mourir? Il y a des instans où je me figure que je suis usée par le travail, l'amour ou la douleur, et que je ne suis plus capable de rien sur la terre; mais, à la moindre occasion, je m'aperçois bien que cela n'est pas et que je vais mourir dans toute la force de mon organisation et dans toute la puissance de mon ame. Oh! non, ce n'est pas la force qui me manque pour vivre et pour espérer; c'est la foi et la volonté. Quand un évènement extérieur me réveille de mon accablement; quand le hasard me presse et me commande d'agir selon ma nature, j'agis avec plus de présence d'esprit et de calme que je n'ai jamais fait. — Telle je suis encore, malgré tant d'affronts et de blessures dont on m'a couverte, malgré tant de fange et de pierres qu'on m'a jetées, dans le vain espoir de tarir la source vive et abondante des vertus que Dieu m'avait données. On l'a bien troublée, hélas! et la beauté du ciel ne s'y réfléchit plus comme autrefois. Mais quand un être souffrant s'en approche, elle coule encore pour lui, et il peut y puiser sans qu'elle lui refuse son flot bienfaisant. Il y a plus: ce bien que je fais sans enthousiasme et même sans plaisir, ces devoirs que j'accomplis sans satisfaction puérile et sans espoir d'en retirer aucun soulagement, c'est un sacrifice plus austère et peut-être plus grand devant Dieu que les ardentes offrandes d'un cœur plus jeune et plus heureux; c'est

maintenant que je sens intimement combien mon ame est droite, puisque à mon insu l'amour du bien refleurit en moi sur les plus sombres ruines. O mon Dieu! s'il pouvait me tomber de votre sein paternel une conviction, une volonté, un désir seulement! mais en vain j'interroge cette ame vide. La vertu n'y est plus qu'une habitude forte comme la nécessité, mais stérile pour mon bonheur; la foi n'est plus qu'une lueur lointaine, belle encore dans sa pâleur douloureuse, mais silencieuse, indifférente à ma vie et à ma mort; une voix qui se perd dans les espaces du ciel et qui ne me crie point de croire, mais d'espérer seulement. La volonté n'est plus qu'une humble et muette servante de ce reste de vertu et de religion. Elle proportionne son activité au besoin qu'on a d'elle, et peut-être a-t-elle un troisième conseiller plus fort que la foi et que la vertu, l'orgueil.

Oui, l'orgueil saignant, altier et debout sous les plaies et les souillures dont on s'est efforcé de le couvrir. Nul n'a été plus outragé et plus calomnié que moi, et nul ne s'est cramponné avec plus de douleur et de force à l'espoir d'une justice céleste et au sentiment de sa propre innocence. Depuis que la publication de quelques écrits, trop sincères et trop courageux pour qu'on les pardonnât à une femme, a fixé sur mon nom quelques regards étonnés ou curieux, il n'est pas de mensonge dégoûtant, pas de soupçon monstrueux et stupide, pas de récit extravagant et infect, dont on ne se soit efforcé de le souiller. Depuis ce moment, je n'ai pas pu dire un mot, écrire une ligne, faire un pas, sans que mes intentions les plus pures aient été flétries odieusement, et soumises aux plus basses interprétations. Oh! comment n'avoir pas d'orgueil, quand on a une telle guerre à soutenir? Pourquoi Dieu m'a-t-il laissée faire si malheureuse? et pourquoi permet-il que l'impudence des hommes lâches flétrisse et tue l'existence des hommes de bien? Faut-il donc que le juste se lève dans sa douleur, et qu'essuyant les larmes de la colère et de la honte, il se lave des impuretés dont on l'accable? Seigneur, Seigneur! à quoi songez-vous, quand vous envoyez un ange gardien à l'enfant suspendu encore au sein de sa mère, et quand votre providence s'occupe du dernier brin d'herbe de la prairie, tandis qu'elle laisse meurtrir et outrager un innocent, et que l'honneur, la plus belle fleur qui croisse sur nos chemins, est brisé et foulé aux pieds par le premier écolier qui passe?

L'homme, dont le front s'est plissé dans la réflexion et dans la souffrance, est-il donc moins précieux pour vous que l'ame inerte et encore informe du nourrisson de la femme? Notre triste gloire humaine est-elle plus méprisable que l'ortie qui croît le long des cimetières? O Dieu du ciel! voyez, entendez, et faites justice.

A Rollinat.

Jeudi soir.

Comment vas-tu, mon ami? tu es parti bien triste et bien malade. Rassure-moi du moins sur ta santé. Ton ame est naturellement souffrante, et tu n'étais point heureux avant de me connaître. Mais j'ai bien des remords, néanmoins; car j'ai dû cruellement augmenter cette disposition au chagrin et cet ennui perpétuel qui te ronge. Ma douleur sombre et inguérissable a dû rejaillir sur toi, et les résolutions lugubres dont je t'ai entretenu tous ces jours derniers, ont dû contrister et déchirer ton amitié, pour moi si loyale et si sainte. Pardonne-moi, mon pauvre ami; j'ai cherché à m'appuyer sur toi, à me reposer un instant sur ton bras; j'ai voulu te dire ma souffrance, afin de m'affermir dans le calme du désespoir, afin de l'emporter dans le tombeau, adoucie et trempée des saintes larmes de l'amitié. Tu as eu le courage de m'écouter en silence, et de ne point me donner de vaines consolations; tu m'as dit seulement ton affection, la seule chose à laquelle je pusse penser sans aigreur et sans méfiance. Oh! je te remercie! J'ai obtenu de toi cette rude et sainte promesse, de venir, pour ainsi dire, communier avec moi à mon heure de délivrance. Le Malgache n'en aurait pas la force; il faut un cœur plus vieux et plus résigné qui me dise : Va-t-en! et non pas : Reviens à nous. — Je ne peux revenir à rien, ni à personne.

Ne te laisse point toucher ni ébranler par cet état désespéré où tu me vois; ne laisse point la compassion aller jusqu'à la souffrance; ne laisse point la mélancolie dévorer ces belles fleurs, ces rameaux de chêne dont ta route est couverte. Eh quoi! tu es utile, tu es nécessaire, tu es vertueux, et tu supporterais la vie à regret! Oh! non, ne laissse pas tomber ce fardeau que tu portes si noblement, et qui, de prime-abord, t'ouvrira toujours l'accès des ames nobles. Tu trouveras d'autres amitiés, plus grandes et moins sté-

riles, et moins funestes que la mienne; tu auras une vieillesse glorieuse au sein d'une destinée humble et pénible. Oh! mon ami, qu'on me donne une tâche comme la tienne à remplir, qu'on mette entre mes mains le soc de cette charrue, avec laquelle tu ouvres un si vigoureux sillon dans la société, et je me relèverai de mon désespoir, et j'emploierai la force qui est en moi, et que la société repousse comme une source d'erreurs et de crimes.

Tu me connais pourtant, toi. Tu sais s'il y a dans ce cœur déchiré des passions viles, des lâchetés, le moindre détour perfide, le moindre attrait pour un vice quelconque. Tu sais que si quelque chose m'élève au-dessus de tant d'êtres méprisablement médiocres dont le monde est encombré, ce n'est pas le vain éclat d'un nom, ni le frivole talent d'écrire quelques pages. Tu sais que c'est la forte passion du vrai, le sauvage amour de la justice. Tu sais qu'un orgueil immense me dévore, mais que cet orgueil n'a rien de petit, ni de coupable, qu'il ne m'a jamais portée à aucune faute honteuse, et qu'il eût pu me pousser à une destinée héroïque, si je n'eusse point eu le malheur d'être femme. Eh bien! mon ami, que ferai-je de ce caractère? Que produira cette force d'ame qui m'a toujours fait repousser le joug de l'opinion et des lois humaines, non en ce qu'elles ont de bon et de nécessaire, mais en ce qu'elles ont d'odieux et d'abrutissant? A qui les ferai-je servir? Qui m'écoutera, qui me croira? Qui vivra de ma pensée? Qui, à ma parole, se lèvera pour marcher dans la voie droite et superbe où je voudrais voir aller le monde? Personne. — Eh! si du moins je pouvais élever mes enfans dans ces idées, me flatter de l'espoir que ces êtres, nés de mon flanc, ne seront pas des animaux marchant sous le joug, ni des mannequins obéissant à tous les fils du préjugé et des conventions, mais bien des créatures intelligentes, généreuses, indomptables dans leur noble fierté, dévouées dans leurs vertueuses affections jusqu'au martyre; si je pouvais faire d'eux un homme et une femme selon la pensée de Dieu et leur destination sur la terre! Mais cela ne se pourra point. Mes enfans, condamnés à marcher dans la fange des chemins battus, environnés des influences contraires, avertis à chaque pas, par ceux qui me combattent, de se méfier de moi et de ce qu'on appelle mes rêves, spectateurs eux-mêmes de ma souffrance au milieu de cette lutte éternelle, de mon cœur ulcéré, de mes genoux brisés à chaque pas sur les obstacles de la vie réelle;

mes pauvres enfans, formés de mon sang et nourris de mon lait, se retourneront peut-être pour me dire : — Vous nous égarez; vous voulez nous perdre avec vous! N'êtes-vous pas infortunée, rebutée, calomniée! Qu'avez-vous rapporté de ces luttes inégales, de ces duels fanfarons avec la coutume et la croyance? Laissez-nous faire comme les autres; laissez-nous recueillir les avantages de ce monde facile et tolérant; laissez-nous commettre ces mille petites lâchetés qui achètent le repos et le bien-être parmi les hommes. Ne nous parlez plus de vertus austères et inconnues, que les hommes appellent folie, et qui ne mènent qu'à l'isolement ou au suicide.

Voilà ce qu'ils me diront. Ou bien si, par tendresse ou disposition naturelle, ils m'écoutent et me croient, où les conduirai-je? Dans quels abîmes irons-nous donc nous précipiter tous les trois? car nous serons trois sur la terre et pas un avec! Que leur répondrai-je, s'ils viennent me dire : — Oui, la vie est insupportable dans un monde ainsi fait; mourons ensemble. Montrez-nous le chemin de Bernica, ou le lac de Stenio, ou les glaciers de Jacques!

Ce n'est pas que, dans mon orgueil, je veuille dire que je suis seule de mon avis en ce monde par excès de grandeur et de raison. Non, je suis un être plein d'erreurs et de faiblesses, et les plus sombres voiles d'ignorance et de légèreté couvrent les plus brillans éclairs de mon ame. Je suis seule à force de désenchantemens et d'illusions perdues. Ces illusions ont été grossières; mais qui ne les a eues? Elles ont été brisées; qui n'a vu de même tomber les siennes en poussière? Mais je m'en étais fait une, particulière, vaste, belle, comme était mon ame aux premières années de la vie, au sortir de l'adolescence. Celle-là, dans une femme, était un sceau de fatalité éternelle, un arrêt de mort. Mais cela demanderait de plus longs développemens et une sorte de récit de ma jeunesse. Je te le ferai quelque jour.

Quand tu commences à t'endormir, pense à moi; pense à cette heure de minuit où les étoiles étaient si blanches, l'air si doucement humide, les allées si sombres; pense à cette route sablée, bordée de thym et d'arbrisseaux, que nous avons parcourue ensemble cent fois dans une demi-heure, et dans laquelle nous avons échangé de si tristes confidences, de si saintes promesses! A cette heure-là, dors tranquille, après m'avoir envoyé une bénédiction et un adieu. Moi, je t'écrirai pendant ce temps, et je n'aurai pas perdu ces

entretiens de minuit dont tu me prives, bon cœur fatigué, mais que tu me rendras quelques jours encore, avant que je parte pour toujours!

Oui, j'avais alors une étrange illusion, verte comme ma jeunesse, virile comme ma tournure d'esprit et mes habitudes. Il serait long de dire tout l'avenir qu'elle embrassait, mais elle était résumable en ce peu de mots : — Pour obtenir justice en ce monde comme en l'autre, il ne s'agit que d'être un vrai juste soi-même.

Ce n'était pas tant là un système qu'une conviction. Je savais bien qu'il y avait des ames honnêtes et pures que les hommes méconnaissaient et que la Providence semblait abandonner. Même dans le petit horizon où je vivais, j'en comptais plusieurs; mais je me faisais de ce mot de juste tout un monde moral, et dans mon cerveau, alors tout farci de Bible, d'histoire, de poésie et de philosophie, j'en avais fait un portrait que je substituais à celui de la *femme forte*, modèle inapplicable à notre civilisation. —J'ai retrouvé, dans les griffonnages que j'entassais sous mon oreiller à l'âge de seize ans, ce portrait du *juste* selon mes idées.

« Le juste n'a pas de sexe moral : il est homme ou femme selon la volonté de Dieu, mais son code est toujours le même, qu'il soit général d'armée ou mère de famille.

« Le juste n'a pas d'état. Il est mendiant, voyageur ou prince de la terre, selon la volonté de Dieu. Son but, sa profession, c'est d'être juste.

« Le juste est fort, calme et chaste. Il est vaillant, il est actif, il est réfléchi. Il observe tous ses premiers mouvemens jusqu'à ce qu'il se soit fait tel que tous ses premiers mouvemens soient bons. Il méprise la vie, et pour peu que sa place en ce monde soit nécessaire à un meilleur que lui, il la cède de bon cœur et s'offre à Dieu en disant : Seigneur, si je suis nuisible à mon frère, prenez ma vie. Je monterai ce coursier, je franchirai ce buisson, je traverserai ce marais, je sortirai du danger ou j'y resterai, selon votre bon plaisir, ô mon Dieu! — Le juste est toujours prêt à paraître devant Dieu.

« Le juste n'a pas de fortune, pas de maison, pas d'esclaves. Ses serviteurs sont ses amis s'ils en sont dignes. Son toit appartient au

vagabond, sa bourse et son vêtement à tous les pauvres, son temps et ses lumières à tous ceux qui les réclament.

« Le juste hait les méchans et méprise les lâches. Il leur donne du pain s'ils en manquent, et des conseils s'ils en veulent. S'ils se convertissent, il les encourage et leur pardonne; s'ils s'endurcissent dans le mal, il les oublie, mais il ne les craint pas; et si un assassin l'attaque, il le tue bravement et se regarde comme l'instrument de la justice de Dieu.

« Le juste ne s'ennuie jamais. Il travaille tant qu'il peut, soit avec le corps, soit avec l'esprit, selon ses besoins et ceux d'autrui. Quand il est las, il se repose et pense à Dieu; quand il est malade, il se résigne et rêve au ciel.

« Le juste ouvre son cœur à l'amitié. Ce qu'il aime le mieux après Dieu, c'est son ami; et il ne craint jamais de l'aimer trop, parce qu'il ne peut aimer qu'un etre digne de lui!

« Le juste est orgueilleux, mais non pas vain. Il ne sait point s'il est jeune, beau, riche, admiré, il sait qu'il est juste; et quoiqu'il pardonne à ceux qui le méconnaissent, il s'éloigne d'eux. Il sait que ceux qui ne le comprennent point ne lui ressemblent point, et que s'il pouvait les aimer, il cesserait d'etre juste.

« Le juste est sincère avant tout, et c'est ce qui exige de lui une force sublime, parce que le monde n'est que mensonge, fourberie ou vanité, trahison ou préjugé.

« Le juste méprise l'opinion de la foule; il est le défenseur du faible et de l'opprimé, et n'élève la voix parmi les hommes que pour défendre ceux que les hommes accusent injustement. Il ne s'en remet à personne du soin de prononcer sur un accusé. Il ne croit au mal que quand il le sait, et sans s'inquiéter de l'anathème ou de la risée des gens, il va écouter les plaintes de Job jusque sur son fumier.

« Le juste pèche sept fois par jour; mais ce sont des péchés de juste. Il y en a qu'il ne commet jamais, et qu'il ne soupçonne pas même.

« Le juste est souvent injurié et calomnié; mais il obtient toujours justice, parce qu'il l'aime, parce qu'il la veut, parce qu'il est fort et sait l'imposer. Il a des ennemis, des indifférens; quelquefois la foule entière est contre lui; mais il a pour amis quelques justes

comme lui, qui se cherchent et se rencontrent dans cette vie, et à qui Dieu donne son royaume dans l'autre. »

Cette singulière déclaration de mes *droits de l'homme*, comme je l'appelais alors, écolier que j'étais; cet innocent mélange d'hérésies et de banalités religieuses renferme pourtant bien, n'est-ce pas? un ordre d'idées arrêtées, un plan de vie, un choix de résolutions, la tendance à un caractère religieusement choisi et embrassé. Elle t'explique à peu près ce qu'étaient les illusions de mon adolescence; et au milieu des sentimens fraîchement dictés par l'évangile du couvent, une sorte de restriction rebelle dictée par l'orgueil naissant, par l'obstination innée, un vague rêve de grandeur humaine mêlé à une plus sérieuse ambition de chrétien.

Présomptueuse ou folle, cette espérance d'arriver à l'état de *juste*, c'est-à-dire de pratiquer la miséricorde, la franchise et l'austérité, avec calme et avec joie; de supporter la contradiction et le blâme avec indifférence et fermeté, et de laisser un nom honoré parmi l'élite des hommes rencontrés en cette vie; cette ambition d'une gloire humble, mais désirable, d'un travail difficile et long, d'une lutte contre la société, couronnée à la fin de succès, du moins par l'estime de ce petit nombre de bons que j'espérais rejoindre sur les mers inconnues de l'avenir, c'était là le rêve, l'illusion de mes plus belles années, la foi en la justice divine et humaine. — Qu'est-il devenu? un regret mortel, la source d'un ennui et d'un dégoût qui n'ont d'autre remède que la mort.

Cela fut la source de mes qualités et de mes défauts, ou bien ce furent mes qualités et mes défauts qui m'inspirèrent ces idées fausses. Je leur ai dû bien des vertus inutiles, bien des traits de folie héroïque, bien des actes de grandeur imbécile et de dévouement sublime, dont l'objet et le résultat ont été ignoblement ridicules. J'ai voulu faire l'homme fort, et j'ai été brisée comme une faible femme. M'en repentirai-je aujourd'hui que je vais paraître devant toi, ô mon Dieu? Non; car là la justice divine est un rêve comme la justice humaine : du moins il y a le repos du néant qui doit être désirable après les fatigues d'une vie comme la mienne.

Je les ai bien rencontrés, ces hommes justes, je leur ai serré la main, et leur estime, la tienne entre toutes, ô mon ami! a bien répandu sur mes plaies un baume consolateur. J'ai bien exercé cette justice, non pas toujours aussi ferme que je me l'étais dictée

en ces jours de puritanisme juvénile; mais si les passions ou la fatigue, ou la douleur ou l'amour, ont souvent engourdi ou détourné ce bras qui se flattait d'être toujours tendu aux faibles et aux infortunés; si cette sévérité farouche et prudente envers les méchans s'est souvent laissé tromper par un jugement facile à égarer, par un cœur facile à séduire, pourtant je n'ai commis aucune action, admis aucun principe, caressé aucun vice qui m'ait fait sortir du chemin de la justice; j'y ai marché lentement, je m'y suis arrêtée plus d'une fois, j'y ai perdu bien des peines et bien du temps à poursuivre des fantômes. Mais l'instinct, la nécessité d'obéir à ma nature ont toujours retenu mes pieds sur la route d'ivoire, et si je ne suis pas encore le juste que je voulais être, rien dans le passé ne s'oppose à ce que je le devienne; c'est dans le présent que gît un obstacle semblable à une montagne écroulée : cet obstacle, c'est le désespoir.

Et pourquoi ce spectre livide est-il venu étendre sur moi ses membres lourds et glacés? Pourquoi l'amertume est-elle entrée si avant dans mon cœur, que tous les biens, toutes les consolations que ma raison admet, mon instinct les repousse? D'où vient que je te disais l'autre soir dans le jardin, l'ame pénétrée d'une sombre superstition : — Il y a dans la nature je ne sais quelle voix qui me crie de partout, du sein de l'herbe et de celui du feuillage, de l'écho et de l'horizon, du ciel et de la terre, des étoiles et des fleurs, et du soleil et des ténèbres, et de la lune et de l'aurore, et du regard même de mes amis : *Va-t-en, tu n'as plus rien à faire ici.*

C'est peut-être parce que j'ai eu l'ambition d'un grand cœur et la sensibilité d'un faible esprit; c'est parce que je me suis imposé le caractère du juste dans des proportions trop antiques, et que je n'ai pu défendre mon cerveau des puériles misères de ces temps-ci. J'avais dit : Je ferai ceci, et je serai calme; je l'ai fait, et je suis restée agitée. — J'avais dit encore : Je braverai ces écueils et ne frémirai pas; je les ai bravés, et j'en suis sortie pâle d'épouvante. — J'avais dit enfin : J'obtiendrai ces biens, et je m'en contenterai; je les ai obtenus, et ils ne me suffisent pas. J'ai fait assez passablement mon devoir; mais j'ai trouvé la peine plus amère, et le bonheur moins doux que je ne les avais rêvés. Pourquoi la vérité, au lieu de se montrer comme elle est, grande, maigre, nue et terrible, se fait-elle riante, belle et fleurie pour apparaître aux enfans dans leurs songes?

Au Malgache.

Je lis immensément depuis quelques jours. Je dis immensément, parce qu'il y a bien trois ans que je n'ai lu la valeur d'un volume in-8°, et que voici depuis quinze jours trois ouvrages que j'avale et digère : *l'Eucharistie*, de l'abbé Gerbet, *Réflexions sur le suicide*, par Mme de Staël, *Vie de Victor Alfieri*, par Victor Alfieri. J'ai lu le premier par hasard; le second par curiosité, voulant voir comment cet homme-femme entendait la vie; le troisième par sympathie, quelqu'un me l'ayant recommandé comme devant parler très énergiquement à mon esprit.

Un sermon, une dissertation, une histoire. — L'histoire d'Alfiéri ressemble à un roman, elle intéresse, échauffe, agite. Le catholicisme de l'abbé a la solennité étroite, l'inutilité inévitable d'un livre ascétique. Il n'y a que la dissertation de Mme de Staël qui soit vraiment ce qu'elle veut être, un écrit correct, logique, commun quant aux pensées, cuistre quant à la forme, beau quant au style et savant quant à l'arrangement. Cette femme m'eût ennuyée : j'aime mieux la conversation de Mme Dorval. — Je n'ai trouvé d'autre soulagement dans cet écrit que le plaisir d'apprendre que Mme de Staël aimait la vie, qu'elle avait mille raisons d'y tenir, qu'elle avait un sort infiniment plus heureux que le mien, une tête infiniment plus forte et plus intelligente que la mienne. Je crois, du reste, que son livre a redoublé, pour moi, l'attrait du suicide. Quand je trouve un pédagogue de village sur mon chemin, il m'ennuie; mais je le prends en patience, car il fait son état. Mais si je rencontre un illustre docteur, et qu'espérant trouver en lui quelque secours, j'aille le consulter pour éclaircir mes doutes et calmer mes anxiétés, je serai bien plus choquée et bien plus contristée qu'auparavant, s'il me dit, en phrases excellentes et en mots parfaitement choisis, les mêmes lieux communs que le pédagogue de village vient de me débiter en latin de cuisine; celui-là avait le mérite de me faire sourire parfois de ses barbarismes, son emphase pouvait être bouffonne; la froideur doctorale de l'autre n'est que triste. C'est un chêne que l'on courait embrasser pour se sauver, et qui se brise comme un roseau, pour vous laisser tomber plus bas dans l'abîme.

L'Eucharistie est certainement un livre distingué malgré ses dé-

fauts. Je suis bien aise de l'avoir lu, non qu'il m'ait fait aucun bien, il est trop catholique pour moi, et les livres spéciaux ne font de bien qu'à un petit nombre, mais parce qu'il m'a ramenée aux jours de ma première jeunesse, dévote, tendre et crédule.

Alfiéri est un homme qui me plaît, et dont je me sens presque amoureuse. Ce que j'aime, c'est son orgueil; ce qui m'intéresse, ce sont ces luttes terribles entre sa fierté et sa faiblesse; ce que j'admire, c'est son énergie, sa patience, les efforts inouis qu'il a faits pour devenir poète. — Hélas! encore un qui a souffert, qui a détesté la vie, qui a sanglotté et *rugi* (comme il dit) dans la fureur du suicide; et celui-là, comme les autres, s'est consolé avec un hochet! Il a connu l'amour, des désenchantemens hideux, et des regrets mêlés de honte et de mépris, et l'ennui de la solitude, et le froid dédain, et la triste clairvoyance de toutes choses... excepté de la dernière maroite qui l'a sauvé, la gloire!

La *Vie d'Alfiéri*, considérée comme *livre*, est un des plus excellens que je connaisse. Il est vrai que je n'en connais guère, surtout depuis l'époque à laquelle j'ai absolument perdu la mémoire; celui-là est écrit avec une simplicité extrême, avec une froideur de jugement d'où ressort, pour le lecteur, une très chaude émotion, avec une concision et une rapidité qui manque d'ordre et de modestie. Je pense que tous ceux qui se mêleront d'écrire leur vie, devraient se proposer pour modèle la forme, la dimension et la manière de celle-ci. Voilà ce que je me suis promis en le lisant, et voilà pourtant ce que je suis bien sûre de ne pas tenir.

Pour me résumer, je veux te dire que la lecture me fait beaucoup plus de mal que de bien. Je veux m'en sevrer au plus vite. Elle empire mon incertitude sur toute vérité, mon découragement de tout avenir. Tous ceux qui écrivent l'histoire des maux humains ou de leurs propres maux, prêchent du haut de leur calme ou de leur oubli. Mollement assis sur le paisible *dada* qui les a tirés du danger, ils m'entretiennent du système, de la croyance ou de la vanité qui les console. Celui-ci est dévot, celle-là est savante, le grand Alfiéri fait des tragédies. Au travers de leur bien-être présent, ils voient les chagrins passés menus comme des grains de poussière, et traitent les miens de même, sans songer que les miens comme les leurs sont des montagnes. Ils les ont franchies, et moi, comme Promethée, je reste dessous, n'ayant de libre que la poitrine pour

nourrir un vautour. Ils sourient tranquillement, les cruels! L'un prononce sur mon agonie ce mot de mépris religieux, *vanitas!* L'autre appelle mon angoisse *faiblesse*, et le troisième *ignorance*. Quand je n'étais pas dévot, dit l'un, j'étais sous ce rocher; soyez dévot et levez-vous! — Vous expirez? dit Mme de Staël, songez aux grands hommes de l'antiquité, et faites quelque belle phrase là-dessus. Rien ne soulage comme la rhétorique. — Vous vous ennuyez? s'écrie Alfiéri, ah! que je me suis ennuyé aussi! Mais Cléopâtre m'a tiré d'affaire. — Eh! bien oui, je le sais, vous êtes tous heureux, vertueux ou glorieux. Chacun me crie : Levez-vous, levez-vous, faites comme moi, écrivez, chantez, aimez, priez! Jusqu'à toi, mon bon Malgache, qui me conseilles de faire bâtir un ajoupa et d'y lire les classifications de Linnée. Mes maîtres et mes amis, n'avez-vous rien de mieux à me dire? Aucun de vous ne peut-il porter la main à ce rocher et l'ôter de dessus mes flancs qui saignent et s'épuisent? Eh bien! si je dois mourir sans secours, chantez-moi du moins les pleurs de Jérémie, ou les lamentations de Job. Ceux-là n'étaient point des pédans; ils disaient tout bonnement : *La pourriture est dans mes os, et les vers du sépulcre sont entrés dans ma chair.*

A Rollinat.

Je suis bien fâchée d'avoir écrit ce mauvais livre qu'on appelle *Lélia*, non pas que je m'en repente : ce livre est l'action la plus hardie et la plus loyale de ma vie, bien que la plus folle et la plus propre à me dégoûter de ce monde à cause des résultats. Mais il y a bien des choses dont on enrage et dont on se moque en même temps, bien des guêpes qui piquent et qui impatientent sans mettre en colère, bien des contrariétés qui font que la vie est maussade, et qui ne sont pas tout-à-fait le désespoir qui tue. Le plaisir d'avoir fait ces choses en efface bientôt l'atteinte.

Si je suis fâchée d'avoir écrit *Lélia*, c'est parce que je ne peux plus l'écrire. Je suis dans une situation d'esprit qui ressemble tellement à celle que j'ai depeinte et que j'éprouvais en faisant ce livre, que ce me serait aujourd hui un grand soulagement de pouvoir le recommencer. Malheureusement, on ne peut pas faire deux ouvrages sur la même pensée sans y apporter beaucoup de modifications. L'état de mon esprit, lorsque je fis *Jacques* (qui n'a point encore paru), me permit de corriger beaucoup ce personnage de *Lélia*,

de l'habiller autrement, et d'en faciliter la digestion au bon public. A présent je n'en suis plus à *Jacques*, et au lieu d'arriver à un troisième état de l'ame, je retombe au premier. Eh quoi! ma période de *parti pris* n'arrivera-t-elle pas? Oh! si j'y arrive, vous verrez, mes amis, quels profonds philosophes, quels antiques stoïciens, quels ermites à barbe blanche se promèneront à travers mes romans! quelles pesantes dissertations, quels magnifiques plaidoyers, quelles superbes condamnations, quels pieux sermons découleront de ma plume! comme je vous demanderai pardon d'avoir été jeune et malheureuse, comme je vous prônerai la sainte sagesse des vieillards, et les joies calmes de l'égoïsme! que personne ne s'avise plus d'être malheureux dans ce temps-là, car aussitôt je me mettrai à l'ouvrage, et j'écrirai trois mains de papier pour lui prouver qu'il est un sot et un lâche, et que, quant à moi, je suis parfaitement heureuse. Je serai aussi fausse, aussi bouffie, aussi froide, aussi inutile que Trenmor, type dont je me suis moquée plus que tout le monde, et avant tout le monde; mais ils n'ont pas compris cela. Ils n'ont pas vu que, mettant diverses passions ou diverses opinions sous des traits humains, et étant forcée par la logique de faire paraître aussi la raison humaine, je l'avais été chercher au bagne, et qu'après l'avoir plantée comme une potence au milieu des autres bavards, j'en avais tiré à la fin un grand bâton blanc, qui s'en va vers les champs de l'avenir, chevauché par les follets?

Tu me demandes (je t'entends) si c'est une comédie que ce livre que tu as lu si sérieusement, toi véritable Trenmor de force et de vertu, qui sais penser tout ce que le mien sait dire, et faire tout ce que le mien sait indiquer. — Je te répondrai que oui et que non, selon les jours. Il y eut des nuits de recueillement, de douleur austère, de résignation enthousiaste, où j'écrivis de fort belles phrases de bonne foi. Il y eut des matinées de fatigue, d'insomnie, de colère, où je me moquai de la veille et où je pensai tous les blasphèmes que j'écrivis. Il y eut des après-midi d'humeur ironique et facétieuse, où, échappant comme aujourd'hui au pédantisme des donneurs de consolations, je me plus à faire Trenmor le philosophe, plus creux qu'une gourde, et plus impossible que le bonheur. Ce livre, si mauvais et si bon, si vrai et si faux, si sérieux et si railleur, est bien certainement le plus profondément, le plus douloureusement, le plus âcrement senti, que cervelle en démence ait

jamais produit. C'est pourquoi il est contrefait, mystérieux, et de réussite impossible. Ceux qui ont cru lire un roman, ont eu bien raison de le déclarer détestable. Ceux qui ont pris au réel ce que l'allégorie cachait de plus tristement chaste, ont eu bien raison de se scandaliser. Ceux qui ont espéré voir un traité de morale et de philosophie ressortir de ces caprices, ont fort bien fait de trouver la conclusion absurde et fâcheuse. Ceux-là seuls qui, souffrant des mêmes angoisses, l'ont écouté comme une plainte entrecoupée, mêlée de fièvre, de sanglots, de rires lugubres et de juremens, ont fort bien compris, et ceux-là l'aiment sans l'approuver. Ils en pensent absolument ce que j'en pense : c'est un affreux crocodile très bien disséqué; c'est un cœur tout saignant, mis à nu, objet d'horreur et de pitié.

Où est l'époque où l'on n'eût pas osé imprimer un livre sans l'avoir muni, en même temps que du privilége du roi, d'une bonne moralité, bien grosse, bien bourgeoise, bien rebattue, bien inutile? Les gens de cœur et de tête ne manquaient jamais de prouver absolument le contraire de ce qu'ils voulaient prouver. L'abbé Prévost, tout en démontrant par la bouche de Tiberge que c'est un grand malheur et un grand avilissement de s'attacher à une fille de joie, prouva par l'exemple de Desgrieux que l'amour ennoblit tout, et que rien n'est rebutant de ce qui est profondément senti par un généreux cœur. Pour compléter la bévue, Tiberge est inutile, Manon est adorable, et le livre est un sublime monument d'amour et de vérité.

Jean-Jacques a eu beau faire, Julie ne redevient chère au lecteur qu'à l'heure de la mort, en écrivant à Saint-Preux qu'elle n'a pas cessé de l'aimer. C'est Mme de Staël, la logique, la raisonneuse, l'utile, qui fait cette remarque. Mme de Staël remarque encore que la lettre qui défend le suicide est bien supérieure à la lettre qui le condamne. Hélas! pourquoi écrire contre sa conscience, ô Jean-Jacques? s'il est vrai, comme beaucoup le pensent, que vous vous êtes donné la mort, pourquoi nous l'avoir caché? pourquoi tant de déraisonnemens sublimes pour céler un désespoir qui vous déborde? Martyr infortuné qui avez voulu être philosophe classique tout comme un autre, pourquoi n'avoir pas crié tout haut? cela vous aurait soulagé, et nous boirions les gouttes de votre sang avec

plus de ferveur; nous vous prierions comme un Christ aux larmes saintes.

Est-ce beau, est-ce puéril, cette affectation d'utilité philantropique? Est-ce la liberté de la presse ou l'exemple de Goëthe suivi par Byron, ou la raison du siècle qui nous en a délivrés? Est-ce un crime de dire tout son chagrin, tout son ennui? Est-ce vertu de le cacher? Peut-être! se taire, oui; mais mentir! mais avoir le courage d'écrire des volumes pour déguiser aux autres et à soi-même le fond de son ame!

Eh bien! oui, c'était beau! Ces hommes-là travaillaient à se guérir et à faire servir leur guérison aux autres malades. En tâchant de persuader, ils se persuadaient. Leur orgueil, blessé par les hommes, se relevait en déclarant aux hommes qu'ils avaient su se guérir tout seuls de leurs atteintes. Sauveurs ingénus de vos ingénus contemporains, vous n'avez pas aperçu le mal que vous sèmiez sous les fleurs saintes de votre parole! vous n'avez pas songé à cette génération que rien n'abuse, qui examine et dissèque toutes les émotions, et qui, sous les rayons de votre gloire chrétienne, aperçoit vos fronts pâles sillonnés par l'orage! Vous n'avez pas prévu que vos préceptes passeraient de mode, et que vos douleurs seules nous resteraient, à nous et à nos descendans!

Au moment de cacheter le paquet pour l'envoyer à l'impression, je me sens saisie d'un scrupule plein de tristesse et d'amour pour les êtres souffrans aux mains de qui cet écrit peut tomber, et j'éprouve le besoin de leur dire encore une fois qu'il n'est pas d'éternelles douleurs, pas de blessures sans remède. Lorsque les hommes se sont faits entre eux tout le mal dont ils sont capables; lorsque l'homme s'est permis à lui-même toute la douleur qu'il peut supporter, l'incréé, l'infini, le Dieu, vient à l'aide de la créature et la renouvelle. Il la réchauffe d'un rayon du soleil éternel. Quand nous avons invoqué en vain tout ce que nous connaissons, le sentiment de la faiblesse humaine nous jette à genoux devant le grand inconnu qui apaise et qui console. Nous l'invoquons d'abord sous des formes vagues; au printemps de l'année dernière, j'écrivis sur mon album cette invocation melancolique et déjà pleine d'espérance:

PRIÈRE D'UNE MATINÉE DE PRINTEMPS.

Avril 1835.

Brise printanière, que racontes-tu aux jasmins de ma croisée? Que se passe-t-il au pays d'où tu viens? Qu'as-tu appris dans les forêts, dans les vallées que tu traversais tout à l'heure? As-tu entr'ouvert beaucoup de fleurs? as tu séché beaucoup de larmes? Éveille, si tu veux, l'hirondelle qui dort à l'angle de ma fenêtre. Elle a des ailes, et, comme toi, elle peut en un instant aller voir au-delà des bleus horizons, comment l'herbe pousse, et comment ses sœurs se réjouissent; mais ne viens pas ainsi baiser mon front et murmurer à mon oreille les paroles de je ne sais quel vague désir, car moi, je suis captive et ne puis m'élancer avec toi dans les champs de l'immensité.

Jeune hirondelle, tu gazouilles au fond de ton nid. Tu réponds à la brise qui t'appelle et t'invite. Que vas-tu faire? Tes ailes sont à peine poussées; eh quoi! tu te laisses séduire? Te voilà partie, partie dès le matin, douce hôtesse, qui semblais vouloir partager encore aujourd'hui ma retraite! Va donc, pauvrette, le ciel est si beau, l'air si suave! Les oiseaux et les fleurs s'éveillent, ah! comment ne serais-tu pas pressée de voir, de posséder et de vivre?

Te voilà balancée sur tes ailes débiles, imprudente! Te soutiendront-elles? Oh! oui, la brise te portera, la Providence l'a faite pour toi, comme elle a fait pour toi les insectes des marais et la glaise des rivages. Tu ne lui demandes que ce qu'elle te doit; aussi ne te manque-t-elle jamais. Nature, belle nature, heureuse et féconde, seras-tu muette pour moi seule? O Providence! mère universelle, suis-je donc le seul être que vous vouliez laisser périr? Qu'ai-je fait pour languir, et pour ne pas trouver le remède auprès de la blessure, selon vos lois immuables? Si mon cœur s'affecte profondément pour une cause, pourquoi ne trouvé-je pas la force de me consoler dans ce même cœur qui a la force de tant souffrir? Il en doit être ainsi, mon Dieu! et certainement, si j'écoutais bien ta voix, ta voix sublime qui parle à toute la nature une langue universelle, si je ne fermais pas une oreille stupide à cette grande parole de vie qui m'est criée par toute la création, mon ame s'élancerait dans l'espoir et dans l'avenir, comme l'hirondelle dans l'espace et dans la brise.

Parle-moi donc, ô Providence! je t'écoute à genoux; parle-moi par tous tes organes, par tous tes signes, par toutes tes productions; brise, dis-moi ce que tu as dit à l'hirondelle et qui lui a donné tant de confiance, qu'elle a quitté son nid sans connaître encore l'usage de ses ailes; hirondelle, appelle-moi du haut des airs; murmures des bois et des eaux, racontez-moi les secrets d'amour et de joie que vous cachez dans votre sein; ô nature! ô ma mère! ô ma sœur! aide-moi à vivre.

Le miracle s'opéra; la mère, la sœur, la Providence prit dans ses bras l'enfant prodigue, si long-temps oublieux de son amour. Ce retour à la résignation, à la patience, à la bienveillance, fera le sujet d'un récit que je veux, que je dois mettre sous vos yeux, ô vous qui souffrez ce que j'ai souffert! ô vous qui buvez le calice que j'ai vidé! Amis, frères, sœurs, esprits troublés, cœurs déchirés, ames sympathiques, petit nombre choisi que Dieu éprouve en raison des forces par lui départies, vous que le monde ne peut consoler, et qui ne trouvez jamais ici-bas de quoi suffire à vos immenses besoins, à vos ambitions ardentes, pardonnez-moi de mettre aujourd'hui sous vos yeux le tableau de mes jours de découragement, et promettez-moi de lire et d'écouter aussi, quand je viendrai vous dire où j'ai puisé l'espoir et la force. L'embrassement divin d'une puissance inconnue est venu saisir mon ame; mais pour vous faire entrer dans cette nouvelle phase de ma destinée, il me faut le temps de ressaisir mes impressions rapides, il me faut la puissance d'analyse qui manque encore à ces instincts impérieux d'une foi renaissante. J'ignore comment le paraclet mystérieux est descendu à ma voix, par quelles fibres de mon être il m'a saisie, et quelles cordes endormies l'aile de la colombe céleste a fait vibrer en moi; je vous le dirai. Aujourd'hui, ce que je sais seulement, c'est que toute plainte amère vient de l'orgueil exagéré; c'est que, loin de mépriser ceux qui sont encore dans les liens de la douleur, celui que le souffle bienfaisant ranime, sent s'allumer, dans son sein, le droit de faire à ses semblables le même bien que Dieu vient de lui faire.

Au Malgache.

15 mai 1836.

J'arrive au pays, et je ne t'y trouve plus; une lettre de toi, datée de Marseille, m'arrive presque en même temps. Où vas-tu?

D'où nous venons, on n'en sait rien;
Où nous allons, le sait-on bien?

Je t'écris par la *Revue des Deux-Mondes;* tu l'ouvriras certainement à Alger.

Ce procès d'où dépend mon avenir, mon honneur, mon repos, l'avenir et le repos de mes enfans, je le croyais loyalement terminé. Tu m'as quittée comme j'étais à la veille de rentrer dans la maison paternelle. On m'en chasse de nouveau, on rompt les conventions jurées. Il faut combattre sur nouveaux frais, disputer pied à pied un coin de terre..... coin précieux, terre sacrée, où les os de mes parens reposent sous les fleurs que ma main sema et que mes pleurs arrosèrent. Soit! que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. Ce n'est pas sans un sentiment de dégoût qui va jusqu'à l'horreur, que je prends encore une fois corps à corps l'existence matérielle; mais je me résigne et j'observe religieusement un calme stoïque. Le rôle de plaideur est déplorable. C'est un rôle tout passif, et qui n'a pas d'autre résultat que d'exercer à la patience. *Agir* est aisé, *attendre* est ce qu'il y a de plus difficile au monde. . . . . .

Minuit.

. . . . . .

O souffle céleste, esprit de l'homme! ô savante et profonde et complète opération de la divinité, rends gloire à l'ouvrier inconnu qui t'a forgé! Étincelle échappée au creuset immense de la vie, atome sublime, tu es une image de Dieu, car tous ses attributs, tous ses élémens, sont en toi. Tu es l'infini émané de l'infini. Tu es aussi grand que l'univers, et tes plus chères délices sont d'habiter et de parcourir l'inconnu. . . . . .

De quoi se plaint cette rachitique et hargneuse créature? Que veut-elle? A qui en a-t-elle? Pourquoi se roule-t-elle à terre en mordant la fange de la vie? Pourquoi, s'assimilant sans cesse à la brute, demande-t-elle les jouissances de la brute, et pourquoi tant

de rugissemens haineux, tant de plaintes stupides, quand ses besoins grossiers ne sont pas satisfaits? Pourquoi s'est-elle fait une existence toute matérielle, où la partie sublime d'elle-même s'est éteinte?

Ah! de là est venu tout le mal qui la dévore. Cybèle, la bienfaisante nourrice, a vu ses mamelles se dessécher sous des lèvres ardentes. Ses enfans, saisis de fièvre et de vertige, se sont disputé le sein maternel avec une monstrueuse jalousie. Il y en a eu qui se sont dits les aînés de la famille, les princes de la terre; et des races nouvelles sont écloses au sein de l'humanité, races d'exception qui se sont prétendues d'origine céleste et de droit divin, tandis qu'au contraire Dieu les renie, Dieu qui les a vus éclore dans le limon de la débauche et dans l'ordure de la cupidité.

Et la terre a été partagée comme une propriété, elle qui s'était vue adorée comme une déesse. Elle est devenue une vile marchandise; ses ennemis l'ont conquise et déprédée. Ses vrais enfans, les hommes simples qui savaient vivre selon les voies naturelles, ont été peu à peu resserrés dans d'étroites enceintes, et persécutés jusqu'à ce que la pauvreté soit devenue un crime et une honte, jusqu'à ce que la nécessité ait fait des opprimés les ennemis de leurs ennemis, et qu'on ait donné à la juste défense de la vie le nom de vol et de brigandage; à la douceur, le nom de faiblesse; à la candeur, celui d'ignorance; à l'usurpation, ceux de gloire, de puissance et de richesse. Alors le mensonge est entré dans le cœur de l'homme, et son entendement s'est obscurci au point qu'il a oublié qu'il y avait en lui deux natures. La nature périssable a trouvé les conditions de son existence si difficiles au sein des sociétés, elle a goûté à tant de sources d'erreur, elle s'est créé des besoins si contraires à sa destination, elle s'est tant laissé transformer et troubler, qu'il n'y a plus eu dans la vie humaine le temps nécessaire pour la vie intellectuelle. Tout s'est réduit, dans les desseins, dans les nécessités et dans les désirs de l'homme, à satisfaire les appétits du corps, c'est-à-dire à être riche.

Et voilà, hélas! où nous en sommes. Les hommes qui sont moins sensibles aux douceurs de la table, à l'éclat des vêtemens et aux amusemens de la civilisation, qu'à la contemplation et à la prière, sont aujourd'hui si rares, qu'on les compte. On les méprise comme des fous, on les bannit de la vie sociale, on les appelle poètes.

O race infortunée, de plus en plus clairsemée sur la face du monde! vestige de la primitive humanité, que n'as-tu pas à souffrir de la part de la grande race active, puissante, habile et cruelle, qui a remplacé ici-bas la créature de Dieu? Le règne des enfans de Japet est passé; les hommes d'à-présent sont littéralement les enfans des hommes. Quand ils retrouvent, sur le front d'un de ceux qui naissent de leur sein, quelque signe de la céleste origine, ils le haïssent et le maltraitent, ou tout au moins ils s'en amusent comme d'un phénomène, et n'en tirent aucun profit, aucun enseignement; c'est tout au plus s'ils lui permettent de chanter les merveilles de la création visible. Cherche-t-il à ressaisir dans les ténèbres du monde intellectuel quelque fil du labyrinthe; essaie-t-il de secouer la cendre des siècles d'abus et de préjugés, pour fouiller sous cette croûte épaisse de l'habitude, pour tirer quelque étincelle du volcan éteint, quelque pâle lueur de la vérité divine, dès-lors il devient dangereux, on s'en méfie, on l'entrave, on le décourage, on insulte à sa conscience, on empoisonne ses voies, on l'appelle corrupteur et sacrilége, on flétrit sa vie, on éteint le flambeau dans ses mains tremblantes; heureux si on ne le charge pas de fers comme aliéné.

. . . . . .

. . . . . Oui, le poète est malheureux, profondément malheureux dans la vie sociale. Ce n'est pas qu'il veuille qu'elle se reconstruise exprès pour lui et selon ses goûts, comme la raillerie le prétend; c'est qu'il voudrait qu'elle se réformât pour elle-même et selon les desseins de Dieu. Le poète aime le bien, il a un sens particulier, c'est le sens du beau; quand ce développement de la faculté de voir, de comprendre et d'admirer, ne s'applique qu'aux objets extérieurs, on n'est qu'artiste; quand l'intelligence va au-delà du sens pittoresque, quand l'ame a des yeux comme le corps, quand elle sonde les profondeurs du monde idéal, la réunion de ces deux facultés fait le poète; pour être vraiment poète, il faut donc être à la fois artiste et philosophe.

C'est là une magnifique combinaison organique pour atteindre à un bonheur contemplatif et solitaire; c'est une condition certaine et inévitable d'un malheur sans fin dans la société.

La société est composée, comme l'homme, de deux élémens : l'élément divin et l'élément terrestre; l'élément divin plus ou moins

pur, plus ou moins altéré, se trouve dans les lois. Ces lois, quelque imparfaites, quelque mal formulées qu'elles soient, sont toujours meilleures que la génération qu'elles régissent. Elles sont l'ouvrage des hommes les plus éminens en sagesse et en intelligence (1). L'elément humain se trouve dans les abus, dans les préjugés, dans les vices de chaque génération, et depuis les temps peut-être fabuleux de cet âge d'or que le poète revendique comme la tige de sa généalogie, toute génération a subi beaucoup plus la puissance du mal que celle du bien. Les codes non écrits de la coutume ont eu plus de force que le code écrit du devoir. Les châtimens n'ont rien empêché là où la coutume s'est mise en révolte contre la loi. C'est pourquoi les sociétés cherchant sans cesse le bien dans leurs institutions, ont toujours été envahies par le mal. Le législateur enseigne et dicte la loi que l'humanité accepte et n'observe pas. Chaque homme l'invoque dans ses intérêts; chaque homme l'oublie dans ses plaisirs.

Cet être à la fois disgracié et privilégié qu'on appelle poète, marche donc au milieu des hommes avec un profond sentiment de tristesse. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière du soleil, il cherche des sujets d'admiration, il voit la nature éternellement jeune et belle, il est saisi d'extase divine et de ravissemens inconnus; mais bientôt la création inerte ne lui suffit plus. Le vrai poète aime profondément Dieu et les œuvres de Dieu; c'est dans lui-même, c'est dans son semblable qu'il voit rayonner plus distinctement et plus complètement la lumière éternelle. Il voudrait l'y trouver pure et adorer Dieu dans l'homme comme un feu sacré sur un autel sans tache. Son ame aspire, ses bras s'entr'ouvrent; dans son besoin d'amour, il fendrait volontiers sa poitrine pour y faire entrer tous les objets de son immense désir, de ses chastes sympathies; mais la laideur humaine, l'ouvrage des siècles de corruption, ne peut échapper à son œil limpide, à son regard profond. Il pénètre à travers l'enveloppe, il voit des ames contrefaites dans des corps splendides, des cœurs d'argile dans des statues d'or et de marbre. Alors il souffre, il s'indigne, il murmure, il gourmande. Le ciel, qui lui a

(1) On peut bien penser qu'il s'agit ici des lois durables qui ont rapport à la morale publique, et non de celles qui se font et se défont tous les jours dans les chambres, à propos des petits intérêts matériels de la société.

fait une vue si perçante, lui a donné pour la plainte et pour la bénédiction, pour la prière et pour la menace, une voix abondante et sonore qui trahit imprudemment toutes ses angoisses. Les abus du monde lui arrachent des cris de détresse; le spectacle de l'hypocrisie brûle ses yeux d'un fer rouge; les souffrances de l'opprimé allument son courage; des sympathies audacieuses bouillonnent dans son sein. Le poète élève la voix et dit aux hommes des vérités qui les irritent.

Alors toute cette race immonde qui se met à l'abri d'un faux respect des lois, pour satisfaire ses vices dans l'ombre, ramasse les pierres du chemin pour lapider l'homme de vérité. Les scribes et les pharisiens (race éternellement puissante) préparent les fouets, la couronne d'épines et le roseau, sceptre dérisoire que la main sanglante du Christ a légué à toutes les victimes de la persécution. La plèbe aveugle et stupide immole les martyrs pour le seul plaisir de contempler la souffrance. Jésus sur la croix n'est pour elle autre chose que le spectacle énergique d'un homme aux prises avec une terrible agonie.

Il est vrai que du sein de cet abîme de turpitudes sortent quelques justes qui osent approcher du gibet et laver les plaies du patient avec leurs larmes. Il est aussi des hommes faibles et sincères, souvent terrassés par la corruption du siècle, mais souvent relevés par une foi pieuse, qui viennent répandre sur ses pieds brisés le parfum expiatoire. Ceux-ci apportent des consolations à la victime; les premiers préparent la récompense. La nuée s'entr'ouvre, l'ange de la mort touche de son doigt de feu le front incliné de l'homme qui va s'éveiller ange à son tour. Déjà les harpes célestes épandent sur lui leurs vagues harmonies. La colombe aux pieds d'or semble voltiger sous la coupole ardente des cieux... Rêves de spiritualiste, avenir de croyant, idéal de Socrate, promesses du fils de Marie! vous êtes le beau côté de la destinée du poète; vous êtes l'encens et la myrrhe qu'il faut à ses blessures; vous êtes la couronne de son long martyre. C'est pourquoi le poète doit vous avoir sans cesse devant les yeux, lorsqu'il s'expose à la persécution. C'est pourquoi il doit vivre et travailler seul, sans jamais entrer de fait ou d'intention dans le tumulte du monde. . . . . .

Six heures du matin.

J'ai quitté ma chambre au jour naissant pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. Depuis deux nuits, j'ai, contre ma coutume, un sommeil pénible. Des rêves affreux me réveillent en sursaut. Mon système est de ne jamais rien combattre et d'échapper à tout. C'est la force des faibles. J'ai donc pris le parti de ne pas dormir, tant que les fantômes guetteront mon chevet. J'ai passé mon panier à mon bras : j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des *Couperies*. Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est delicieuse, l'air est rempli des parfums des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse; elles étendent dans le vallon leurs tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres, qui pressent les rives de l'Indre, dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant, que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assise sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit moussu de ton ajoupa. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfans, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton *ami le Bohémien*? Hirondelle voyageuse, tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré? Ingrat! ne fait-il pas toujours assez beau aux lieux où l'on est aimé? Que fais-tu à cette heure? Tu es leve sans doute; tu es seul, sans un ami, sans un chien. Les arbres qui t'abritent n'ont pas été plantés par toi; le sol que tu foules ne te doit pas les fleurs qui le parent. Peut-être supportes-tu les feux d'un soleil ardent, tandis que le froid d'un matin humide engourdit encore la main qui t'ecrit. Sans doute tu ne devines pas que je suis là, veillant sur ta pépinière, sur tes terrasses, sur les trésors que tu délaisses! Peut-être, endormi au seuil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre petits murs blancs où tu as tant travaillé, tant étudié, tant rêvé, tant vieilli..... Peut-etre es-tu au sommet de l'Atlas..... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assise, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son

voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas? Je regarde l'horizon, cette patrie des ames inquiètes, tant de fois interrogée et si vainement possédée! Je ne vois plus que l'espace infranchissable!... O heureux homme! tu parcours ces monts sauvages, cette chaîne robuste, échine formidable du vieil univers! Quelles neiges, quels éclatans soleils, quels cèdres bibliques, quels sommets pythonitiens, quels palmiers, quelles fleurs inconnues tu possèdes! Ah! que je te les envie! Et moi qui te reprochais tout à l'heure d'avoir pu quitter la rochaille! — Hélas! tu es peut-être dans une de ces dispositions de tristesse et de fatigue où rien de ce qu'on possède ne console de ce qu'on voudrait avoir possedé. Poètes, poètes! race ingrate, capricieuse et chagrine! Que veux-tu donc? Où aspires-tu? Qui donc t'a donné cette puissance et toute cette pauvreté? Que fais-tu de tes vastes désirs quand tu possèdes? Où trouves-tu tes ressources surhumaines quand tu es malheureux? Je suis là, moi, abîmée dans les délices des champs, oubliant que toute ma vie est dans le plateau d'une balance dont l'équilibre varie à chaque instant; acceptant, sans y songer, des amertumes qui m'eussent déterminée au suicide, si je les eusse prévues il y a deux ans, lorsque je t'écrivais : « Tout est fini pour moi. »

. . . . . .

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol; là, dans le buisson, le trille moqueur de la fauvette; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée, et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier... Il me semble que j'écris sur une tablette de métal ardent..... tout s'embrase, tout chante; les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre; la cloche de la ville sonne l'angelus; un paysan, qui recèpe sa vigne au-dessous de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix..... A genoux, Malgache! où que tu sois, à genoux! Prie pour ton frère, qui prie pour toi.

. . . . . .

Il doit être huit heures, le soleil est chaud, mais à l'ombre l'air est encore froid. Me voici au revers du rocher dans le plus pro-

fond du ravin. Je suis cachée et abritée du vent comme dans une niche. Le soleil réchauffe mes pieds mouillés dans l'herbe. Je les ai posés nus sur la pierre tiède et saine, tandis que je déjeune pythagoriquement avec mon pain et l'eau du joli ruisseau qui chante sous les joncs à côté de moi.

Le sentier là-haut est maintenant couvert de villageois qui vont à la messe. J'attendrai, pour traverser les longues herbes du fond de la vallée, que le bon soleil les ait aspirées. Dans une heure j'y passerai à pied sec. La rivière s'est endormie hors de son lit. Le sentier est noyé sous une nappe d'argent. Nymphes, éveillez-vous, les faunes vont vous surprendre et s'énamourer de vous. . . .

. . . . . .

Ah Dieu! mes ennemis s'éveillent aussi! Ils s'éveillent pour me haïr. Ils vont se lever pour me suivre. Ils font une prière du matin, peut-être la seule qu'ils aient faite de leur vie, et c'est pour demander ma perte. Ne les écoute pas, ô Dieu bon, ami des poètes! Je suis sans ambition ici-bas, sans cupidité, sans mauvais désirs, tu le sais, toi qui me regardes en face par cet œil brûlant des cieux. Tu lis au fond de ma pensée, comme l'astre au fond du miroir ardent, lorsqu'il le perce de son rayon avide, et qu'il en ressort sans y avoir trouvé d'autre feu que celui dont il vient de le remplir. Bonté de là-haut, appui du faible, tu n'écoutes pas la prière de l'impie, car tout homme est impie, qui demande à Dieu la ruine et le désespoir de son semblable. Tu sais que je ne te demande les larmes de personne, et que je ne veux pas triompher pour être tyran, mais pour être libre. Ah! termine ce combat impie, ô mon Dieu! Mais ne permets pas que la haine et la violence triomphent de l'innocent. — Qu'ai-je fait, disait le poète exilé, pour être détesté, banni de ma patrie, chassé du toit de mes pères, calomnié, insulté, traduit devant des juges comme un criminel, menacé de châtimens honteux? O pharisiens, vous régnez toujours, et ce que Jésus écrivit du doigt sur la poussière du parvis est effacé de la mémoire des hommes!...

..... C'est bien fait! pourquoi étant poète, pourquoi étant marquée au front pour n'appartenir à rien et à personne, pour mener une vie errante, pourquoi étant destinée à la tristesse et à la liberté, me suis-je liée à la société! Pourquoi ai-je fait alliance avec la famille humaine? Ce n'était pas là mon lot. Dieu m'avait donné un orgueil

silencieux et indomptable, une haine profonde pour l'injustice, un dévouement invincible pour les opprimés. J'étais un oiseau des champs et je me suis laissé mettre en cage; une liane voyageuse des grandes mers, et on m'a mise sous une cloche de jardin. Mes sens ne me provoquaient pas à l'amour, mon cœur ne savait ce que c'était. Mon esprit n'avait besoin que de contemplation, d'air natal, de lectures et de mélodies. Pourquoi des chaînes indissolubles à moi?... O mon Dieu! qu'elles eussent été douces si un cœur semblable au mien les eût acceptées! Oh non! je n'étais pas faite pour être poète; j'étais faite pour aimer! C'est le malheur de ma destinée, c'est la haine d'autrui qui m'ont fait voyageur et artiste. Moi, je voulais vivre de la vie humaine, j'avais un cœur, on me l'a arraché violemment de la poitrine, on ne m'a laissé qu'une tête, une tête pleine de bruit et de douleur, d'affreux souvenirs, d'images de deuil, de scènes d'outrages... Et parce qu'en écrivant des contes pour gagner le pain qu'on me refusait, je me suis souvenue d'avoir été malheureuse, parce que j'ai osé dire qu'il y avait des êtres misérables dans le mariage, à cause de la faiblesse qu'on ordonne à la femme, à cause de la brutalité qu'on permet au mari, à cause des turpitudes que la société couvre d'un voile et protége du manteau de l'abus, on m'a déclarée immorale, on m'a traitée comme si j'étais l'ennemie du genre humain!

..... Peut-être est-ce folie et témérité de demander justice en cette vie. Les hommes peuvent-ils réparer le mal que les hommes ont fait? Non! toi seul, ô Dieu! peux laver ces taches sanglantes que l'oppression brutale fait chaque jour à la robe expiatoire de ton fils et de ceux qui souffrent en invoquant son nom!... Du moins toi, tu le peux et tu le veux; car tu permets que je sois heureuse, malgré tout, à cette heure, sans autre richesse que mon encrier, sans autre abri que le ciel, sans autre désir que celui de rendre un jour le bien pour le mal, sans autre plaisir terrestre que celui de sécher mes pieds sur cette pierre chauffée du soleil. O mes ennemis! vous ne connaissez pas Dieu; vous ne savez pas qu'il n'exauce point les vœux de la haine! Vous aurez beau faire, vous ne m'ôterez pas cette matinée de printemps.

Le soleil est en plein sur ma tête, je me suis oubliée au bord de la rivière sur l'arbre renversé qui sert de pont. L'eau courait si limpide sur son lit de cailloux bleus changeans; il y avait autour

des rochers de la rive tant et de si brillantes petites nageoires de poissons espiègles; les demoiselles s'envolaient par myriades si transparentes et si diaprées, que j'ai laissé mon esprit avec les insectes, avec l'onde et ses habitans. — Que cette petite gorge est jolie avec sa bordure étroite d'herbe et de buissons, son torrent rapide et joyeux, avec sa profondeur mystérieuse et son horizon borné par les lignes douces des guérets aplanis! comme la traîne est coquette et sinueuse! comme le merle propre et lustré y court silencieusement devant moi à mesure que j'avance! Je fais ma dernière station à la Roche-Everard. Nous avons baptisé ainsi ce roc noir dans l'angle aigu duquel les *pastours* allument leur feu d'ajoncs en hiver. C'est là qu'il s'est assis l'autre jour, en disant qu'il ne demandait pas autre chose à Dieu, pour sa vieillesse, que cette roche et la liberté. « *Le beau est petit*, disait-il; ce paysage resserré et ce chetif abri sont encore trop vastes pour la vie physique d'un homme, le ciel est au-dessus, et la contemplation des mondes infinis qui l habitent suffit bien, j'espère, à la vie intellectuel e. »

Ainsi parlait le vieux Everard en arrachant des touffes de genêts fleuris aux flancs bruns du rocher. Ainsi tu parlais, il y a cinq ans, lorsqu'à deux pas de cette roche tu plantas ton ajoupa et tes peupliers.—D'où vient que tu es en Afrique?—Rien ne suffit à l'homme en cette vie, c'est là sa grandeur et sa misère. . . . . .

Dans ma chambre.

Je suis entrée dans ton jardin; tes peupliers se portent bien, ta rivière est très haute. Mais cette maison déserte, ces contrevens fermes, ces allées dépeuplées d'enfans, cette brouette qui t'a sauvé de tant d'accès de spleen et qui est brisée dans un coin, tout cela est bien triste. J'ai été voir la chèvre; elle n'a jamais voulu manger aucune des herbes que je lui offrais; elle bêlait tristement; j'ai pensé un instant qu'elle me demandait ce qu'était devenu son maître.

En remontant la rochaille, j'ai pris par habitude le chemin de Nohant. Un instant j'ai oublié où j'allais, je voyais devant moi cette route qui monte en terrasse, et au sommet les tourelles blanches et la garenne de notre chevaleresque voisin, de notre loyal ami le châtelain d'Ars. Derrière cette colline, je ne voyais pas, mais je pressentais mon toit, les murs amis de mon enfance, les noyers de

mon jardin, les cyprès des morts chéris; je marchais vite et d'un pied leger, j'allais comme dans un rêve, m'étonnant de ma longue absence, me hâtant d'arriver. Tout d'un coup je me suis aperçue de ma distraction, je me suis rappelé que la haine avait fait de la maison de mes pères une forteresse dont il me fallait faire le siége en règle avant d'y pénétrer. O Marie! ô mon aïeule aux cheveux blancs! quand j'ai dit adieu au seuil sacré, j'ai emporté une branche de l'arbre qui abrite ton éternel sommeil. Est-ce là tout ce qui doit à jamais me rester de toi? Tu dors auprès de ton fils bien-aimé, mais à ta gauche n'y a-t-il pas une place vide qui m'est reservée? Mourrai-je sous un ciel étranger? Irai-je traîner une vieillesse misérable loin de l'héritage que tu me conservais avec tant d'amour, et où j'ai fermé tes yeux, comme je souhaite que mes enfans ferment les miens? O grand'mère! lève-toi et viens me chercher, déroule ce linceul où j'ai enseveli ton corps brisé par son dernier sommeil; que tes vieux os se redressent, et que ton cœur desseché palpite à cette chaleur bienfaisante de midi. Viens me secourir ou me consoler; si je dois être à jamais bannie de chez toi, suis-moi au loin. Comme les sauvages du Meschacébé, je porterai ta depouille sur mes épaules, et elle me servira d'oreiller dans le désert. Viens avec moi, ne protège pas ceux qui ne te connaissent pas, et que tes mains n'ont pas bénis... Mais non, grand'mère, reste auprès de ton fils, mes enfans iront encore saluer ta tombe; ceux-là te connaissent sans t'avoir jamais vue. Mon fils ressemble à ce Maurice tant aimé de toi, auquel je ressemble tant moi-même; ma fille est blanche, grave et dejà majestueuse comme toi. C'est là ton sang, Marie; que ton ame aussi soit en eux; si leur mère leur est arrachée, que ton souffle veille sur eux et les anime, que ta cendre soit leur palladium éternel, que dans la nuit ta voix douce ou sévère les console ou les gourmande.... Ah! si tu vivais, tout ce mal ne me serait pas arrivé, j'aurais trouvé dans ton sein un refuge sacré, et ta main paralytique se fût ranimée pour se placer, comme celle du Destin, entre mes ennemis et moi. — Je meurs trop tôt pour toi, — m'as-tu dit la veille du dernier jour. Pourquoi m'as-tu quittée, ô toi qui m'aimais, toi qui n'as jamais été remplacée? toi qui chérissais en moi jusqu'à mes défauts, toi qui maniais comme la cire mes volontes de fer, et qui faisais courber d'un regard cette tête rebelle à la foudre! toi qui m'as appris pour mon éternel regret, pour mon éternelle soli-

tude, ce que c'est qu'un amour inépuisable, absolu, indestructible.... Grand Dieu! vous savez qu'elle me l'a enseigné et amour passionné de la progéniture; ne permettez pas qu'on m'arrache à mes enfans, ils sont trop jeunes pour supporter ce que j'ai souffert en la perdant. . . . . .

. . . . . .

Malgache, ta mère est vieille; ne reste pas long-temps éloigné d'ici. Quand tu ne l'auras plus, tu regretteras amèrement les jours passés loin d'elle, et tu voudras en vain les faire revivre.

Il tempo passa e non ritorna a noi
E non vale il pentirsene di poi.

GEORGE SAND.

LA BELGIQUE,

SA RÉVOLUTION ET SA NATIONALITÉ.

SECONDE PARTIE.

Jamais la politique européenne n'entreprit une tâche difficile avec moins de confiance et plus de succès qu'en 1830. Entre les grands pouvoirs appelés à fixer le sort du monde, rien de commun ni dans l'origine, ni dans les doctrines, ni dans les personnes : aucun principe de droit public universellement admis; les uns partant de la souveraineté du peuple et de la volonté nationale; les autres de la suprême autorité des rois et des traités qui la consacrent dogmatiquement. A cette diplomatie dont les membres se trouvent face à face en état de suspicion et presque d'hostilité, à ce congrès que le bruit des révolutions menace de dissoudre d'heure en heure, la Providence jette la question la plus inflammable par elle-même, la plus ardue par ses détails, la plus propre à échapper aux négociateurs, par la mobilité de l'une des parties aussi bien que par l'obstination de l'autre.

Et pourtant, cette diplomatie livrée d'abord à tant d'hésitations, qui proclamait le principe de non-intervention pour l'abandonner le lendemain, dont l'action prenait tantôt le caractère d'une médiation amicale, tantôt celui d'un arbitrage coërcitif, tant elle était embarrassée pour se définir elle-même; cette conférence de Londres, réunie sur l'invitation expresse du roi des Pays-Bas pour *aviser au maintien des traités de* 1815,

et que le congrès belge, de son côté, ne considérait que *comme exerçant une mission de pure philantropie*, a fini par constituer souverainement une nation, lui traçant des frontières et interdisant à l'ennemi de la franchir! puis, pour prix de son admission dans la famille des peuples, elle l'obligea à choisir un chef qui pût se mettre en harmonie avec le système général de l'Europe; elle trancha en dernier ressort, malgré les protestations des uns et les réserves des autres, toutes les controverses d'intérêt, toutes les difficultés commerciales; elle s'est enfin proclamée, au nom du salut de tous, suprême pouvoir constituant et modérateur.

Indépendamment des passions politiques qui entravaient à chaque instant le cours de ces transactions, et des augustes amitiés qui répugnaient à imposer des décisions sévères, jamais dissolution de communauté, traitée dans l'étude d'un procureur d'après la distinction des acquêts et conquêts, ne fourmilla de plus de difficultés. C'était à défier les plus valeureux procéduriers, les plus intrépides liquidateurs. Comment fixer l'apport de chacune des parties? A quelle époque remonter, puisque la Belgique n'avait pas d'existence propre lorsque l'union fut consommée? Quel droit appliquer pour les acquisitions faites en commun, pour les dédommagemens réclamés par la Hollande, à raison des sacrifices faits par celle-ci dans le but d'amener une union dont elle cessait de recueillir le bénéfice?

En 1814, les provinces belges formaient huit départemens français et rien de plus. Ces pays, conquis comme le reste de l'empire, n'avaient ni unité antérieure, ni dynastie nationale, ni délimitation régulièrement reconnue dans le droit public de l'Europe. Cet état de choses durait depuis 1794. De cette dernière époque à 1810, plusieurs transactions étaient intervenues entre la république batave et la France. Celle-ci avait acquis la Flandre zélandaise, toutes les enclaves et possessions hollandaises sur la Meuse, avec Maëstricht et Venloo, divers territoires dans le Brabant méridional et dans la Gueldre. La Belgique indépendante pouvait-elle revendiquer, du chef de la France, tout ou partie de ces acquisitions, réunies pendant vingt années à ses départemens, et administrées avec eux? Lui était-il interdit de réclamer le bénéfice de la contiguité de territoire et du désenclavement, principes proclamés par l'Europe elle-même? Était-ce à elle ou bien à la Hollande qu'il appartenait d'exercer le droit de *postliminii*?

En remontant à l'époque où commencèrent les grandes perturbations européennes, les Pays-Bas autrichiens se présentaient, il est vrai, avec une délimitation précise : mais la Hollande pouvait-elle la consacrer? la Belgique elle-même consentirait-elle à ce que les choses fussent remises sur le pied de 1790?

Si l'Autriche possédait alors les provinces belgiques, le Luxembourg et la plus grande partie du Limbourg, le pays de Liége était sous la souveraineté du prince-évêque, qu'il exerçait également sur la moitié de la ville de Maëstricht. Or, aucun titre légal, si ce n'est le vœu révolutionnaire qui n'en tenait pas lieu pour l'Europe, n'avait attribué les états de Liége à la Belgique. Quel droit pouvait-elle également prétendre, en partant de l'état de possession de 1790, aux districts détachés de la France avec Philippeville et Marienbourg, que le congrès de Vienne, dans un intérêt de défense européenne, avait réunis, en 1815, au royaume des Pays-Bas? Enfin, si l'on remontait aux temps de la domination autrichienne pour y chercher des titres, ne devait-on pas aussi faire revivre les servitudes que l'Espagne et l'Autriche avaient établies sur le sol belge au profit de la Hollande? Le traité de Munster avait prononcé la clôture de l'Escaut; il imposait à tout navire, venant de la haute mer, l'obligation de décharger à l'embouchure du fleuve, et les cargaisons devaient être transportées en Allemagne ou en Flandre par navires hollandais à l'exclusion de tous autres. La Belgique de 1830 subirait-elle encore cette loi sous laquelle elle s'était courbée pendant deux siècles? Etait-elle en mesure de réclamer l'application des principes du nouveau droit maritime proclamé à Vienne, et triompherait-elle jamais des résistances de la Hollande, que l'Europe n'avait pu vaincre après quinze années de négociations assidues?

De plus graves difficultés s'élevaient. Quoique le congrès de Bruxelles arguât de l'incontestable nationalité belge du Luxembourg, de ses vœux, de la part prise par lui à la révolution de septembre, les puissances signataires des actes de 1814 et 1815 ne pouvaient oublier que, lors de la conquête de l'empire, le grand-duché, détaché des provinces belges, avait été donné postérieurement par elles, à titre de souveraineté particulière, au roi des Pays-Bas, en remplacement des quatre principautés nassauriennes cédées à la Prusse. Si ce prince avait plus tard, par un simple arrêté, réuni le grand-duché aux provinces méridionales, un tel acte, irrégulier par lui-même, ne pouvait lier les cours signataires, et ne changeait en rien le titre en vertu duquel le Luxembourg avait été primitivement possédé. Ce pays était donc dans une situation tout exceptionnelle vis-à-vis du roi Guillaume, des agnats de sa maison, et de la confédération germanique dont il faisait partie. Enfin, dans le Luxembourg même, se trouvait enclavé l'ancien duché de Bouillon qui, avant 1790, appartenait à la maison de ce nom. Les prétentions de ses membres revivraient-elles? en quelles mains ces droits étaient-ils passés?

La révolution belge, logique comme toutes les révolutions, repoussait péremptoirement toutes ces distinctions. Elle professait en principe que

la participation donnée aux actes du congrès national par les députés du Luxembourg, aussi bien que par ceux du Limbourg, constituait un titre qui annulait tous les autres. Mais, quelle que soit la valeur du principe de nationalité, quel que puisse être son avenir, il était primé dans le droit public européen par l'autorité des faits et des conventions politiques, et ces faits créaient des titres incontestables à qui pouvait les invoquer.

Des difficultés analogues se présentaient relativement au partage de la dette. Sur les 27,772,275 florins de rente annuelle affectés par les derniers budgets du royaume des Pays-Bas au paiement de l'intérêt de la dette, une somme de 10,100,000 florins représentait seule celui de la dette commune créée pendant la réunion. Pour cette partie, une proportion naturelle se présentait au prorata des contributions acquittées par les deux grandes divisions du royaume, et un calcul établi sur les trois dernières années de la réunion fixait la part de la Belgique aux seize trente-unième. Mais comment statuer pour le reste? Fallait-il ne mettre à la charge du nouvel état que la dette ancienne des Pays-Bas et la dette dite austro-belge? Celle-ci se trouvait dans un très faible rapport avec la masse de la dette hollandaise, et il était douteux que le crédit de la Hollande, gravement affecté par la séparation des provinces belges, pût supporter une telle charge sans succomber. Y aurait-il justice, d'ailleurs, à l'imposer à ce pays, alors que sa position politique était si violemment changée, qu'il n'était réintégré dans aucune de ses possessions coloniales, et que l'Europe lui interdisait l'emploi des armes, ce premier attribut d'une souveraineté indépendante? Ne fallait-il pas que la Belgique acquît à titre onéreux l'usage des eaux intermédiaires et du transit vers l'Allemagne qu'elle réclamait comme condition d'existence? Pouvait-elle passer de la situation de *fonds servant*, qui avait été si long-temps la sienne, à celle de *fonds dominant*, sans payer cet avantage par une participation quelconque au lourd fardeau de la dette hollandaise?

Tel était l'inextricable réseau de difficultés qui enlaçait la conférence. Espérer le dénouer autrement qu'en le tranchant, était une illusion qui ne pouvait manquer d'être bientôt comprise. La première venue de ces questions, celle de l'Escaut et des eaux intermédiaires, par exemple, eût exigé, pour être résolue par une médiation régulière, de longs travaux de la part des négociateurs, en même temps qu'un désir sincère de s'accorder chez les parties. Or, la diplomatie de ce temps-là se faisait au bruit du réveil de la Pologne, durant les agitations de l'Italie et de la Péninsule espagnole. Les courriers partaient entre deux émeutes; le drapeau rouge et le drapeau blanc, simultanément déployés sur notre sol, venaient rendre plus intraitables les prétentions que la conférence s'efforçait vainement de concilier.

La Belgique, de son côté, avait la foi fanfaronne d'une révolution qui se trompe de date, et qui demande aux passions une sanction qu'elle ne peut recevoir que des intérêts. La Hollande méprisait son adversaire, et croyait représenter à elle seule l'ordre européen et la cause des traités. On était si affectueux pour elle; en imposant des sacrifices pour le présent, on laissait entrevoir pour l'avenir tant de vagues espérances, qu'il était naturel qu'on ne prît pas d'abord fort au sérieux à La Haye les rigoureuses prescriptions des protocoles. La conférence elle-même ignorait à quel titre elle agissait, quelles seraient les limites de son action; et nul doute que si, en janvier 1831, elle avait pu prévoir le siége d'Anvers, elle se fût gardée de s'engager à ce point. Qu'on n'oublie pas qu'à l'époque où M. Sébastiani déclarait que « la conférence était une médiation, et que l'intention du gouvernement du roi était qu'elle ne perdît jamais ce caractère, » les ambassadeurs, sans tenir compte des protestations réitérées des envoyés néerlandais, qui n'avaient pouvoir de conclure qu'un armistice à bref délai, imposaient l'armistice indéfini « comme un engagement envers les grandes puissances. »

C'est le propre des œuvres importantes de n'être dues, à proprement parler, à personne, et de sortir comme d'elles-mêmes du sein d'une situation compliquée. Les grands pouvoirs qui se réunirent en conférence, bien plus avec le désir de voir se développer les évènemens que dans l'espérance de les dominer; les princes qui souvent désavouèrent du fond du cœur, et autrement peut-être, leurs ministres officiels, ne supposaient pas qu'ils arriveraient à consacrer pacifiquement la base d'un droit public européen, dont la question belge fut à la fois le prélude et la pierre de touche.

Il s'est effectivement dégagé des complications de notre temps, un fait de plus en plus éclatant et moins contesté. Il reste établi qu'au-dessus des théories inflexibles des partis, des intérêts nécessairement égoïstes des cabinets, plane un droit plus éminemment social, qui peut imposer, même par la force, des transactions et des sacrifices à tous. Ce fait appartient aujourd'hui à la civilisation européenne, c'est le gage de son avenir.

La Belgique, pendant le cours de ces négociations, qu'interrompit une défaite, fut loin de grandir dans l'opinion du monde. Son inexpérience de la vie politique, ce manque de sérieux qui caractérise les peuples longtemps abaissés, ces torches révolutionnaires agitées par des pygmées, et qu'il suffisait d'un peu d'eau pour éteindre, l'ensemble enfin d'une situation prise à faux dans le principe, et qui ne se rectifia que par l'ascendant lentement établi de quelques hommes supérieurs, lui enleva toute

force propre; et après la campagne du prince d'Orange, la France qui l'avait sauvée, stipula seule pour elle.

Reconnaissons toutefois que, dans l'abandon où l'opinion publique sembla laisser alors la cause belge, il y avait quelque injustice. Au milieu de la désorganisation des finances et de l'armée, n'ayant pour faire face à l'ennemi que des masses de gardes civiques et quelques régimens dont les cadres d'officiers avaient été remplis par tous les héros de comptoir qui quittaient l'aune pour l'épée, un pays attaqué par les armes, les intrigues et l'or de la Hollande, et dont les plus chauds alliés méditaient parfois le démembrement, ne pouvait vraiment préparer une défense sérieuse. Son gouvernement était alors dans la pire des situations : le sentiment révolutionnaire avait perdu son essor, comprimé qu'il avait été par la diplomatie, et la force régulière destinée à lui survivre n'était pas encore organisée. Sous le rapport de l'influence extérieure, la position n'était pas moins déplorable. Le parti propagandiste en Belgique unissait au danger de ses principes le ridicule de son impuissance. Le parti qui gouverne aujourd'hui, et qui, malgré tout ce qui lui manque, est le seul qui puisse faire refleurir une sorte de nationalité belge, le parti des vieilles mœurs et des croyances populaires, était alors trop ignorant des affaires, trop géométriquement dévoué à ses récentes théories libérales, pour pouvoir se présenter avec avantage devant l'Europe.

Heureusement que l'autre nuance de l'*union* vint fournir à la révolution belge des agens tels qu'il en faut quand on est faible et qu'on a besoin des forts; hommes d'expérience et de ressource, plus habiles que passionnés, plus éclairés que convaincus; sorte de gens qui ne fondent ni l'avenir des nations ni celui des dynasties, mais qui sont toujours utiles, souvent indispensables aux unes et aux autres; ces hommes que le barreau et la rédaction des journaux politiques avaient préparés pour la tribune, étaient pour la plupart, par la modération de leur caractère et la nature de leur esprit, accessibles à toutes les idées d'ordre légal, de droit historique et conventionnel; enfin, l'obscurité dont les évènemens les avaient fait sortir pour élever leur subite fortune les attachait par les plus forts de tous les liens à la cause pour laquelle ils s'étaient compromis autant que personne. Ils étaient à ce double titre les seuls intermédiaires entre l'Europe et la révolution, les seuls qui pussent avoir action sur l'une et sur l'autre. C'est à ces hommes que la Belgique doit son existence politique; leur nom restera toujours inscrit aux fondemens de l'édifice. Si en Belgique comme en France le parti révolutionnaire provoqua le mouvement, il échappa vite dans les deux pays aux mains de ses premiers moteurs. Chez nous le pouvoir est passé à la bourgeoisie industrielle, en

Belgique aux propriétaires qu'on ne saurait mieux désigner que sous le nom de parti catholique et municipal. Une phase intermédiaire a séparé ces deux termes : le parti des hommes politiques a servi de transition; lui seul a imprimé sa forme à la révolution, et lui a procuré le baptême européen.

Je n'ai pas le projet de retracer les négociations compliquées qui précédèrent le traité du 15 novembre 1831, lequel fixa le sort de la Belgique relativement à l'Europe, et la convention du 21 mai 1833, qui détermina sa position actuelle par rapport à la Hollande. Ce serait s'imposer la tâche de refaire le beau livre de M. Nothomb, et un excellent travail sur les protocoles de Londres par un jeune publiciste français (1). Il suffit de rappeler qu'elles se divisent en trois périodes principales : les bases de séparation du 27 janvier 1831, les dix-huit articles du 26 juin; enfin, les vingt-quatre articles du 14 octobre, convertis en traité définitif le 15 novembre de la même année. A chacune de ces périodes, les négociations reçoivent la couleur que leur impriment les circonstances et l'influence dominante, et l'on voit la conférence de Londres affermissant sa marche, apercevant plus distinctement son but, passer de simples propositions officieuses à la menace de mesures coërcitives, que deux des puissances signataires se chargent enfin d'appliquer. Nous esquisserons rapidement ce que d'autres ont si bien développé.

Les bases de séparation consacraient en faveur de la Belgique le principe de l'indépendance; mais les conditions en étaient fixées d'une manière désastreuse pour elle. Toutes les questions territoriales étaient résolues contre le nouvel état; on repoussait, sans même les discuter, ses prétentions sur le Luxembourg; le *statu quo* territorial de 1790 était consacré en faveur de la Hollande: elle seule devait bénéficier du droit de *postliminii* à l'égard de la rive gauche de l'Escaut et de la Flandre zélandaise, de Maëstricht et des enclaves du Limbourg. Le fardeau de la dette, sans distinction d'origine, devait être supporté par la Belgique dans la proportion de seize trente-unièmes, terme représentatif de la part contributive acquittée par la totalité des provinces méridionales de l'ancien royaume des Pays-Bas, et qu'on maintenait contre le nouvel état si considérablement amoindri. En compensation de cette charge, la Belgique devait être admise sur le même pied que la Hollande au commerce des colonies; la liberté de l'Escaut et l'usage des eaux intermédiaires entre ce fleuve et le Rhin lui étaient garantis selon les principes du traité de Vienne. Ainsi, les hautes puissances promettaient aux Belges ce qu'elles n'obtenaient pas pour elles-mêmes depuis 1815, et la Belgique recevait

(1) *La Belgique et la révolution de juillet*, par L. de Bécourt. Paris, 1835.

à Batavia, sous le bon plaisir de la Hollande, la compensation d'un avantage plus que précaire qu'elle devait acquitter en deniers comptans.

Le roi Guillaume accepta avec empressement les *bases de séparation*; le congrès belge les repoussa avec violence. L'un comprit que la fortune ne saurait guère lui donner mieux, l'autre que le malheur ne pourrait lui imposer pis.

Du jour où l'Europe se fut entendue pour arrêter ces bases, la révolution belge se trouva sinon fixée d'une manière définitive, du moins contenue dans son essor. Durant les premiers momens d'hésitation et d'incertitude, cette révolution eût pu oser bien plus peut-être qu'elle n'a fait. Elle se fût alors étendue dans la Flandre zélandaise, se fût emparée de Maëstricht sans provoquer une intervention étrangère, et sa position militaire et politique devenait alors toute différente, car personne n'ignore que l'obligation de conserver Maëstricht à la Hollande a seule déterminé le morcellement du Limbourg. Du moment où l'Europe se saisissait des questions qui, d'abord, avaient été livrées à la force et à l'audace, une phase nouvelle commençait. En révolution, l'instant où l'on peut tout est souvent proche de celui où l'on ne peut plus rien.

Mais si la Belgique avait perdu sa puissance révolutionnaire, elle commençait à se recommander à un autre titre auprès de la diplomatie, et le prestige ne disparut que lors de l'expédition du prince d'Orange. Le refus fait par la France d'accepter la couronne offerte à M. le duc de Nemours avait rassuré l'Europe; elle désirait vivement faciliter l'élection du prince de Saxe-Cobourg, candidat unique, également agréable à l'Angleterre et à l'Allemagne, et auquel un mariage inspirerait bientôt des sympathies françaises. L'horizon s'éclaircissait d'ailleurs: en France, Casimir Périer rassurait l'Europe, et avait droit de lui faire payer une sécurité dont on lui était redevable; en Belgique, les deux ministères du régent avaient agrandi l'importance du parti politique; enfin, la révolution, sans avoir encore perdu sa foi en elle-même, consentait à étudier les questions qu'elle avait d'abord tranchées avec une despotique hauteur. C'était l'instant le plus favorable pour fixer le sort de ce pays.

On comprit à Bruxelles qu'un pas immense serait fait si l'on parvenait à séparer la question luxembourgeoise, en offrant de la vider moyennant des indemnités pécuniaires. On renonça à faire valoir des prétentions insoutenables en droit sur la Flandre des États, territoire appartenant à la Hollande depuis le traité de Munster, et dont cette puissance s'était remise en possession dès 1813, à la chute de l'empire français. Ce pays ne s'était pas même associé à la révolution de septembre; et la convenance de l'attribuer à la Belgique comme garantie indispensable de sa sûreté, de la liberté de sa navigation sur l'Escaut, et de l'écoulement des

eaux des Flandres, ne suffisait pas pour autoriser une spoliation évidente. On se résigna donc à remplacer par des stipulations diplomatiques les garanties territoriales auxquelles la victoire seule eût pu donner droit de prétendre.

Enfin, en argumentant de la lettre des *bases de séparation* (1), on fit habilement revivre, au profit de la Belgique déclarée *cessionnaire de tout ce qui n'appartenait pas en 1790 à la république des Provinces-Unies*, les vieux droits exercés par l'empereur, le roi de Prusse, l'évêque de Liége et autres princes, sur grand nombre de villes et villages du Limbourg, de la Gueldre et du Brabant septentrional. C'était ainsi que la Belgique se serait trouvée rigoureusement conduite à revendiquer, par exemple, la part de souveraineté exercée, en 1790, dans le marquisat et la ville de Berg-op-Zoom par l'électeur Palatin.

Jamais rusé procureur, enterré dans les liasses d'un long procès, n'avait trouvé un meilleur thème de chicanes. La guerre était portée sur le terrain ennemi; et, le principe admis, des compensations réglées par arbitrage assuraient à la Belgique la presque totalité du Limbourg. Enfin, relativement à la dette, les puissances avaient fini par comprendre que cet état ne pouvait payer d'un prix exorbitant des avantages commerciaux impossibles à maintenir contre la malveillance du gouvernement néerlandais, et qui, d'ailleurs, étaient moins essentiels qu'on ne le supposait généralement à son existence et à sa prospérité commerciales. Il importait donc de faire substituer au principe du partage de la dette intégrale, celui de la division d'après son origine.

La Belgique, profitant des avantages que lui donnaient en ce moment une position moins agitée et l'élection du prince Léopold, obtint alors des conditions que d'autres circonstances devaient bientôt modifier. La plupart des principes posés par ses négociateurs à Londres, MM. Devaux et Nothomb, furent consacrés; on réserva la question du Luxembourg pour une transaction ultérieure, et le *statu quo* dans cette province fut maintenu au profit de la Belgique (2). On reconnut formellement les droits du nouveau royaume à la part de souveraineté exercée par l'évêque de Liége dans Maëstricht. C'était lui assurer implicitement la possession de cette

(1) « Art. Ier. Les limites de la Hollande comprennent toutes les terres, places, villes et lieux qui appartenaient à la ci-devant république des Provinces-Unies en l'année 1790.

« Art. 2. La Belgique sera formée de tout le reste des territoires qui avaient reçu la dénomination de royaume des Pays-Bas, sauf le grand-duché de Luxembourg. »

(Annexe au protocole du 27 janvier 1831.)

(2) Voyez les *dix-huit articles*, art. 2.

place au moyen de l'échange des enclaves respectives. On garantit aux Belges la liberté de la navigation sur l'Escaut et les eaux intermédiaires, ainsi que l'usage des canaux de Gand à Terneuse et du Zuid-Willems-Waart, construits pendant l'existence du royaume des Pays-Bas; enfin, il fut établi que le partage de la dette aurait lieu de manière à faire retomber sur chacun des deux pays la totalité de celle qui lui appartenait avant la réunion.

La signature des dix-huit articles intervertit soudain tous les rôles. La Hollande, qui avait accepté les bases de séparation, rejeta cet acte; la Belgique, qui avait repoussé les protocoles de janvier, adhéra à ceux de juin; et la conférence se trouva placée entre deux projets également formulés par elle et contraires dans plusieurs de leurs dispositions, projets dont chaque partie avait également droit d'arguer contre son adversaire. C'était pour les représentans des cinq puissances une de ces situations fausses auxquelles il n'est pas donné d'échapper lorsqu'on subit l'influence des circonstances sans être en mesure de les dominer.

Les bases de séparation avaient sanctionné les prétentions de la Hollande; les dix-huit articles consacraient presque toutes celles de la Belgique. Les vingt-quatre articles, délibérés et rédigés sous le coup des importans évènemens survenus en août, furent un terme moyen entre ces deux actes, et comme une transaction imposée pour échapper aux embarras qu'on s'était créés soi-même. Si ce traité consacra de nouveau les principes des dix-huit articles, ce fut en les interprétant dans le sens rigoureux des bases de séparation. C'était faire comprendre à la Belgique qu'elle avait été vaincue, à la Hollande qu'on ne lui permettrait pas de renouveler sa victoire. Le traité du 15 novembre, passé entre les cinq puissances et le roi Léopold, est l'acte qui détermine d'une manière irrévocable les conditions de la vie politique pour la nouvelle monarchie; il doit donc être apprécié sous ses principaux rapports.

Ce traité prouva que l'Europe jouait un jeu sérieux; et, en stipulant implicitement l'emploi de mesures coërcitives contre le roi Guillaume, il donna le gage le moins équivoque à la paix du monde. Sous ce point de vue, cette convention a donc une haute importance historique, aussi bien que comme proclamation d'un droit suprême européen. Mais lorsqu'on la considère en elle-même, dans ses dispositions spéciales, elle porte au plus haut degré l'empreinte de tous les embarras du temps, et elle se présente, on doit le reconnaître, avec le caractère d'une transaction provisoire et sans avenir.

Ce traité statue sur trois objets principaux : il règle souverainement et sans appel l'état territorial, le partage de la dette, la liberté des communications de la Belgique avec la mer et avec l'Allemagne.

On sait que la conférence, joignant les questions du Luxembourg et du Limbourg, résolut l'une et l'autre par le morcellement de ces deux provinces. Le Luxembourg wallon resta à la Belgique, le Luxembourg allemand fut déclaré souveraineté particulière de la maison de Nassau, pour être possédé par elle comme état de la confédération germanique (art. 2). Dans le Limbourg, la Hollande s'étendit sur les deux rives de la Meuse et domina son cours. Sur la rive droite, on joignit aux anciennes enclaves hollandaises tout le terrain compris entre ce fleuve et la frontière prussienne à l'est, la province de Liége au midi et la Gueldre hollandaise au nord. C'était créer un territoire pour Maëstricht.

Sur la rive gauche, on tira une ligne en partant du point le plus méridional du Brabant hollandais, pour aboutir à la Meuse entre Wessem et Stevenswaardt. Tout ce qui se trouva au nord de cette ligne fut attribué à la Hollande. La Belgique ne conserva le reste du Limbourg ainsi démembré qu'en perdant Maëstricht, érigé au sein même de son territoire en poste avancé de la Hollande (art. 4); Maëstricht, doublement redoutable comme clé de la Meuse et comme place de guerre, et sans lequel l'indépendance de ce pays ne peut exister que sous l'incessante protection de l'Europe. La part du nouvel état dans la dette fut fixée, sans distinction d'origine, à 8,400,000 florins de rente annuelle, dont le capital devait être transféré, à partir du 1er juillet 1832, du débet de la Hollande au débet de la Belgique (art. 13). Les dispositions de l'acte général du congrès de Vienne, relatives à la libre navigation, furent appliquées aux fleuves et rivières qui traversent les deux états, aussi bien qu'aux canaux et aux eaux intermédiaires entre l'Escaut et le Rhin (art. 9). Enfin, pour compenser, par une servitude au profit de la Belgique, les sacrifices qui lui étaient imposés, on lui maintenait la liberté de ses communications commerciales avec l'Allemagne par les villes hollandaises de Maëstricht et de Sittard. Le gouvernement belge était de plus autorisé à construire à ses frais une route nouvelle, ou à creuser un canal sur le territoire hollandais jusqu'aux frontières prussiennes (art. 12).

Telles sont les dispositions principales de l'acte le plus important qui ait été signé par les grandes puissances depuis le traité de Vienne. Sans nier que la conférence ait résolu le moins mal possible des questions qu'il s'agissait surtout de trancher vite, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre que ces arrangemens n'ont pas plus de bases rationnelles que de chances de durée. On ne saurait prendre au sérieux ce petit duché de Luxembourg, formé de la partie la plus sauvage de cette province, état d'environ 60,000 habitans, sans commerce, sans industrie, enclavé entre la Belgique et la France, et privé de débouchés vers l'une et vers l'autre; genre de souverainetés qu'on respecte encore

quand elles existent, mais qu'on ne crée plus, grace au ciel; objet d'échange et de compensation, que le roi Guillaume essaierait sans nul doute de troquer contre des districts de la Gueldre ou du pays de Clèves, si la France permettait jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! que les avant-postes prussiens passassent la Meuse pour s'étendre sur ses frontières jusqu'à Rodanges, en face de Longwy.

Ne cherchons pas dans le morcellement du Luxembourg une pensée politique: prenons cette combinaison pour ce qu'elle est, pour un expédient qui permettra de gagner quelques années. La situation de la Belgique n'est pas mieux fixée; et quelle que puisse être sa modération, il ne lui sera pas donné de s'asseoir jamais dans les limites qui lui sont faites, comme dans une situation définitive. Conçoit-on ce pays dans sa neutralité perpétuelle, incapable d'acquisitions et de conquêtes, ne cherchant pas même, par la possession de Maëstricht, à s'assurer la rive gauche de la Meuse? Comprend-on bien un état neutre, ayant sur son territoire une place formidable avec un rayon de 1,200 toises (art. 4), qu'il devra faire constamment surveiller par un camp de quinze mille hommes? Sur l'Escaut, la position n'est pas moins précaire, les difficultés ne sont pas moins graves. Par le Limbourg, la Hollande peut envahir la Belgique; elle peut l'inonder par la Flandre; elle dispose à son choix de l'eau et du feu. Les deux rives de l'Escaut lui appartiennent, comme les deux rives de la Meuse. Les Belges sont sous une perpétuelle menace de blocus maritime et militaire; il leur faut, pour se défendre, mieux que des protocoles. Si la première condition d'existence d'un état neutre est une complète sécurité de position et d'entour, qu'on juge de ce que vaut la *neutralité perpétuelle* imposée à la Belgique par le traité du 15 novembre! (Art. 7). Ce pays est contraint de choisir entre l'alliance de la France et celle de la Prusse. Décider qu'il n'en formera aucune, est une manière par trop étrange de trancher la difficulté.

Ces observations n'ont pas pour but de reprocher ses décisions à la conférence; elles tendent bien moins encore à blâmer l'adhésion que la Belgique y a donnée. La première condition pour les peuples, c'est d'être; la seconde, c'est de se développer graduellement selon les lois de leur nature. Ce peuple, placé entre une restauration et un partage, devait accepter toutes les conditions imposées par la diplomatie pour entrer au nombre des nations. Mais ses développemens ultérieurs seront son œuvre; à lui seul il appartient de résoudre le problème de son avenir.

Un jour viendra où il y aura une place à prendre en Europe; il faut qu'il s'en empare ou qu'il disparaisse. Point de milieu pour cet état: avant vingt ans, la Belgique sera réunie à la France, et il sera démontré que la nationalité belge est une chimère; ou la Belgique, liée d'intérêts avec

nous, et grandissant à nos côtés, faisant dans un but européen ce qu'il nous serait interdit de faire nous-mêmes, se sera étendue sur le Rhin, en profitant, sans les provoquer, de bouleversemens inévitables.

Quelle influence exerceront sur l'état territorial de l'ouest les grands évènemens qui se préparent en Orient, immense révolution pour laquelle on dirait que le monde recueille silencieusement toutes ses forces et toutes ses pensées? Nul ne saurait le dire. Mais alors même qu'il est impossible d'indiquer ce qui doit être, il est souvent possible de signaler ce qui ne sera plus. Que l'Allemagne tende à se recomposer par grandes masses; que ses trente-quatre souverainetés, subdivisées en infiniment petits, selon le droit de succession princière, soient destinées à connaître enfin la dignité de la vie publique, qui ne se développe que dans les états de quelque importance, c'est ce dont il est impossible de douter. On ignore l'heure, on ne sait rien du mode; mais on ne peut contester la tendance, à moins d'avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre. L'Allemagne féodale de la bulle d'or engendra l'Allemagne moderne du traité de Westphalie; celle-ci contenait en germe les sécularisations de Lunéville, qui ont préparé les médiatisations de Vienne. L'union commerciale est une transition où l'irrésistible puissance des idées et des intérêts précipite les peuples, et les princes même, dont elle accélère la destinée. Le moment viendra sans doute où la Prusse, refaisant la carte de l'Allemagne, et trouvant ailleurs d'amples compensations, abandonnera cette tête factice, séparée de son corps long et mince par un collier d'imperceptibles souverainetés, que le moindre souffle de sa poitrine dissiperait, si elle pouvait seulement respirer à l'aise. La Bavière, cédant à la même impulsion, cherchera autre part que sur le Rhin les larges développemens que lui garde l'avenir. Cet horizon est confus, d'épais nuages le dérobent; et, selon la volonté de la Providence et la sagesse des peuples, les grandes eaux qu'ils recèlent couleront en une pluie douce et féconde ou en désastreux orages.

La France reprendra-t-elle alors ce qu'on nomme ses frontières naturelles? Ira-t-elle jusqu'à ce Rhin, fleuve sacré qu'on dit lui appartenir de droit divin, quoiqu'il coule en pleine Allemagne, et que notre langue ne soit pas comprise sur ses bords? Qu'est-ce que des frontières naturelles? Sommes-nous, depuis la division de l'empire de Charlemagne, dans un état contre nature? La France de Napoléon était-elle plus naturelle que la France actuelle? Où s'arrêter en fait de frontières naturelles? Pourquoi la Meuse ne formerait-elle pas notre barrière à plus juste titre que le Rhin? Pourquoi le Rhin plutôt que l'Elbe? Si le *vieux père Rhin*, cette grande artère de la nationalité germanique, pour parler avec Goërres, est la limite nécessaire de la France, auquel de ses

trois bras principaux devra-t-elle s'arrêter? Lui faudra-t-il faire disparaître la Hollande et recommencer Napoléon?

Je ne crois pas, pour mon compte, que le drapeau de la France, ce dieu terme de ses frontières, doive y demeurer à tout jamais immobile. Dans cet avenir, dont on se trouve quelquefois conduit à envisager les éventualités si incertaines, je pense que les unes pourront reculer, que d'autres seront infailliblement rectifiées; mais je vois surtout grandir l'influence de ma patrie à mesure que se fixeront ses destinées politiques, et qu'elle comprendra mieux le rôle de modération et de haut arbitrage qui semble se préparer pour elle. On peut supposer, ce me semble, sans manquer de patriotisme, que la France ne sera pas seule appelée à profiter des changèmens que subiraient, par exemple, les pays limitrophes du Rhin. Alors, si la Belgique existe encore, et qu'elle vive d'une vie qui lui soit propre; si un gouvernement habile a tendu le ressort de l'esprit public, aujourd'hui relâché, et qu'en satisfaisant aux intérêts moraux et matériels, il ait rendu ce peuple confiant dans sa nationalité et disposé à la défendre; si la Belgique a jeté en Europe les racines qui lui manquent encore, l'heureuse combinaison d'un état respectable entre la France et l'Allemagne pourrait se réaliser avec des principes de cohésion et de durée, qui manquaient à l'œuvre du congrès de Vienne.

Pendant vingt ans, les provinces rhénanes ont reçu comme la Belgique l'action des idées françaises; elles en sont restées empreintes sans devenir cependant plus françaises que cette contrée elle-même. Ces populations sont profondément religieuses; le catholicisme rencontre sur le Rhin les mêmes obstacles que le roi Guillaume regrette peut-être aujourd'hui de lui avoir imprudemment suscités. Ces affinités sont puissantes; les relations commerciales qui s'établissent entre Anvers et Cologne ne le seront pas moins. Bien des vieux souvenirs pourraient se réveiller, bien des convenances nouvelles viendraient à coup sûr les sanctionner; et un jour venant, l'Europe et l'Allemagne elle-même pourraient bien se féliciter de ce qui leur inspirerait aujourd'hui de justes inquiétudes.

Je comprends qu'un vieil état s'arrête et rétrograde après avoir parachevé son œuvre. Le Portugal et l'Espagne, la Saxe, le Danemark, la Suède, sont dans ce cas; de bien plus grandes puissances luttent vainement aujourd'hui contre le mouvement européen qui tend à les abaisser; mais je ne saurais concevoir une nation née d'hier, prenant au sérieux sa neutralité perpétuelle, quoiqu'il lui faille, même après un arrangement avec la Hollande, entretenir une armée nombreuse, et renonçant à l'espoir de recueillir en aucun cas le fruit de sa prudence et de son courage. Quelle que pût être la régularité apparente de sa vie politique, je me dirais qu'un tel peuple est sans avenir. Quels que fussent, au contraire, les em-

barras de son premier établissement, si je découvrais au nouvel état une mission importante, je ne désespérerais pas de ses destinées, parce que je les associerais à l'idée qu'il représente.

Il y a peu de poésie à voir des grenadiers bavarois montant la garde aux propylées d'Athènes, et les turpitudes de bandits exploités par des intrigans dégoûtent parfois les plus fervens philhellènes; et pourtant je crois fermement à l'avenir de ce royaume de Grèce, parce qu'il a derrière lui l'empire caduc des Ottomans au partage duquel il est d'avance convié. La Belgique aussi exprime quelque chose; elle n'est pas jetée dans le monde sans principe et sans but. A la paix de Westphalie, le duché de Prusse, fief de la Pologne aussi bien que la Courlande, était obscur et inconnu comme elle. Mais les intérêts nouveaux de l'Allemagne avaient besoin de se grouper; les princes de Brandebourg comprirent leur rôle et surent le remplir. Leur pauvre électorat héréditaire, agrandi de la Poméranie, de la Silésie, d'une partie de la Pologne et de la Saxe, devint, au bout d'un siècle, une monarchie puissante. Des princes éminens firent de la Prusse le pivot de l'équilibre dans l'Empire. La Belgique peut devenir celui de l'équilibre entre la France et l'Allemagne; mais il lui faut pour cela une habileté et une prudence bien rares chez les peuples.

La première condition prescrite à ce pays après sa révolution, c'était d'inspirer confiance à l'Europe. L'acte important qui suivit, après dix-huit mois de négociations infructueuses avec la Hollande, la ratification donnée par le gouvernement belge au traité du 15 novembre, établit combien cette confiance lui serait profitable.

Le roi Guillaume n'avait pas plus fléchi devant les instances de ses hauts alliés que devant le canon d'Anvers. Cependant l'espoir de voir éclater la guerre européenne s'éloignait chaque jour; il fallait donc se résigner aux faits sans paraître céder sur les principes; il fallait, pour toutes les éventualités, se réserver ces droits que la Hollande avait appris de l'Espagne à conserver sans espoir. Sous l'impression de ce double besoin fut signée à Londres, entre le ministre néerlandais et les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, la convention du 21 mai 1833 (1).

Les dispositions principales de cet acte consacrent, avec la cessation indéfinie des hostilités, le maintien du *statu quo* territorial jusqu'au traité

(1) Une convention militaire, confirmative des dispositions de celle du 21 mai 1833, en ce qui concerne la libre navigation de la Meuse et les communications avec la forteresse de Maëstricht, fut signée, le 18 novembre de la même année, à Zonhoven, entre des commissaires belges et néerlandais. C'est le premier acte directement intervenu entre les deux peuples.

définitif. Une telle disposition donne à la Belgique une situation provisoire beaucoup meilleure que celle qu'elle est destinée à conserver, puisqu'elle occupe tout le Luxembourg, et qu'elle exerce en ce moment dans le Limbourg, à Venloo et à Ruremonde, tous les droits de la souveraineté, tandis que la Hollande ne tient sur le territoire belge que les forts de Liefkenshoeck et de Lillo. Si pour arriver à un tel résultat, la Belgique a joué de bonheur, il est difficile de trouver que la Hollande ait payé d'habileté.

Peut-être est-il à regretter, pour le nouvel état, que l'effet prolongé de cette convention maintienne des intérêts belges et sans doute aussi des espérances dans des provinces dont le sort est définitivement fixé par le traité du 15 novembre. L'exécution de ses dispositions en ce qui touche aux arrangemens territoriaux et au paiement de la dette dont la Belgique est aujourd'hui dispensée, sera vraisemblablement pour le ministère le signal d'une crise très sérieuse. Les Belges commencent à s'accoutumer à vivre sur le provisoire comme s'il devait être définitif. Ils comptent trop sur l'obstination du roi Guillaume, auquel ils souhaitent longue vie aussi sincèrement que ses plus fidèles sujets de la vieille Néerlande.

Si le gouvernement et la législature acceptèrent des conditions rigoureuses, ils comprirent que la Belgique, commandée sur l'Escaut et sur la Meuse, ne formerait jamais une nation tant que sa vie commerciale resterait à la merci d'un arrêté du roi de Hollande. C'est pour échapper à un état aussi précaire, qui l'eût empêché, malgré les avantages de sa situation, d'organiser sur de larges bases le commerce de transit, cette vieille source de richesses pour les villes anséatiques, que fut conçue l'entreprise hardie du chemin de fer d'Anvers à Cologne par Liége, aujourd'hui en pleine exécution.

Il y a dans ce courage et cette promptitude de résignation quelque chose d'honorable dont un plus grand pays n'eût peut-être pas été capable aux mauvais jours. L'opinion publique s'est avidement saisie de cette pensée, les capitalistes s'y sont associés, les chambres l'ont revêtue de la sanction légale; elle est passée de la théorie à une réalisation immédiate déjà fort avancée. Il est pénible d'avouer que pendant que l'on prépare lentement à l'une des barrières de Paris un chemin de fer pour amuser les femmes en guise de montagnes russes, la législature belge a voté les fonds d'une route qui embrasse l'ensemble du royaume dans toutes ses directions, et dont le tracé met en communication ses principales villes entre elles et avec sa capitale, leur ouvre des débouchés avec l'Escaut et la mer du nord par Anvers, Gand, Bruges et Ostende, avec la Prusse par Liége et Verviers, avec la France par le Hainaut.

Cette combinaison est trop importante en ce qui touche les rapports po-

litiques et commerciaux de la Belgique avec l'Allemagne, pour que nous ne nous y arrêtions pas.

Une communication directe entre l'Escaut et le Rhin par les pays de Liége et d'Aix-la-Chapelle avait toujours été considérée comme une condition essentielle de la prospérité des Pays-Bas. Anvers et Cologne avaient fleuri ensemble et l'un par l'autre; ils avaient succombé tous deux sous les entraves que la Hollande, à peine admise au rang des nations, sut imposer à l'Allemagne déchirée par la guerre de trente ans. Quelques villes s'étant arrogé le droit d'imposer les navires qui traversaient leur territoire, et l'empire ayant protesté par ses armées, les états-généraux formulèrent en doctrine de droit public ce qui n'avait été d'abord qu'un acte de violence. La ruine des plus florissantes cités de l'Allemagne fut la conséquence de cette faiblesse.

Napoléon, ce despote européen qui jetait à tous les vents des germes de liberté, proclama le premier, dans la convention de 1804, le droit égal de tous les états riverains à la navigation rhénane, il déclara en même temps la franchise du port de Cologne.

Depuis la paix et les arrangemens de 1815, les relations commerciales entre Anvers et cette ville, malgré la lenteur des communications existantes, se sont élevées dans une progression chaque jour plus rapide. Rotterdam et Amsterdam, au contraire, qui expédiaient l'un et l'autre à Cologne en 1823 environ 10,400 tonneaux de marchandises, n'en envoyaient plus en 1827 que 7,500 et 8,400. Les choses en étaient à ce point lors de la dissolution du royaume des Pays-Bas, qu'Anvers, qui n'avait expédié, en 1823, que 1,968 tonneaux, avait élevé successivement son tonnage, en 1830, jusqu'au 1er septembre seulement, à plus de 12,000 tonneaux (1)!

On comprend dès-lors la haute importance que devait mettre la Belgique à conserver et à étendre, par la création d'un chemin de fer, des relations contre lesquelles la concurrence hollandaise sera manifestement impuissante. Entravé dans le libre usage de la Meuse inférieure et du canal de Maëstricht, repoussé du Rhin par les droits que la convention de Mayence maintient à la Hollande, ce pays se trouvait obligé d'ouvrir au commerce de transit, dont il est appelé à devenir l'entrepôt, une voie directe et rapide.

Entre les seuls projets exécutables, celui de l'achèvement d'un canal d'Anvers à Neus par Venloo, celui d'un chemin de fer par Sittard et le Limbourg hollandais, et le tracé par Malines, Louvain, Tirlemont, Liége et Verviers, pour joindre la frontière prussienne à Eupen, un gou-

(1) Tableaux de l'entrepôt de Cologne. J.-A. Becker, Ausstellung, etc.

vernement doué de quelque intelligence ne pouvait hésiter. Une disposition du traité du 15 novembre réserve, il est vrai, à la Belgique, le droit d'ouvrir par Sittard ou Venloo une communication directe avec l'Allemagne à travers le territoire hollandais; mais ce sont là de ces clauses sur lesquelles il y aurait de la démence à fonder l'édifice de la prospérité publique. Il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne d'attendre, pour user d'une telle faculté, le bon plaisir et l'autorisation de la Hollande. D'autres motifs d'utilité publique justifiaient, d'ailleurs, le tracé par le centre du royaume, et les dépenses plus considérables que ce plan entraînait nécessairement.

Le pays de Liége manque de débouchés suffisans pour les produits de ses innombrables usines. Dans la Prusse rhénane, les districts d'Eschweiler et de Düren, si riches en minerais et en houillères, les exploitations de lignite de Kerpen et de Frechen sont également dépourvus de communications faciles avec le Rhin et avec la Meuse. Cette direction était donc indiquée par la nature des choses; et quelles que puissent être les préoccupations du gouvernement prussien, son administration est trop habile et trop paternelle pour refuser son concours à un projet d'un avantage manifeste pour ces provinces, et dont la pensée y a été avidement accueillie.

Rendre aux villes commerçantes du royaume plus que la révolution ne leur a ôté; unir Anvers à Cologne par un trajet de douze heures (1); enlever ainsi à la Hollande le principal avantage de sa situation naturelle,

(1) Si les plans conçus ne rencontrent pas d'obstacles imprévus, et que les chemins de fer, si incontestablement utiles pour le transport des voyageurs, puissent s'appliquer au transport des matières premières, ainsi que le croit le gouvernement belge, le trajet sera de seize heures au plus pour les gros waggons chargés des plus lourdes marchandises. Pour faire apprécier les conséquences de cette rapidité de circulation, nous croyons devoir ajouter ici un tableau indicatif des prix du fret et du nombre des jours consacrés à la navigation du Rhin, de Rotterdam à Cologne. On remarquera que ce tableau ne comprend pas les péages et droits divers qui, conformément à la convention de Mayence du 31 mars 1831, sont fixés à environ 22 fr. 64 c. en remonte et 14 fr. 36 c. en descente, par tonneau de 1000 kilog.

			Par tonneau de 1000 kilog.
Par bateau à vapeur	à la remonte	en 14 jours par *allégés remorquées*.	de 20 à 31 fr.
		en 8 jours par le *waaren-dampschiffe*. . . .	26 38
		en 5 jours par le *passagier-dampschiffe*. . .	33 46
	à la descente	en 11 jours.	9 21
		en 7 jours.	12 34
		en 4 jours.	13 45
Et par bateau à voile	en 13 à 15 jours, excepté en hiver, où la durée du voyage est indéterminée.	à la remonte. .	19 32
		à la descente. .	8,40 17

en rectifiant par l'art ce que la configuration du nouvel état offre de défectueux; enfin recommander la Belgique à l'Europe par l'une de ces entreprises d'avenir à laquelle tout un peuple s'associe, telles furent les considérations développées par le ministère pour triompher des intérêts locaux, hostiles à un tracé qui les laissait en dehors des grandes lignes de circulation.

Les députés du Hainaut protestèrent avec énergie au nom de leur province menacée de perdre un marché important. Les uns contestèrent l'utilité du projet (1), en élevant des doutes sur l'adhésion de la Prusse, et en établissant, objection plus plausible, que le premier effet du prolongement du chemin de fer belge sur le territoire allemand, s'il avait lieu, serait l'établissement par la Hollande d'une route rivale le long du Rhin et de la Meuse pour communiquer de Rotterdam à Cologne. D'autres, pour ne pas perdre de vieilles habitudes, menacèrent du courroux populaire (2), déclarant que si le gouvernement fermait l'oreille aux justes plaintes du Hainaut, cette province se lèverait bientôt tout entière pour lui faire entendre le langage de la force. Mais le Hainaut, plus patriote que son représentant, resta calme, et obtint par amendement des concessions importantes. On dut insérer dans la loi l'engagement de réduire le péage sur les canaux de cette province au taux fixé pour le chemin de fer (3).

La Belgique recueillera en peu d'années les fruits d'une loi destinée à faire entrer ce pays dans des voies où aucune nation ne s'est encore aussi sérieusement engagée. L'imagination humaine n'ose embrasser la conséquence de ces grands changemens. Il semble qu'on assiste, en ce siècle, à l'un de ces grands cataclysmes où toute une création s'abîme, et que nos enfans soient appelés à voir s'élever un monde nouveau dans d'autres conditions d'existence.

Les terrassemens du chemin de fer, auxquels la configuration du sol belge prête de si grandes facilités, sont à peu près terminés jusqu'à

(1) Session de 1834. M. de Puydt.

(2) M. Gendebien.

(3) En ce moment où l'opinion publique se préoccupe vivement, en France, des questions nombreuses qui se rapportent aux chemins de fer, on y lirait avec fruit les recherches publiées à Bruxelles par MM. les ingénieurs Simons et de Ridder, sur la route dont ils ont fixé le tracé, et les travaux économiques dus à M. de Pouhon. Cet écrivain s'est attaché à concilier le système de concessions à compagnie et celui d'exécution aux frais de l'état, adopté, après une longue discussion, par les chambres belges, en proposant un mode intermédiaire qui pourrait s'appliquer utilement chez nous.

Liége; la route est déjà en pleine activité de Bruxelles à Anvers. Le voyageur assis à la longue file des waggons remorqués par la machine incandescente, voit apparaître comme dans un magique miroir ces vertes et longues pelouses où la Senne, la Dyle et la Nèthe s'enlacent en innombrables canaux. Après Laëken, dont la jolie coupole brille au-dessus des peupliers et des aunes comme celle d'un temple grec dans un bocage, il voit courir devant lui les jolis jardins de Wilvorde; puis après quelques minutes, à la haute tour de Saint-Rombaut, ornée de ses quatre cadrans d'or, il reconnaît l'épiscopale Malines. En une heure il est à Anvers, parcourant l'immense cathédrale, et ces bassins, souvenir grandiose des gloires et des erreurs de l'empire.

On croit généralement en Europe que le commerce et l'industrie de la Belgique, exclus des colonies hollandaises, ont dû payer de leur prospérité l'indépendance que ce pays s'est acquise. Cette opinion fut aussi la nôtre, jusqu'à ce que des faits nombreux nous eussent montré qu'elle était peu justifiée par l'expérience. Ce résultat de recherches faites sans prévention semble d'autant plus étrange qu'il paraît impossible de le concilier avec la perte d'un immense débouché qu'aucun marché nouveau n'a remplacé pour l'industrie belge. Il s'explique cependant par des raisons dignes d'être prises en considération sérieuse.

Il résulte des états publiés par le *Journal du Commerce* d'Anvers (1), et l'on peut citer cette feuille avec pleine confiance lorsqu'il s'agit d'un fait favorable à la révolution de 1830, que le mouvement de ce port a été, en 1834 et en 1835, au moins égal à celui de 1828, la plus belle année du royaume des Pays-Bas, et que les arrivages excèdent ceux de 1827 et des années antérieures. Si du nombre des navires on passe à la masse des marchandises importées, on trouvera des résultats à peu près analogues. « A l'exception du café, on peut dire qu'il n'y a pas de diminution sur un seul article, malgré les circonstances politiques, malgré l'interruption partielle de la navigation, et malgré la suppression du transit vers l'Allemagne, tandis qu'il y a augmentation sur les trois articles les plus importans, le coton, le tabac, le sucre, lesquels servent de matière première aux filatures, aux fabriques de tabac et aux raffineries. Quant au café, la consommation ne peut en avoir diminué; le pays ne perd donc en définitive que le bénéfice qu'aurait procuré le transit. »

(1) Ces états sont reproduits dans un excellent *Mémoire sur l'industrie cotonnière en Belgique*, par M. E. Perrot, rédacteur de *l'Union*, et l'un des économistes les plus éclairés de ce pays. Nous lui faisons quelques emprunts, assurés de ne pouvoir puiser à une meilleure source, et de ne trouver jamais pour guide un esprit plus judicieux.

Ces faits sont corroborés par la situation du port d'Ostende, où le chiffre de 70,000 tonneaux, qui n'avait jamais été atteint durant l'union de la Belgique et de la Hollande, est constamment dépassé depuis trois ans. Ostende a même compensé, et au-delà, par une augmentation de 20,000 tonneaux, les pertes éprouvées par Anvers pendant les deux premières années de la révolution. Que ne laisse pas espérer une telle situation, quand le transit sur l'Allemagne sera en pleine activité, et que le régime d'entrepôt aura été établi par la législature sur des bases plus larges !

L'état de l'industrie en Belgique ne dément pas la prospérité du commerce maritime. Si de nombreuses pétitions sont adressées aux deux chambres, si des journaux accueillent toutes les plaintes et les exagèrent, c'est que beaucoup d'intérêts privés et de spéculations financières sont liés à la fortune du roi Guillaume et exercent une haute influence dans la presse; c'est que, d'ailleurs, la lutte entre la liberté commerciale et la protection tarifaire s'engage aussi très énergiquement chez nos voisins. Elle y donne lieu à une polémique d'autant plus vive, à des manœuvres d'autant plus actives, que la législature n'est pas encore liée à un système, et qu'il s'agit de le fonder.

L'industrie des toiles, la plus importante pour les Flandres, et qui, s'exerçant au foyer domestique, a ses racines dans les vieilles mœurs de ce pays, compte au nombre de ses meilleures années les deux qui viennent de s'écouler. L'importation annuelle de ses produits en France peut être aujourd'hui évaluée à une somme de 20,000,000 fr., sans compter ce que l'interlope fait pénétrer en fraudant le droit (1). C'est aussi la contrebande qui fait de la fabrication du tabac l'une des plus importantes industries de la Belgique. Nulle part on n'a plus redouté qu'en ce pays l'enquête qui pourrait laisser prévoir une modification au monopole exercé en France sur cette matière. Invité à nous expliquer les motifs d'un aussi vif intérêt : « C'est, nous répondit un représentant, que tant que le régime actuel existera chez vous, nos fabriques de tabac ne sauraient suffire à vous en fournir. »

Liége, cette ville étrange où la féodalité manufacturière des temps modernes s'associe à la féodalité militaire du moyen-âge, où les gothiques clochers se mêlent aux cols élancés des hauts-fourneaux, où l'indus-

(1) Les chiffres suivans, empruntés aux états officiels, pourront faire juger des progrès de l'industrie linière, si menaçante pour l'industrie similaire en France, l'une des plus intéressantes des départemens de l'ouest.

Importations en France.	1831.	12,732,946 fr.
	1832.	18,679,077
	1833.	20,137,372

trie s'est logée en souveraine au palais même du prince-évêque (1), exporte de nombreuses machines à vapeur, fournit en abondance des armes à tous les gouvernemens qui se défendent, à tous les prétendans qui les attaquent, et prépare jour et nuit ces rails qui vont paver de fer la Belgique. Les sucres raffinés suffisent à peine aux demandes du marché intérieur, et quelques tentatives d'exportation s'opèrent avec succès (2).

Les mines, cette industrie source de toutes les autres, ont éprouvé une crise grave, mais momentanée, par suite du développement exagéré donné avant 1830 à la production métallurgique. Aujourd'hui ces embarras paraissent avoir complètement cessé; chaque jour de nombreuses autorisations pour l'érection de hauts-fourneaux sont sollicitées et obtenues. La production est plus considérable que jamais, et tout s'écoule à ce point que les adjudications de l'état pour les chemins de fer ne sont quelquefois pas remplies.

La situation prospère des houillères est moins contestable encore (3);

(1) On connaît en France, par les spirituels articles de M. Nisard, dans la *Revue de Paris*, l'établissement de Seraing, le plus majestueux, si ce n'est le plus considérable de l'Europe.

(2) La prospérité de cette industrie ressort du chiffre énorme de l'importation du sucre brut, qui présente, de 1833 à 1835, une moyenne supérieure à celle de 1827 à 1829.

(3) « On compte dans le seul district houiller de Charleroi, dit l'organe placé au centre de cette grande industrie, 82 charbonnages, dont 61 en pleine activité. En 1833, ils fournissaient au commerce une quantité de 493,500 tonneaux de marchandises. Ils donnent aujourd'hui un produit annuel de 778,817 tonneaux, d'une valeur de 6,441,016 fr.

« Malgré cette augmentation dans l'extraction, la production du charbon gras, dans les environs de Charleroi, commence à n'être plus en rapport avec la consommation. » (*Mémorial de la Sambre*, 8 juillet 1835.)

Une activité également croissante se manifeste dans le district de Mons. L'importation des houilles belges en France a plus que doublé depuis treize ans. Les derniers états officiels dont les résultats soient en ce moment sous nos yeux, l'établissent comme suit :

1821.	251,801,525 kilog.
1829.	435,940,481
1833.	580,073,693

Aucun document ne nous met en mesure d'apprécier encore l'effet des ordonnances du mois d'octobre dernier, dont la conversion en loi a été votée par la chambre élective sur le rapport de sa commission des douanes. La situation créée aux houilles de Belgique, comparativement aux houilles anglaises, quoique le système

et l'on peut se reposer sur les besoins croissans de l'industrie en France et le mouvement d'idées qui s'y développe, du soin de créer à ce produit de plus larges débouchés vers nos frontières. Une première et prudente satisfaction a été donnée à cette pensée d'avenir par un ministre éclairé; mais tout n'est pas fait encore, et la Belgique peut s'en fier à ce qui n'a jamais reculé en France, même devant de grandes calamités, à l'irrésistible entraînement de l'opinion.

Nous portons dans ces recherches un dégagement trop complet de vues systématiques, pour prétendre appliquer à l'industrie cotonnière tout ce qui vient d'être dit de la situation généralement satisfaisante des manufactures et du commerce de ce pays.

Cette industrie, qui, depuis quinze ans, ne produisait guère que des espèces communes pour alimenter le marché de Java, abandonnant sans résistance le marché intérieur à l'Angleterre, a vu soudain toutes ses habitudes contrariées, toutes ses routines rendues impossibles. Il a fallu sortir enfin de son apathie pour lutter contre la production étrangère, en essayant de faire aussi bien qu'elle. Ce coup devait être sensible : il porta spécialement sur la ville de Gand; et un très grand nombre de fabricans trouva d'abord plus commode d'attendre la restauration promise chaque matin, que de se soumettre aux conditions de l'indépendance nationale. Mais ces espérances, devenant de jour en jour plus incertaines, durent bientot céder aux impulsions de l'intérêt personnel et au gros bon sens du comptoir. Si quelques fabriques furent fermées, d'autres ne tardèrent pas à s'ouvrir, et le Brabant bénéficia de la mauvaise humeur de la Flandre. On s'attacha à pourvoir le marché belge, si long-temps négligé; et placés dans des conditions de travail plus favorables que la plupart des producteurs étrangers, à raison du taux de l'intérêt de l'argent et du bas prix de la main-d'œuvre, les fabricans nationaux rendirent chaque jour la concurrence plus rare et plus difficile.

Il résulte des états produits par l'administration des douanes que l'importation en Belgique du coton en laine, restant à l'intérieur et destiné à y recevoir la main-d'œuvre, est aujourd'hui supérieure à ce qu'elle était sous le royaume des Pays-Bas. Les mêmes documens, corroborés par les états officiels du gouvernement britannique, constatent que l'année dernière l'importation anglaise, en tissus de coton, n'est montée qu'à une valeur de 128,475 liv. sterl., tandis qu'elle était, en 1829, d'une somme de 584,184 liv. sterl. pour les provinces méridionales du royaume. Les tableaux des douanes françaises présentent des résultats non moins

des zônes froisse, sous certains rapports, les intérêts de ce pays, ne permet pas de douter que l'importation en France n'ait augmenté dans une notable proportion.

remarquables. La concurrence étrangère recule donc devant les produits indigènes, à mesure que l'industrie s'attache à réconquérir un terrain qu'elle avait abandonné sans combat.

Ajoutons que, d'après les personnes le plus en mesure de connaître la situation commerciale de la Belgique, et surtout celle de la place d'Anvers, les rapports des fabricans belges avec les colonies de la mer du Sud se rétablissent graduellement sur l'ancien pied, et que presque toutes les maisons néerlandaises opèrent avec cette ville sous pavillon neutre. La Hollande a trop le sens de ses intérêts pour sacrifier à des rancunes politiques des spéculations lucratives. C'est du siége d'une ville hollandaise, de celui de Berg-op-Zoom, je crois, qu'on raconte que les assiégés fabriquaient et vendaient aux assiégeans les boulets destinés à démolir leurs murailles.

La situation de l'industrie en Belgique paraît enfin assez rassurante aux bons esprits de ce pays (et le gouvernement vient, sous plusieurs rapports, de s'associer à cette opinion par la présentation d'un tarif modifié), pour faire repousser, comme inutile et désastreux, le système de haute protection tarifaire, que les fabricans belges réclament en ce moment avec une énergie au moins égale à celle déployée par nos manufacturiers, en demandant le maintien de ce qu'ils considèrent comme un droit acquis.

Or, quelque mal fondées que soient trop souvent les exigences de ces derniers, quelque insoutenables que seraient des prétentions qui voudraient se poser comme éternelles, alors qu'elles ne peuvent, par leur nature, être que transitoires, il est certain que nos industriels sont dans une bien meilleure situation pour réclamer le maintien de la législation protectrice, que les fabricans belges pour en demander l'établissement. La prohibition est la loi de l'industrie, en France, depuis Colbert; la liberté commerciale est aussi vieille que les Pays-Bas espagnols et autrichiens.

« Hors la tolle de Brabant, dit Louis Guichardin dans sa *Description des Pays-Bas*, ni le prince ni les villes ne peuvent lever aucune gabelle sur quelque marchandise qui arrive au port ou qui en sorte. » Un régime analogue, sagement tempéré par des réglemens qui placent le gouvernement de Marie-Thérèse au-dessus des plus éclairés de son temps, dota la Belgique d'une prospérité inexplicable dans son abaissement politique, et sous le coup du blocus maritime imposé à ses ports par la Hollande (1).

(1) M. E. Perrot a publié, d'après les documens dépouillés par lui aux archives du royaume, les renseignemens les plus curieux et les plus circonstanciés sur l'administration autrichienne dans les Pays-Bas.

Où, d'ailleurs, la liberté commerciale est-elle mieux placée qu'en Belgique? Quel pays a plus d'intérêt à en faire proclamer le principe? Où Mons placera-t-il ses houilles, qui sont à la Belgique ce que les vins de Bordeaux sont à la France, source immense de richesses s'ils s'écoulent au dehors, source d'inquiétude et de perturbation si l'étranger les repousse? Sacrifiera-t-elle sa vieille industrie linière, si profondément nationale, et qui donne aujourd'hui une importation de plus de 20,000,000, aux exigences des filatures de coton, dont la vente, en France, n'atteindra jamais la moitié de cette somme? Otera-t-elle, par un exhaussement de tarif, à l'intéressante population du Luxembourg, l'espérance de voir la France se montrer moins rigoureuse pour l'admission d'un bétail qui fit autrefois sa richesse, et cause aujourd'hui sa profonde misère?

Une telle méconnaissance de ses propres intérêts est impossible, quelque importance politique qu'on puisse mettre à se concilier l'opinion industrielle, quelque prépondérans que soient les intérêts producteurs et fonciers au sein de la législature belge.

C'est sous un autre point de vue qu'il faut envisager les propositions restrictives de la liberté commerciale, plusieurs fois formulées à la chambre des représentans et dans le sénat. Leur but est moins d'agir sur la Belgique que sur la France; elles sont à la fois une ouverture et une menace. La France tient, en effet, dans ses mains l'avenir commercial de ce pays comme son avenir politique. Si elle ne rendait pas graduellement plus facile l'admission des fers et des houilles du Hainaut, si elle persistait à opposer une éternelle barrière aux produits si multiples de l'industrie de Gand et de Liége, aux draps de Verviers, qui demande courageusement à la liberté commerciale de guérir les plaies temporaires que le système colonial lui a faites, comment se dissimuler qu'il ne resterait à la Belgique qu'une alternative également déplorable pour elle et pour nous, la chute de son industrie, ou son adhésion au système prussien?

Qu'on n'argue pas, pour contester cette éventualité, de ce qui vient d'être dit sur la situation actuelle de la fabrique belge, qui ne souffre ni de l'excès de ses produits, ni de l'exiguité de ses débouchés. L'industrie de ce pays est loin d'être arrivée au complet développement qu'elle ne peut manquer d'atteindre. D'ailleurs, la révolution a créé pour un temps à l'intérieur du royaume bien plus de ressources qu'elle n'en a enlevé; il a fallu équiper et armer cent mille hommes; d'immenses travaux publics ont été entrepris; les hauts-fourneaux et les houillères suffisent à peine pour y répondre; enfin, le marché national est venu offrir à l'une des principales industries un débouché nouveau. Mais la plupart de ces ressources sont temporaires; elles disparaîtront bientôt avec cette irritation fébrile et cette activité artificielle qu'entretiennent pour un jour les

révolutions. Lorsque le calme se sera fait, la Belgique s'effraiera à juste titre de sa prospérité croissante comme de l'indice même de ses embarras futurs. Alors elle tournera les yeux vers nous, elle parlera à l'intérêt des consommateurs, à la prévoyance des hommes politiques; aux uns, elle offrira les matières premières à bas prix; aux autres, un concours indispensable à l'action extérieure de la France. Alors, entre le leurre de la neutralité de la Belgique et son accession à l'alliance allemande, il faudra que notre législature prononce. On peut croire que le progrès des idées économiques, garanti par la modération dont elles viennent de faire preuve (1), aura rendu la transition moins difficile. On ne discute déjà plus le principe de l'abaissement graduel des tarifs, et les plus intrépides défenseurs du système de la production nationale confessent que ce bienfait ne saurait être acheté par des charges plus onéreuses que ses résultats ne sont profitables. Pour les révolutions nécessaires, le seul art de l'homme d'état est de les préparer, en adoucissant les pentes et en empêchant que tout ne se fasse en un jour. Voici huit ans que l'Angleterre a commencé l'œuvre de la réforme, et la France doit faire pour son régime commercial ce que fait la Grande-Bretagne pour ses institutions politiques.

La Belgique n'hésiterait jamais, même à des conditions moins favorables, entre notre marché et celui de l'Allemagne, car plusieurs de ses produits les plus importans rencontreraient dans les qualités similaires, fournies à plus bas prix par la Saxe, une concurrence dangereuse. Mais si, d'un côté, toute espérance était fermée, que de l'autre les avances devinssent d'autant plus vives que la Prusse apercevrait mieux la double portée d'une accession dont le résultat serait de conduire sa ligne de douanes jusque sous les remparts de Lille et de Valenciennes, devrait-on s'étonner que le gouvernement belge finît par oublier des services dont tant de passions s'attachent déjà à éloigner le souvenir? Jusqu'à ce jour le cabinet de Berlin n'a rien fait pour seconder ce mouvement signalé par trop d'indices (2); mais le moment de quitter le deuil de la maison de Nassau est venu, et déjà le ministre prussien à Bruxelles paraît prendre plus au sérieux une position qu'il avait d'abord très cavalièrement dessinée. On ne hasarde rien en prédisant qu'avant peu d'années, l'influence prussienne essaiera de dominer la nôtre à Bruxelles. Cette tentative échouera sans doute; mais qui peut garantir l'avenir?

(1) Discussion de la loi des douanes. Avril 1836.

(2) Plus de cinquante pétitions collectives des fabricans belges, demandant l'accession au système prussien, ont été présentées aux chambres pendant le cours de cette session même, et renvoyées aux ministres compétens.

Nous venons d'étudier les conditions d'existence imposées au nouvel état par la diplomatie, et les tentatives à l'aide desquelles il s'efforce d'en neutraliser les inconvéniens et les dangers. Il reste à apprécier la nature et le caractère de ses institutions politiques et administratives.

LOUIS DE CARNÉ.

(*La dernière partie à la prochaine livraison*).

L'ESPAGNE

EN 1835.

II.

TOLÈDE.

Le parvis de la cathédrale de Tolède est une place longue, irrégulière, raboteuse, vestibule indigne d'un si noble monument. Cette place, ou plutôt cette rue, est d'ordinaire déserte et silencieuse. Ce n'est pas de ce côté qu'on entre à l'église, et l'herbe y croît tout à son aise, sans être seulement courbée par le pied des fidèles. La nuit, elle est plongée en des ténèbres profondes. Ce soir-là, par miracle, le 13 décembre, elle était bruyante et populeuse; un grand feu d'artifice brûlait au milieu, inondant de clartés inaccoutumées la place et les édifices qui la ceignent. Les chandelles romaines s'élançaient en fusées éblouissantes ; on eût dit des serpens de feu assiégeant les murs noirs de la cathédrale. Arrivées au ciel, elles en redescendaient en pluie d'étoiles, et les enfans se disputaient avec des cris de joie les cannes de papier, qui retombaient, encore embrasées, sur la tête des spectateurs. D'autres clameurs se mêlaient à la voix des enfans; les cris de *Viva la reyna! Viva la libertad!* suivaient dans l'espace les jets lumineux; l'hymne de Riégo éclatait dans la foule, et le chant révolutionnaire de la *Tragala*, qui est la

Carmagnole de l'Espagne, comme l'hymne de Riégo en est la *Marseillaise*, faisait çà et là quelques percées insurrectionnelles.

De quoi donc s'agissait-il? Pourquoi ces rassemblemens profanes aux parvis du temple, ces cris séditieux jetés en défi aux saints échos des autels? On avait, le jour même, publié à Tolède la loi des cortès qui déclarait rebelle et traître à la patrie l'infant don Carlos, annulait tous ses titres au trône, et l'excluait à jamais, lui et les siens, du territoire espagnol. Or, le feu d'artifice officiel était destiné à témoigner de la joie publique, ou à la provoquer, au besoin, si elle ne se manifestait pas avec une spontanéité suffisamment énergique. Il faut dire, pour être vrai, que la précaution n'avait pas été inutile: l'enthousiasme était fort tiède. Tolède est la ville la plus carliste de toute l'Espagne, et cela doit être, car Tolède est une ville toute sacerdotale. L'arrêt de proscription n'y éveillait que des sympathies fort équivoques. On pensait, et en cela peut-être n'avait-on pas tort, qu'une fois la guerre engagée et les armées en présence, il est au moins puéril à un camp de proscrire l'autre; c'est trop tard ou trop tôt: il ne s'agit plus de combattre sur le papier, il faut vaincre par l'épée.

Le feu d'artifice n'en décochait pas moins au ciel ses fusées sifflantes comme des flèches, et les tournoyans soleils projetaient sur la place des reflets fantastiques. Les murailles grises se teignaient de lueurs rougeâtres, et l'ombre des assistans s'y dessinait sous toutes les formes. Trop haut pour être atteint par les clartés d'en bas, le clocher dominait le tableau de sa masse noire et immobile. La foule était peu nombreuse, mais pittoresquement groupée; tantôt éclairée, tantôt dans l'ombre, elle passait par toutes les teintes, par toutes les gradations de la lumière. Nonchalamment appuyés contre l'église, quelques hommes en manteaux représentaient seuls le peuple à la fête; encore s'y intéressaient-ils peu; leur attitude froide et dédaigneuse disait assez que la curiosité seule les attirait là. Ils n'avaient pas l'air de prendre la chose au sérieux; on voyait sur leurs lèvres ce sourire indéfinissable qu'a le peuple espagnol quand il croit qu'on se moque de lui, et que Cervantès a stéréotypé en traits indélébiles sur la face classique de Sancho Pança.

Les rois du lieu étaient les étudians; ils étaient en force et faisaient la loi. L'étudiant espagnol est aujourd'hui ce qu'il était au XVIe siècle : mêmes mœurs, même misère. J'ai fait l'aumône à

plus d'un sur les grandes routes, et j'en ai eu pour *criado* dans plus d'une ville. Le costume est en tout conforme à la tradition. C'est toujours le haut chapeau plat sans ailes, comme le claque d'Arlequin, et le manteau noir drapé à l'antique. Ce manteau, qui ne se dépose jamais, semble former à lui seul tout le vêtement, et il cache des mystères qu'il serait imprudent de vouloir pénétrer, car le désordre et la saleté sont les statuts fondamentaux de l'ordre universitaire. Un *estudiante* dont le claque n'est pas déchiré et le manteau en guenilles n'est pas digne de prendre place au sein de la docte confrérie.

Ainsi enharnachés, les fougueux étalons des quatre facultés avaient rompu leur chaîne et s'étaient précipités sur la place publique. Ils s'y comportaient en maîtres, et couvraient de leurs clameurs patriotiques la détonation des grenades et les pétards de l'artificier. Ce sont eux qui entonnaient l'hymne de Riégo; la *Tragala* partait de leurs rangs, et ils ne manquaient jamais d'ajouter au cri officiel de *Viva la reyña!* le cri suspect de *Viva la niña!* Or, ceci est un calembour: *niña* est le féminin de *nino*, qui veut dire enfant et peut s'appliquer à la petite reine Isabelle; mais le mot est à double entente, et dans le vocabulaire cabalistique des *exaltados*, *Viva la niña!* veut dire *Vive la Constitution de* 1812! Attaquant de l'œil et du geste les mantilles coquettes qui sillonnaient mystérieusement la place, les don Juan de carrefour attachaient un troisième sens, mais un sens galant, au mot séditieux, et du même coup qu'elle ébranlait la monarchie, la voix des hardis tribuns allait troubler dans la foule la vertu des *manolas* (1).

La place de la cathédrale est fermée, d'un côté, par un palais orné de colonnes légères et percé d'élégantes arcades; la terrasse qui le couronne est défendue par une balustrade de pierre d'un effet charmant, et la grace harmonieuse de l'édifice reporte aux derniers beaux jours de l'architecture espagnole; ce palais est l'Hôtel-de-Ville, *Casa del Ayuntamiento*. J'ai été frappé de la leçon donnée en vers aux magistrats qui vont traiter des affaires de la cité dans le sanctuaire municipal; elle est placée au milieu de l'escalier de manière à n'échapper à personne, et malgré le *concetto* tout-à-fait castillan qui la termine, elle pourrait être écrite avec profit au

(1) Grisettes castillanes.

seuil de plusieurs de nos administrations publiques. Qu'on me permette de la citer :

Nobles discretos varones
Que Gobernais à Toledo,
En aquestos escalones,
Desechad las aficiones,
Codicias, amor y miedo.
Por los comunes provechos
Dexad los particulares :
Pues vos fizo Dios pilares
De tan altisimos techos
Stad firmes y derechos (1).

Je ne sais si les magistrats de Tolède méditent bien assiduement la leçon du poète; mais, ce soir-là, ils étaient réunis en grande pompe sur le balcon, et présidaient à la cérémonie avec la gravité de sénateurs romains sur leur chaise curule. Leur présence n'empêchait pas la turbulente *Tragala* ni les calembours factieux d'ébranler les échos de la basilique.

L'Ayuntamiento était illuminé du haut en bas, mais à côté de lui était un palais sombre, silencieux, dont toutes les croisées étaient si hermétiquement closes, qu'on aurait pu le prendre pour une maison abandonnée, ou pour une maison de deuil; ce palais mystérieux était l'archevêché, édifice imposant par sa grandeur et remarquable seulement par son architecture simple et austère. L'éclat mondain du palais voisin faisait ressortir sa sévère obscurité; et rougies par les reflets du feu d'artifice, les statues saintes dont le seuil est gardé, semblaient en défendre l'entrée aux joies profanes du dehors. On eût dit des ombres à la porte d'un tombeau. Le contraste était frappant; mais ici le contraste n'était pas seulement dans les apparences, il était dans le fond des choses; au sein de ce palais muet, l'archevêque protestait par son silence contre ces bruyantes acclamations.

(1) Hommes prudens et nobles qui gouvernez Tolède, déposez sur ces marches affections, cupidité, amour et crainte. Sacrifiez les intérêts privés aux intérêts communs; et puisque Dieu vous a faits les colonnes d'un si haut édifice, soyez fermes et droits.

L'archevêque de Tolède est primat des Espagnes et des Indes; investi de la première dignité ecclésiastique de la monarchie, il est le mandataire direct du pape, et à ce titre, il joue un personnage important dans l'histoire de la Péninsule; cette mitre illustre, portée par tant de glorieuses têtes et par la plus glorieuse de toutes, le cardinal Ximenès, l'était alors par un vieillard infirme, octogénaire, vivante image du catholicisme espagnol, qui achève, en ce moment, au milieu des tempêtes civiles, une des phases critiques de sa destinée. Héritier du titre de Ximenès et comme lui prince de l'église, le moderne archevêque n'a point hérité de son génie non plus que de l'autorité de ses prédécesseurs : on vit plus d'une fois ces fiers prélats rendre le ciel solidaire de leur querelle, et, brandissant leur crosse vindicative, mettre le royaume en interdit pour une injure personnelle; mais ces jours ne sont plus, le vent d'en haut s'est détourné, il enfle aujourd'hui d'autres voiles; retranché dans son tabernacle désert, le gardien des traditions immobilisées s'enveloppe dans les plis de sa pourpre et répond aux affirmations du siècle par le silence boudeur des vaincus. Voilà ce que disait à ceux qui savaient l'entendre ce palais morne et silencieux, et cette muette leçon de philosophie historique revêtait un caractère d'autant plus concluant et plus solennel, que ce spectacle était donné au monde par la ville la plus catholique du plus catholique des empires européens.

Cependant les fusées étaient consumées, le feu d'artifice avait épuisé ses dernières merveilles pour faire place à une assez maigre illumination. Des bouts de chandelles enfermés dans des cornets de papier de couleur en formaient le plus noble ornement; rangés comme des pots de fleur sur les corniches de la cathédrale, ils nuançaient les ténèbres de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Indigné que son église servît à une telle profanation, le clergé niait imperturbablement que l'illumination eût pour objet la proscription de son champion don Carlos; c'était, selon lui, en l'honneur de je ne sais plus quelle bulle venue de Rome.

Enfin, le supplice de l'archevêque cessa; toute cette foule bruyante, instrument de sa torture, s'écoula peu à peu, la place resta vide; bientôt soufflées par le vent et par l'économie intéressée des sacristains, les lanternes s'éteignirent une à une, et la ville rentra dans l'ombre et dans le silence. Alors seulement je trouvai

la Tolède que j'étais venu chercher, la Tolède du moyen-âge. De toutes les villes de la Péninsule, l'ancienne capitale des Espagnes est la plus semblable à elle-même, celle que le cours des temps a le moins modifiée. Les siècles ont passé sur elle sans presque l'effleurer de leur aile; elle s'est conservée pure d'alliage étranger, elle a maintenu avec une opiniâtreté singulière son individualité native. C'est une monnaie bien frappée dont le coin a encore tout son relief, et elle ne paraît pas disposée à le perdre de longtemps. Tolède est bâtie sur une montagne de granit au pied de laquelle coule le Tage; les maisons descendent jusqu'au fleuve; elles sont de briques et jetées les unes sur les autres sans ordre, sans plan; les rues, percées au hasard, s'en vont comme elles peuvent, décrivant mille sinuosités où il est impossible de s'orienter; elles sont si étroites, qu'on peut aisément se donner la main d'une maison à l'autre, et si escarpées, que la Sierra-Morena n'a pas de plus rudes sentiers; on a bien poussé le luxe jusqu'à les paver, mais si mal et de cailloux si inégaux, si aigus, qu'il faudrait, pour y marcher sans péril et sans douleur chausser, en franchissant la porte, les *alpargatas* montagnardes; un seul de ces sentiers tortueux décorés du nom de rues est accessible aux carrosses, mais comme il n'y en a qu'un dans toute la ville (et quel carrosse!), celui de monseigneur l'archevêque, la privation est peu sentie. En revanche, les rues sont encombrées d'ânes auxquels on est obligé de disputer le passage à chaque instant, ce qui n'est pas un petit labeur dans ces étroits défilés; comme la ville n'a pas une seule fontaine, on est obligé d'aller puiser l'eau au Tage; flanqués de deux amphores de terre à large ventre, ce sont les ânes qui font l'office de porteurs d'eau, et qui s'en vont dispensant de porte en porte l'onde rare et coûteuse. Les distributeurs d'eau lustrale n'y mettaient pas plus de solennité.

Une seule rue est un peu fréquentée, grâce aux deux rangs de boutiques qui la bordent, c'est la rue des négocians; elle aboutit au Zocodover, place du Marché (1); mais, à l'exception de cette rue unique, toutes les autres sont désertes et l'herbe y croît. Je me rappelle avoir fait sentinelle une heure entière dans l'une des plus larges et des plus apparentes; or, durant toute cette longue heure, il

(1) Chez les Maures, le *Soco* est le marché. L'étymologie arabe est visible.

ne passa personne; seulement, une mule de boulanger, chargée de pains, gravissait lentement la côte en s'arrêtant d'instinct devant chaque porte. Le *mozo* (garçon) donnait un coup de marteau, la porte s'ouvrait d'elle-même, une servante venait prendre sa ration en silence, puis la maison se refermait, et, les verroux tirés, on n'entendait plus que le pas lent et monotone de la mule. C'était pourtant en plein jour; je n'ai jamais rien vu de plus triste; on eût dit une ville assiégée par la peste.

La seule distraction qu'on ait en vaguant dans les rues, est la vue clandestine de quelque femme embusquée derrière son *mirador*, et dont la prunelle ardente mesure en rêvant ce désert inflexible. Encore cette distraction est-elle rare, et quand elle manque, on en est réduit aux *milagros* peints en vert (le vert est la couleur de l'inquisition) dont les maisons sont décorées; presque tous portent la tragique formule : *Aqui mataron a fulano.... — Ici fut tué un tel.... Priez pour lui.* Répétées de minute en minute, ces funèbres complaintes ne laissent pas que de préoccuper les esprits, surtout quand la nuit tombe sur ces carrefours meurtriers. Alors, si quelque homme *embossé* dans son manteau se glisse mystérieusement le long des murailles, nul doute que ce ne soit un assassin; à son approche, le sang fait un tour de plus dans les veines; mais l'homme passe, on se rassure, pour retomber, à trois pas de là, dans les mêmes perplexités.

Aussi bien, les criminels ne sont-ils pas si soigneusement gardés qu'ils ne puissent, fort à leur aise, dresser des piéges aux passans. Une petite aventure qui m'arriva à l'Alcazar n'était pas de nature à me rassurer durant mes expéditions noctures. L'Alcazar (en arabe, château) est l'ancien palais des rois Maures; il l'avait été précédemment des rois goths; Charles-Quint en fit une forteresse sous laquelle on creusa des écuries capables de contenir cinq mille chevaux, ce qui, en espagnol, veut dire cinq cents; ces écuries sont de vastes souterrains éclairés de loin en loin par quelque haut soupirail, c'est-à-dire qu'ils sont plongés dans une obscurité presque complète. Passant un soir devant ces cryptes mystérieuses, je m'y arrêtai; un groupe d'hommes de mauvaise mine en gardait la porte; un d'eux chantait des *coplitas* sur la guitare, les autres l'écoutaient en fumant.

J'entre, un des auditeurs se détache de la troupe pour m'escorter; je m'engage avec lui dans ces domaines de la nuit et du silence,

véritables catacombes, tant l'aspect en est sévère et grandiose. Je marche quelque temps dans l'ombre sous la garde de mon guide inconnu, et j'arrive ainsi dans une espèce de cuisine obscure, comme le reste, et pleine de fumée. Un grand feu brûlait au milieu, et sur ce feu vraiment infernal, une vaste chaudière était suspendue par une crémaillière de bois; une douzaine d'hommes, les uns en manteaux, les autres en guenilles, étaient rassemblés autour de cet âtre inattendu; jamais physionomies plus suspectes ne m'étaient apparues dans un lieu moins rassurant; accroupis sur leurs talons ou couchés sur le flanc, ils étaient là, fumant et se chauffant en silence; quelques-uns jouaient au *montè* avec des *quartos*. La flamme jetait sur ces sombres visages des reflets cuivrés qui les rendaient encore plus sinistres, et je pus me demander un instant si j'étais sur la terre des vivans ou dans le royaume des ombres, et si je ne serais point tombé au milieu du sabbat. Dante, en sa cité dolente, n'eut jamais de vision plus étrange. A mon approche, les spectres se levèrent, ils m'entourèrent comme ces ames curieuses qui se pressaient autour du banni florentin, et ils jetaient sur moi des regards où la convoitise se mariait à l'étonnement. J'eus alors un accès d'inquiétude, et me tournant vers mon guide : — « Me direz-vous, enfin, lui demandai-je, où je suis et qui sont ces hommes?

— *Somos algunos presidiarios*... Nous sommes des galériens, » — me répondit-il du ton le plus naturel, et lui-même étonné de ma surprise.

C'étaient en effet des voleurs et des assassins condamnés aux galères, et qui faisaient leur temps dans ces souterrains qui servent aujourd'hui de bagne. La révélation n'était pas agréable; j'étais peu flatté de me trouver seul dans une pareille compagnie, peu rassuré surtout d'être à la merci de ces malandrins; ils m'auraient dépouillé sur place et même tué, qu'il n'en eût pas été davantage; le mystère du crime eût pu demeurer enseveli dans ces solitudes ténébreuses. Toutefois, si l'idée leur en vint, je ne leur laissai pas le temps de l'exécution, et je battis en retraite, accompagné toujours de mon guide officieux. Il me dit être une ancienne clarinette de la garde royale; arrêté comme carliste, il aurait été, à l'entendre, condamné pour opinion; mais c'était leur prétention à tous; il n'y en avait pas un qui ne fût une victime des orages civils, un martyr de ses convictions. Comme je sortais de ce repaire,

une bande y rentrait sous la garde d'un alguazil, qui avait plus mauvaise façon qu'eux tous; ceux-là, armés de pelles et de pioches, revenaient de travailler aux chemins, — chemins qui, par parenthèse, n'existent pas, car il n'y a pas même de route ouverte entre Tolède et Madrid; la diligence passe à travers champs, et un attelage de douze mules est à peine suffisant pour la tirer, l'hiver, des inextricables boues des jachères. — Quand je fus rendu au grand jour ou plutôt au grand air, car il faisait nuit, un alguazil en haillons, un de ceux-là même qui étaient commis à la garde des forçats, s'approcha de moi et m'offrit ses civilités; je compris qu'il s'agissait de la *propina* classique, je lui glissai la *peseta* en lui faisant remarquer qu'il était un berger bien peu soigneux et qu'il ne dépendait que de ses brebis de s'échapper du bercail selon leur bon plaisir. — « Cela ne s'est jamais vu sous mon administration, répondit-il d'un air magistral, j'ai l'œil sur eux. » — Or, il mentait évidemment, car il avait l'œil sur ma piécette, et la serrant dans sa poche, il eut l'air de la trouver de meilleur aloi que mon observation.

Malgré ces périls, et beaucoup d'autres dont les nuits de Tolède sont semées, il vaut la peine de les affronter. Je ne sais rien de plus poétique qu'une promenade nocturne à travers le dédale des rues; il est inutile de dire, car on le devine, que l'innovation des réverbères n'a pas pénétré jusque-là; heureux les carrefours qui ont des madones dans leurs niches, pourvu toutefois que les dévots aient soin d'entretenir d'huile les lampes de leur céleste patrone, et que le *sereno* (guet) ne la vole pas pour son usage. Aux lieux où ces trois conditions se trouvent réunies, et là seulement, on peut espérer de voir à se conduire; mais n'y vît-on pas du tout, il faudrait encore tenter l'aventure; une excursion nocturne dans le cœur de Tolède est une excursion en plein moyen-âge, et rien n'est plus propre à initier à la vie intérieure de nos pères; on la comprend là d'intuition; on la respire pour ainsi dire, on s'en pénètre, et pas un livre, pas une chronique n'en sauraient donner une idée aussi complète, un sentiment aussi vif.

Ces lourdes portes, si scrupuleusement verrouillées, redoutent encore les surprises violentes et les hostilités audacieuses d'une maison rivale; ces balcons de fer attendent l'échelle de soie qu'y attacha la main blanche des jeunes filles; et là-bas, au bout de cette longue rue tortueuse, ne voyez-vous pas poindre une com-

pagnie d'hommes d'armes qui partent l'armet au front, la lance au poing, pour quelque mystérieuse expédition? Voici, plus près de nous, les familiers du saint-office qui viennent enlever un juif relaps dans cette maison basse et suspecte, et la Sainte-Hermandad, qui épie pour en faire justice quelque insolent chevalier de Saint-Jacques dont les mœurs dissolues et oppressives déshonorent l'ordre et violentent les fidèles sujets du roi.... Chut! la cloche des couvens sonne l'office, la lourde horloge de la cathédrale retentit sourdement sous les pas du temps; puis tout se tait, et le silence n'est plus troublé que par le dernier soupir d'une guitare dont la voix expire au loin, ou le chant monotone et tendre d'une jeune mère qui endort son nouveau-né. Il y a tout cela dans les nuits de Tolède, et bien d'autres souvenirs, bien d'autres émotions, car ces nuits sont longues; dès que les premières ombres sont descendues sur les places, chacun rentre sous son toit, toutes les portes se ferment, la vie cesse sur tous les points à la fois comme par enchantement, le génie de la solitude s'empare de la cité tenebreuse pour ne lâcher sa proie qu'au matin.

Si la nuit a ses prestiges, le jour aussi a les siens; Tolède doit à sa situation une inépuisable richesse de sites et de vues. La montagne escarpée dont elle couvre les flancs et la crête, est séparée par le Tage d'une autre montagne non moins escarpée, mais nue, déserte, abandonnée à la stérilité et tombant à pic dans le fleuve. Un petit ermitage, la *Virgen del Valle*, est égaré au sommet; mais, bâti au milieu des rochers, il s'en détache à peine, et se confond avec eux : des troupeaux de chèvres sauvages errent à l'entour, et presque aussi sauvage qu'elles, le pâtre, vêtu de peaux, apporte au seuil de la ville les mœurs de la sierra. Ces contrastes sont piquans, mais ce sont les vues surtout qui captivent; quoique borné, le spectacle est varié; les masses granitiques dont la montagne est formée s'adoucissent au-dessus du pont Saint-Martin, et des villas appelées dans le pays *cigarrales* étendent sur la pierre nue et grisâtre de frais tapis de verdure; c'est le seul point champêtre du paysage; tout le reste est sec et dépouillé; la ville n'a pas un jardin dans son enceinte, pas un arbre, et la montagne opposée n'en a pas davantage. La variété naît des mouvemens du sol et des anfractuosités du rocher; les perspectives sont courtes, mais frappantes : tantôt l'œil plonge sur le Tage qui serpente en méandres verdâtres entre

les deux collines; tantôt la ville apparaît hérissée de ses innombrables clochers, puis le rideau retombe, et enfermé dans une gorge déserte et muette, on pourrait se croire tout d'un coup transporté dans quelque solitude primitive. Ces brusques alternatives ont un grand charme, elles impriment à ce paysage austère et mélancolique un singulier cachet d'originalité.

Si l'on veut prendre la ville pour point de départ, c'est à l'Alcazar qu'il faut monter; bâti au lieu le plus éminent de la cité, il en est le belvéder naturel; l'œil la saisit de là par toutes ses faces; d'un côté on la domine à vol d'oiseau, de l'autre on la prend en flanc. C'est vue ainsi, de profil, qu'elle est le plus pittoresque, car du même regard on embrasse elle d'abord, puis le fleuve et ses deux ponts, la montagne de la Virgen avec ses roches brisées et bouleversées, comme si la main des fabuleux Titans eût tenté de s'en faire un marchepied vers le ciel. Les *cigarrales* couronnent le tableau d'un bandeau d'oliviers.

L'Alcazar lui-même est un monument grandiose, quoique à demi ruiné; incendié au siècle dernier par les troupes portugaises, il ne s'est jamais relevé entièrement de ses décombres; l'intérieur est inhabitable, mais la coque extérieure est intacte; c'est un édifice rectiligne d'une simplicité tout-à-fait bramantesque; la sévère ligne vitruvienne y triomphe dans toute sa majesté. L'escalier est magnifique et la colonnade de la cour digne de lui servir de vestibule; les colonnes sont de granit, taillées d'un seul bloc, et hautes de vingt pieds. Du reste, ce luxe de granit est commun à tous les édifices de Tolède; colonnes ou pilastres, il affecte toutes les formes et orne toutes les cours, celles même des plus humbles maisons. Il règne dans les édifices publics de Tolède une variété de style attachante; passant de l'un à l'autre, on peut faire un cours complet d'architecture; chaque école, chaque siècle a là son modèle, depuis le rococo du XVIIIe siècle et le grec bâtard du XIXe jusqu'au goth pur et au romain, en passant par le vitruvien restauré de l'Alcazar, par la renaissance et le moresque. La renaissance est représentée par un bijou qu'on voudrait mettre sous verre, comme le célèbre Campanile du Giotto; c'est l'Hospice des enfans trouvés, *Casa de los ninos expositos*. La façade est de marbre blanc et d'une grace parfaite, mais l'escalier surtout, quoique mal tenu et mutilé, est un chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût; le cloître rivalise avec

lui de délicatesse et de légèreté. A l'autre extrémité de la ville est un monument non moins précieux à étudier, pour l'histoire de l'art; c'est l'église de Saint-Jean-des-Rois, *San-Juan-de-los-Reyes*. Bâtie en ex-voto par le roi Ferdinand et la reine Isabelle, quelque temps avant la conquête de Grenade, c'est-à-dire dans les quinze ou vingt dernières années du xve siècle, elle marque le point fixe où l'art gothique abdique aux mains de la renaissance; la fusion des deux styles est sensible surtout dans le cloître attenant à l'église; sans être tout-à-fait encore le nouveau mode, ce n'est pourtant déjà plus l'ancien; l'ogive règne bien encore, mais la ligne s'arrondit et aspire au cercle; on assiste à la transformation, on la voit s'opérer insensiblement, et ce passage lent et graduel est plein d'intérêt. Pris en lui-même, le cloître est d'un travail exquis; malheureusement il est à demi ruiné, mais les outrages du temps et le vandalisme des hommes ont respecté des détails dignes d'une éternelle admiration. L'extérieur de l'église offre les mêmes caractères, malgré les honteuses mutilations qu'elle a souffertes, et les additions barbares qu'on lui a imposées. Les chaînes suspendues tout autour sont les fers des captifs chrétiens trouvés lors de la conquête de Grenade dans les prisons de l'Infidèle.

L'Infidèle, lui aussi, a laissé sa pensée et sen œuvre au sein de la cité chrétienne; la Porte du Soleil est là telle qu'il l'a bâtie avec ses arabesques et son arc en trois quarts de cercle; du reste, la courbure sacramentelle de la ligne moresque se retrouve en mille lieux; plus d'un minaret a été transformé en clocher, et la petite église de Saint-Roman n'est elle-même qu'une ancienne mosquée convertie telle quelle en temple chrétien; elle n'a fait que changer de Dieu, elle n'a pas changé de forme. Il n'est pas jusqu'aux Juifs, qui n'aient payé leur tribut à la grande galerie architecturale de Tolède; j'y connais pour ma part deux synagogues christianisées : l'une s'appelle aujourd'hui l'église del Transito, l'autre est Santa-Maria-la-Blanca; malgré leur changement de culte, la figure primitive, qui est un carré-long, a été conservée intacte, ainsi que les inscriptions hébraïques qui décorent le pourtour intérieur.

Quant aux Romains, on voit d'eux, près du pont d'Alcantara, un débris d'aqueduc où leur grandeur est empreinte, et l'on reconnaît encore, sous les remparts, la place d'un cirque dont l'intolérance du moyen-âge avait fait un bûcher pour les Juifs; de là son nom actuel

de *brasero*. Et, pour ce qui est de l'architecture gothe,—qu'il ne faut pas confondre avec l'architecture gothique, — les traces en sont visibles en plus d'un lieu; cependant elles sont rares, et il faut les chercher. Quelques lourds et courts pilastres, et aussi quelques tombeaux, attestent encore çà et là la force sans grâce qui en était le caractère principal. Il est à regretter que la destruction n'ait pas épargné de plus amples monumens de ces premiers jours de la monarchie; ce n'est pas l'époque la moins glorieuse de Tolède, car alors déjà elle était le siége des rois et la capitale de l'empire. Le premier concile s'y célébra en 589, et il s'en célébra depuis beaucoup d'autres. Concile voulait dire alors ce qu'on a plus tard appelé cortès ou états-généraux; c'étaient des assemblées nationales où l'on traitait les affaires de l'état. Elles ne furent d'abord composées que des prélats et des grands, et ne s'ouvrirent guère pour les communes que vers le treizième siècle. Leurs attributions supposaient la souveraineté, leurs droits en ressortaient directement. On les voit, dès l'origine, élire et déposer les rois, ainsi que cela arriva en 680, alors que Vamba, déclaré par le concile inhabile au trône après un règne glorieux, fut remplacé par Ervige. Les statues de ces vieux rois goths sont dispersées devant l'Alcazar et aux portes de la ville; à la vue de ces marbres muets, je me reportais avec un attrait singulier vers ces premiers jours; je me plaisais à suivre la pensée nationale dans ses premiers efforts; j'aimais à l'entendre bégayer, pour la première fois, ces mots enivrans de droit, de liberté, et ces tâtonnemens encore si vagues, si confus, de la science politique m'inspiraient un intérêt si profond, une sympathie si vive, que j'en étais surpris moi-même.

Le retour des morts aux vivans est assez triste, et les enfans semblent bien tièdes et bien pâles auprès d'aïeux si vigoureusement trempés; engourdis dans les abjections de la matière, chargés des fers honteux d'un égoïsme rapace, effréné, ils ont perdu le sens des grandes choses; ils ont laissé volontairement s'éteindre les sacrés flambeaux de l'intelligence, et se complaisent dans les ténèbres qu'ils se sont créées, ils dorment d'un lâche sommeil sur le tombeau des forts. Espagne! Espagne! vieille terre des résistances héroïques et des indomptables fanatismes, ne te réveilleras-tu donc plus? Persisteras-tu long-temps encore dans tes léthargiques langueurs? Est-ce que le laborieux sillon creusé par tes ancêtres serait ta fosse mortuaire,

le sépulcre de ta gloire et de ta vertu? Le long et rude apprentissage de tant de siècles serait-il perdu pour toi? Serais-tu tombée au-dessous des Goths et des Maures, et n'as-tu provoqué l'attention du monde que pour en devenir la risée? Les nations ont l'œil ouvert sur toi, mais prends garde, elles ont d'autres soins que de te regarder ainsi tournoyer sur toi-même sans faire un pas décisif, sans te rallier à la grande phalange humaine; prends garde qu'elles ne se lassent de t'attendre, et que, perdant enfin patience, elles ne te jettent à la face, en se détournant de toi, l'anathème insultant que plus d'une a déjà sur les lèvres! Malheur à toi, si tu les trompes! malheur! car alors les vaines fumées de l'orgueil impuissant dont tu t'enivres et qui t'aveuglent, ne te sauveraient pas du mépris des peuples et des calamités sans nombre dont la Providence punirait ta défection.

Agité de ces regrets et de ces inquiétudes, j'allais de rue en rue sans lire sur le visage d'aucun passant une réponse satisfaisante à mes questions muettes; je ne voyais partout, au contraire, que de nouveaux sujets de doute; rien ne m'annonçait qu'il y eût des ames dans ces corps que je coudoyais. Je me retrouvais devant la cathédrale, j'y entrai. Siége du primat des Espagnes, la basilique tolédane est, pour la Péninsule, ce que Saint-Pierre de Rome, siége du chef suprême de l'église, est pour la chrétienté; mais la similitude est toute morale, l'architecture des deux temples est sans analogie; la cathédrale de Tolède est du plus pur gothique indigène; c'est un édifice majestueux, quoique tout soit disposé pour en détruire l'effet; le premier mal est qu'on n'en peut embrasser l'ensemble d'aucun côté, tant il est profondément encaissé dans le cloaque des rues et serré de près par les maisons voisines; mais ce malheur de position n'est pas le seul qu'on ait à déplorer, on a pris à tâche de gâter le monument lui-même : non content de l'avoir flanqué d'une espèce de coupole lourde et massive qui l'écrase, on a eu la magnifique idée, pour que le bariolage fût plus complet, d'affubler une des entrées latérales d'un portique grec. Autant valait mettre une porte gothique au Parthénon.

L'intérieur n'a pas été plus respecté que l'extérieur, et là, le crime est moins pardonnable encore; comme si ce n'était pas assez d'avoir repetissé le vase et détruit l'effet grandiose de la nef en plaçant au milieu, selon la mauvaise coutume du clergé espagnol,

le chœur et le maître-autel, on a surchargé le maître-autel d'une épouvantable machine, barbare et confus entassement de marbres de toutes couleurs, *monstrum horrendum, ingens*, conçu dans une nuit de cauchemar et enfanté dans un jour de démence; ce honteux bâtard du XVIIIe siècle qui n'a pas de nom dans la langue du goût, qui n'en saurait avoir, s'appelle là le *Transparent*, et les desservans du lieu le signalent à l'étranger comme l'inimitable merveille de la basilique. Comment ne serait-ce pas un chef-d'œuvre? Il a coûté au chapitre deux cent mille ducats. Toutefois, la nef est imposante encore; sa grandeur et sa majesté triomphent des souillures dont on l'a profanée; mille beautés de détail rachètent les turpitudes du moderne goût clérical. Le chœur est certainement l'un des plus beaux de l'Europe; les sculptures en bois dont il est décoré sont d'une délicatesse, d'une pureté, qui ne sauraient être dépassées; elles sont l'ouvrage d'Alonzo Berruguete, un artiste espagnol qui fut élève de Michel-Ange, et qui rapporta dans sa patrie la manière fière et les lignes sévères du maître, avec un génie plus souple et plus sensible à la grace. C'est lui aussi qui a sculpté en bronze la porte des Lions, la plus belle du temple; mais son chef-d'œuvre est ce chœur inimitable; sa puissance se manifeste là dans toute sa force, il passe là avec une admirable facilité du sublime idéal des grands sujets évangéliques au style familier des grotesques, cet élément singulier qui se retrouve dans tous les ouvrages du moyen-âge, même les plus sérieux.

Il faudrait tout un volume pour énumérer les trésors ensevelis dans cette immense église; c'est un gouffre insatiable où se sont englouties les richesses de Tolède et non-seulement ses richesses, mais sa puissance, sa gloire et sa virilité. L'autel a tout dévoré; l'archevêque, à lui seul, absorbait, chaque année, un million de piastres (cinq millions de francs), et chacun de ses chanoines jouissait de soixante mille livres de rente. C'était bien certainement le chapitre le plus riche de la chrétienté, et il l'est encore, quoique la marée ait baissé. Plus de la moitié de la ville lui appartient en propriété; sur deux maisons, une est à lui et porte le nom du propriétaire, *el Cabildo*, tracé en bleu sur une plaque de faïence incrustée au frontispice. Les capitaux morts, enfouis dans l'écrin de la Vierge dite du Sagrario, sont inappréciables; sa robe de cérémonie seule vaut des millions; elle est toute brodée en

perles fines, — et quelques-unes sont énormes, — sur un tissu d'or; il est vrai qu'elle est de fabrication céleste et que c'est un présent des anges. Un autre joyau d'un prix incalculable est le grand tabernacle gothique destiné à l'exposition de l'hostie à la Fête-Dieu; il est en argent doré et ne pèse pas moins de sept cent quatre-vingt-quinze marcs; l'ostensoire qu'on place dans le tabernable est d'or massif et pèse cinquante-sept marcs; mais ici, du moins, l'art a sanctifié la matière et l'a surpassée. Henri d'Arfé, illustre *platero* (orfèvre) du xve siècle, est l'auteur de ce chef-d'œuvre; c'est beau comme Benvenuto Cellini, quoique antérieur à lui, et plus puissant de composition. J'y ai compté jusqu'à deux cent soixante figures, plus les bas-reliefs; et tout cela est groupé avec un génie merveilleux, tout cela vit sans effort et sans confusion. Il deviendrait trop long d'explorer cette mine inépuisable; il y a là tant d'or, tant d'argent, tant de pierres précieuses, qu'on aurait l'air, en enregistrant toutes ces richesses, de procéder au fantastique inventaire d'un palais des *Mille et une Nuits*. Le côté faible de la basilique est la peinture; Tolède est, sous ce rapport, bien inférieure à Séville, et son école n'a guère produit que des génies de second et même de troisième ordre. En revanche, sa bibliothèque est riche en manuscrits arabes; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans cette Espagne, dont toutes les origines sont maures, il n'y a pas un seul homme en état de les déchiffrer. Quelle incurie et quelle honte!

La ville entière s'est absorbée dans sa cathédrale; elle a abdiqué, pour ainsi dire, aux mains de ses prêtres : le premier résultat de cette démission volontaire a été une chute effroyable dans la population; il semble que les sources de la vie se soient tout d'un coup taries dans les flancs de la cité déchue; des cent cinquante mille habitans dont elle se glorifiait aux jours de sa force, à peine lui en reste-t-il aujourd'hui douze. Pour défrayer cette poignée d'ames, elle a vingt-sept paroisses; et avant la suppression des corporations religieuses, elle ne comptait pas moins de trente-huit couvens, quinze d'hommes et vingt-trois de femmes. Tolède est un grand cloître dont la cathédrale est l'église.

Les mœurs sacerdotales ont dû s'enraciner dans un sol si bien préparé, et c'est en effet ce qui est arrivé; il n'y a pas en Espagne de ville plus triste, plus morose, plus inhospitalière; le rire en paraît à jamais banni, et l'ennui est le dieu qu'on y sert; on ne se réunit

jamais; jamais de bals, jamais de spectacles; à peine se visite-t-on de loin en loin, et toujours selon les formes de la plus rigoureuse étiquette. L'intelligence a sombré comme le reste; Tolède est la ville la plus ignorante peut-être de toute l'Espagne; or, ce n'est pas dire peu. Les brillantes industries dont l'avait dotée le moyen-âge, ont péri dans le commun naufrage; plus de ces étoffes de soie, plus de ces brocards fastueux dont la renommée était si grande en Europe; et quant à la fabrique de ces bonnes lames, avec lesquelles nos romantiques nous égorgent depuis dix ans, ce n'est plus que l'ombre d'une ombre; je parierais qu'il n'en sort pas, compte fait, vingt briquets de fantassin par mois; et certes ce n'est pas faute d'administrateurs, car, selon l'usage de cette oisive Espagne, terre de sinécures, il y a là plus de directeurs, sous-directeurs, inspecteurs, sous-inspecteurs, qu'il n'y a d'ouvriers. Pour un homme qui obéit et qui travaille, il y en a trois qui commandent et qui ne font rien.

Mais rentrons dans la cathédrale, car c'est notre centre naturel, et tout Tolède est là. Il faut y aller tous les jours, il faut la voir à toute heure, car, tous les jours et à toutes les heures, elle a des effets nouveaux et imprévus. La matinée appartient aux pompes de la messe; elle s'y célèbre avec un luxe qui sied à la magnificence du lieu; les robes rouges et blanches des officians tranchent fortement sur les teintes mélancoliques de la nef; la robe noire des chanoines est plus sévère, plus imposante, et à voir leur longue queue traînante, portée par les enfans de chœur, vrais pages de ces gentilshommes de l'autel, on les prendrait bien plutôt pour des princes de la terre, que pour les humbles serviteurs du Christ, le fils du charpentier. Je sais bien que ce sont là des acteurs qui jouent une pièce étudiée sur un théâtre qui leur est familier; mais, quoique la vie ait déserté ces fantômes, quoique le froid de la mort leur ait glacé le cœur, ils ont l'esprit de leur rôle, et en portent le costume avec habitude et une tenue qui n'est pas sans dignité.

Le soir, quand les derniers rayons du soleil couchant se jouent à travers les vitraux et les embrasent de leurs splendeurs expirantes, la scène change; c'est l'heure des recueillemens solitaires et des prières voilées; à genoux à l'ombre des autels les plus écartés, quelques femmes, cachées dans leur mantille, viennent répandre aux pieds du grand consolateur invisible de secrètes douleurs et des larmes mystérieuses. O paix d'en haut, descendez dans l'ame

des affligés! Cependant la nuit gagne, les ténèbres envahissent le temple, la rêverie devient plus profonde, plus inquiète; l'orgue soupire de vagues et plaintives mélodies, semblables aux échos mystiques des célestes Jérusalems; un homme en manteau traverse la nef d'un pas étouffé; un sacristain vêtu de blanc se perd comme une ombre à travers les piliers; une jeune fille sanglotte au pied d'une niche obscure.

Et comme je passais devant la chapelle de Saint-Jacques, un rayon de la lune, perçant tout à coup l'ogive, vint tomber sur la face blême du grand connétable de Castille, don Alvaro de Luna; cet altier favori qui gouverna tant d'années les Espagnes, et qui porta sa tête sur l'échafaud, il dort là du sommeil des trépassés; couché sur son lit de marbre, il attend, les mains jointes et la cuirasse aux flancs, que la trompette annoncée par les prophètes sonne le grand réveil et l'appelle à la barre incorruptible. La lune répandait de vaporeuses lueurs autour du mausolée; il me sembla voir la statue du connétable se dresser sur son séant, et tendant vers moi sa main de pierre, m'arrêter au passage : — « Regarde, semblait-elle me dire en m'indiquant dans la chapelle voisine la statue du roi Jean II, regarde cet ingrat; Dieu m'est témoin à cette heure que je l'ai servi quarante ans de ma vie avec honneur et fidélité, que j'ai porté pour lui le faix de la monarchie, et pour prix de mes longs et loyaux services, il m'a fait décapiter. Ma tête resta neuf jours clouée au poteau d'infamie; mon corps fut enseveli aux frais de la pitié publique. Livrez encore, enfans crédules, livrez votre destinée à la foi des princes! » — Après avoir ainsi paraphrasé sa propre épitaphe, don Alvaro se recoucha sur son marbre tumulaire, et la mort scella sa lèvre hautaine.

La catastrophe de Luna m'en rappela tout d'un coup une autre non moins tragique, mais dont la victime est plus pure; il ne s'agit plus de l'orageuse fortune d'un ambitieux favori, c'est un citoyen qui meurt, lui aussi décapité par un prince, mais qui meurt pour la justice et l'éternelle vérité; ce martyr est don Juan de Padilla, le premier adversaire dont triompha le despotisme de Charles-Quint, le dernier champion des vieilles libertés castillanes.

Quand le jeune fils de Jeanne-la-Folle passa les Pyrénées pour recueillir l'héritage de sa mère encore vivante, une nuée de Flamands s'abattit avec lui sur la Péninsule comme sur un pays con-

quis; ils appelaient les Espagnols leurs Indiens, et les traitaient comme les Espagnols eux-mêmes traitaient les Amériques. Les indigènes furent éconduits pour faire place à ces étrangers rapaces; l'illustre Ximénès, à qui le nouveau roi devait pourtant sa couronne, mourut lui-même en disgrace, et les lourds et cupides enfans de la Flandre furent jetés à tous les emplois. L'orgueil national se révolta, et il était dans son droit, car il y avait usurpation et insulte; mais il se révolta bien davantage quand don Carlos, qui n'était pas encore Charles-Quint, affectant un mépris hostile pour les antiques formes constitutionnelles de la monarchie, les viola toutes insolemment, et convoquant d'illégitimes cortès, s'efforça de leur extorquer des subsides par la menace et la corruption. Entraînée par la voix de Padilla, la ville de Tolède, la plus considérable alors de toutes les cités d'Espagne et la rivale de Burgos, Tolède donna le signal de la résistance, et s'arma pour la soutenir.

Padilla appartenait à l'une des familles les plus illustres, non-seulement de Tolède, mais de toute la Castille : ses ancêtres avaient été dignitaires et grands-maîtres de l'ordre de Calatrava, et son père, Pedro Lopez, plusieurs fois député aux cortès du royaume. Quand le noble vieillard apprit que son fils avait jeté le gant à l'iniquité : — « Juan, lui dit-il en le pressant dans ses bras, tu as agi comme un gentilhomme digne d'une race telle que la nôtre; je crains seulement que le roi notre seigneur ne te récompense mal du service que tu viens de lui rendre. » — Toutefois, il ne chercha point à le détourner de cette sainte voie du martyre où il venait d'entrer; il le bénit, et le recommandant à la divine Providence, il l'exhorta à suivre sa destinée. Voilà comment la gloire se perpétue dans les races choisies du ciel pour l'exécution de ses desseins; c'est ainsi que la vertu des pères fait l'héroïsme des enfans.

Tout à coup, et au moment où l'orage était le plus menaçant, le roi quitta l'Espagne, compromettant, par son absence, une couronne bien mal affermie sur sa tête, pour aller ceindre en Allemagne une nouvelle couronne, la couronne impériale. A peine l'ambitieux monarque avait-il mis le pied hors de la Péninsule, que la révolte éclata d'abord à Ségovie, gagnant de proche en proche, dans toutes les villes de la Castille; Murcie, Jaen, une partie de l'Andalousie, l'Estramadoure, et plus tard Valence et l'Aragon, suivirent le mouvement; sur les dix-huit villes qui avaient voix aux

cortès, quinze étaient soulevées; et, enfermé dans les murs de Valladolid, le cardinal Adrien d'Utrecht, nommé régent en l'absence du roi, se trouvait dans une situation tout-à-fait semblable à celle que nous avons vu se reproduire sous nos yeux lors du tête-à-tête de la reine Christine avec les juntes. Charles n'était plus roi d'Espagne que de nom; mais son ambition était assouvie, il était empereur. Présidées par Tolède, les villes formèrent une ligue offensive et défensive; et rien n'est plus touchant à lire que les lettres qu'elles s'adressaient l'une à l'autre pour se demander des secours ou s'exhorter à la persévérance. Padilla fut nommé capitaine-général de la *Communidad*. Sa première démarche fut un coup de génie, il s'empara de la reine Jeanne, et fit publier qu'ayant recouvré sa raison perdue, elle réclamait ses droits au trône d'Espagne; mais, au lieu de garder son précieux instrument dans une place fortifiée, il fit la faute de choisir, pour résidence, la bourgade ouverte de Tordésillas. Les villes y envoyèrent leurs députés; une junte fut constituée et rédigea un manifeste au roi où les griefs de la nation espagnole sont longuement énumérés, et ses prétentions courageusement exprimées. Plus de Flamands, y était-il dit; plus de ces étrangers insatiables qui dévorent la plus pure substance du peuple; abolition de tous les impôts non consentis par les cortès; indépendance absolue et organisation des assemblées nationales en trois ordres distincts : bourgeoisie, noblesse et clergé; convocation obligatoire tous les trois ans; défense, sous peine de mort, à tout procurador de recevoir aucune faveur de la cour pour lui ou les siens; défense de publier aucune indulgence sans l'autorisation des cortès. Tels sont les principaux articles de cette mémorable requête. On y demandait encore que les juges eussent un traitement fixe, au lieu de vivre, ainsi que cela se pratiquait, des confiscations infligées par eux, et que la noblesse cessât d'être exempte des taxes et rentrât sous la loi commune.

Loin de faire droit à des prétentions si justes, Charles-Quint, qui était alors à Bruxelles, travailla à détacher la noblesse du parti des communes et à l'attacher au sien. Il n'y réussit que trop; les intérêts du peuple n'étaient pas ceux de l'aristocratie; elle se rangea donc tout entière du côté du trône, et la guerre continua avec acharnement. Valladolid était tombée aux mains des communeros, la régence avait été mise en fuite, mais ces

succès signalés furent suivis d'irréparables revers. La discorde et la trahison se glissèrent dans le sein des communes; les secrets de la junte furent vendus par un traître jaloux de Padilla; il n'y avait plus d'espoir que dans un coup prompt et décisif, Padilla résolut de le tenter.

— « Seigneur, lui dit son chapelain le matin même où il partait pour livrer bataille, j'ai autrefois étudié l'astrologie, et d'après ce que j'ai appris du cours des astres, j'ai vu que la fortune vous est contraire, et je vous supplie de ne pas vous mettre en marche.

— Eh bien! répondit Padilla en souriant, nous allons donc voir aujourd'hui si l'astrologie est une science véritable. » —

En disant ces mots, il passa son armure, fit sonner les trompettes et partit. Il arriva aux plaines de Villalar, où, prévenue de son approche par des transfuges, l'armée royale l'attendait. C'était le 23 avril 1521. A peine eut-il donné l'ordre d'attaque, que la défection se mit dans ses troupes; la trahison portait ses fruits; les élémens eux-mêmes se liguèrent contre lui. Il comprit qu'il était perdu; il n'en combattit pas moins en héros au cri de *Santiago! Libertad!* La cuisse coupée d'un revers d'épée, il tomba de cheval, et comme il était couché sur la terre sanglante, un lâche, nommé Juan de Ulloa, lui porta au visage un coup de lance qui le blessa légèrement, mais qui tua (dit le chroniqueur) l'honneur de celui qui l'avait porté. Désarmé et obligé de se rendre, il fut conduit prisonnier à Villalar. Les célestes présages n'avaient donc pas menti.

Son procès fut bientôt fait. — « Tolède, s'écria une voix du conseil de régence, Tolède ne baissera la crête que lorsque Padilla ne sera plus! » — Ces paroles étaient un hommage rendu au grand citoyen, elles furent son arrêt de mort; il fut condamné sans même avoir comparu. Il écouta sa sentence avec calme, et appelant un confesseur, il remplit ses devoirs religieux avec une tranquillité stoïque; c'est alors, c'est dans les douleurs d'une blessure profonde, à la vue du couteau qu'on aiguisait pour lui, c'est à cette heure suprême qu'il écrivit à sa femme et à sa ville natale ces deux lettres touchantes que l'histoire a heureusement conservées, et qui respirent un héroïsme si naïf à la fois et si réfléchi, qu'on ne saurait les lire sans respect et sans attendrissement.

« Madame, écrit-il à sa femme, si votre affliction ne me touchait

plus que ma mort, je m'estimerais heureux, car la mort étant certaine pour tous, je dois tenir pour une faveur signalée de Dieu, que la mienne, quoique plainte de bien des gens, soit utile et reçue comme telle en sacrifice. Je voudrais avoir plus de temps que je n'en ai pour vous adresser des consolations, mais on ne m'en laisse pas; et je ne voudrais pas moi-même tarder à recevoir la couronne que j'attends. Vous, madame, pleurez votre malheur, et non ma mort, elle est trop juste pour être pleurée par personne. Je laisse mon ame en vos mains, puisque c'est la seule chose que je possède; madame, usez-en avec elle comme avec la chose qui vous aima le plus. Je n'écris pas à Pedro Lopez mon seigneur, parce que je n'ose pas, quoique j'aie bien été son fils en osant donner ma vie, je n'ai pas hérité de sa bonne fortune. Je ne veux pas différer davantage pour ne pas causer d'ennui au bourreau qui m'attend, et afin de ne pas laisser soupçonner que, pour prolonger ma vie, je prolonge ma lettre. Mon domestique Sossa, comme témoin oculaire de ma mort et confident de mes secrètes volontés, vous dira tout ce qui manque ici; et ainsi je demeure, en mettant fin à cette angoisse, dans l'attente du couteau, de votre douleur et de mon repos. »

Voici maintenant sa lettre à Tolède, traduite littéralement comme la première.

« A toi, couronne d'Espagne et lumière du monde, toi qui fus libre dès le temps des Goths; à toi, qui, à force de verser le sang étranger et de prodiguer le tien, as conquis la liberté pour toi et pour les villes tes voisines, moi, Juan de Padilla, ton fils légitime, je te fais savoir que le sang de mon corps va rafraîchir tes victoires passées. Si mon destin ne m'a pas permis de placer mes actions parmi les exploits qui t'illustrèrent, la faute en est à ma mauvaise fortune et non à ma bonne volonté. Je te prie donc de recevoir mon sacrifice comme une mère, puisque Dieu ne me donna pas plus à perdre pour toi que ce que j'ai risqué. Je tiens plus à ton souvenir qu'à ma vie. Considère que ce sont là les vicissitudes de la fortune, qui jamais n'a de repos. Seulement, je vois avec une joie pleine de consolation que c'est moi, le moindre de tes enfans, qui meurs pour toi, et que tu en as nourri à ton sein beaucoup d'autres qui pourront réparer mon injure. Bien des langues te raconteront ma mort; je l'ignore encore, quoiqu'elle soit bien proche; ma fin te rendra témoignage de moi. Je te recommande mon ame comme patrone de

la chrétienté; je ne dis rien de mon corps, puisqu'il ne m'appartient pas. Je ne puis écrire davantage, parce que j'ai déjà en ce moment le couteau à la gorge; je crains plus ton mécontentement que le sort qui m'attend (1). »

(1) Voici le texte des deux lettres tel qu'il nous a été scrupuleusement conservé par le père Sandoval.

Carta de Juan de Padilla para su muger.

Señora, si vuestra pena no me lastimara mas que mi muerte, yo me tuuiera enteramente por bien auenturado. Que siendo a todos tan cierta, señalado bien haze Dios al que la da taí, aunque sea de muchos plañida, y del recibida en algun seruicio. Quisiera tener mas espacio del que tengo para escreuiros algunas cosas para vuestro consuelo: ni a mi me lo dan, ni yo querria mas dilacion en recibir la corona que espero. Vos Señora como cuerda llora vuestra desdicha, y no mi muerte, que siendo ella tan justa, de nadie deue ser llorada. Mi anima pues ya otra cosa no tengo, dexo en vuestras manos. Vos Señora lo hazed con ella, como con la cosa que mas os quiso. A Pero Lopez mi Señor no escrivo, porque no osso, que aunque fuy su hijo en ossar perder la vita, no fuy su heredero en la ventura. No quiero mas dilatar, per no dar pena al verdugo que me espera, y por no dar sospecha, que por alargar la vita alargo la carta. Mi criado Sossa, come testigo de vista, e de lo secreto de mi voluntad, os dira lo demas que aqui falta, y ássi quedo dexando esta pena, esperando el cuchillo de vuestro dolor, y de mi descanso.

Carta de Juan de Padilla a la ciutad de Toledo.

A ti corona de España, y luz de todo el mundo: desde los altos Godos muy libertada. A ti que por derramamientos de sangres estrañas, como de las tuyas, cobraste libertad para ti, y para tus vezinas ciudades. Tu legitimo hijo Juan de Padilla, te ago saber como con la sangre de mi cuerpo se refrescan tus vitorias antepassadas. Si mi ventura no me dexò poner mis hechos entre tus nombradas hazañas, la culpa fue en mi mala dicha, y no en mi buena voluntad. La qual como a madre te requiero me recibas, pues Dios no me dio mas que perder por ti, de lo que aventure. Mas me pesa de tu sentimiento que de mi vida. Pero mira que son vezes de la fortuna, que jamas tienen sossiego. Solo voy con un consuelo muy alegre, que yo el menor de los tuyos muero por ti: e que tu has criado a tus pechos, aquien podria tomar emiendo de mi agrauio. Muchas lenguas abra que mi muerte contaran, que aun yo no la sè, aunque la tengo bien

Quand Padilla eut écrit ces deux lettres, il se prépara à marcher au supplice. Lui et son ami don Juan Bravo, capitaine de Ségovie, furent placés sur deux mules; un héraut les précédait en criant : — « Voici la justice que la régence fait exécuter au nom du roi contre les gentilshommes traîtres et rebelles.— Tu mens, s'écria Bravo bouillant de colère, ce n'est pas pour avoir été traîtres que nous périssons, c'est pour avoir défendu le bien public et la liberté de la patrie. » — L'alcalde le frappa violemment de sa baguette, et comme Bravo se mettait en défense : — « Ami, lui dit Padilla en le contenant, hier nous avons combattu comme des hommes, mourons aujourd'hui comme des chrétiens. » — Bravo demanda à être exécuté le premier pour ne pas voir la mort du meilleur chevalier des Castilles. Quand vint le tour de Padilla, il confia à un gentilhomme ami qui se trouvait là un reliquaire d'or et un chapelet. — « Remettez-les à ma femme, lui dit-il, et recommandez-lui d'avoir plus de soin de mon ame que je n'ai eu soin de mon corps. » — Ensuite il se mit à genoux et livra sa tête au bourreau en s'écriant : « *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis!...* » Ainsi périt le dernier Castillan, et le parti à jamais vaincu des communeros expira dans le sang des martyrs. Toutes les libertés espagnoles succombèrent du même coup, et un despotisme de trois siècles s'assit sur leurs ruines comme un génie de malédiction.

A quelques mois de là, une femme habillée en paysanne traversait les landes de l'Estramadoure avec un enfant dans ses bras; elle marchait vers la frontière de Portugal; quand elle l'eut atteinte, elle se retourna vers l'Espagne, pressa l'enfant sur son cœur et pleura. Or, cette femme était doña Maria Pacheco, la veuve de Padilla; elle partait pour l'exil. A la nouvelle du désastre de Villalar et de la fin tragique de son époux, elle avait pris des habits de deuil, et parcourant les rues de Tolède sur une mule caparaçonnée de noir, elle avait présenté au peuple l'orphelin de Padilla en l'appelant à la vengeance et à la liberté. Elle faisait porter devant elle,

cerca, mi fin te dara testimonio de mi desseo. Mi anima te encomiendo, como patrona de la Christiandad; del cuerpo no digo nada, pues ya no es mio, ni puedo mas escrivir, porque al punto que esta acauo, tengo a la garganta el cuchillo, con mas passion de tu enojo, que temor de mi pena.

pour animer la multitude, une bannière où était représenté le supplice des victimes; et, quittant sa maison, elle se retira dans l'Alcazar. Ne songeant plus dès-lors qu'à mettre la ville en état de défense, elle oublia, quoique malade, la faiblesse de son sexe et sa jeunesse pour revêtir les vertus mâles d'un général.

Assiégée par le grand-prieur de Saint-Jean, don Antonio de Zuniga, la place était serrée de près; elle fit une résistance héroïque; l'énergie de l'indomptable veuve avait passé dans l'ame des citoyens. Sa présence valait une armée, mais la partie n'était plus égale; toutes les villes de la Communidad étaient réduites à l'obéissance, Tolède n'était plus de force à lutter seule contre la puissance de Charles-Quint. Le grand-prieur recevait chaque jour de nouveaux renforts, tandis que chaque jour diminuaient les ressources des assiégés. La discorde vint les affaiblir encore : l'archevêque se mit à prêcher la résignation lâche et la soumission aux puissances; un parti se rangea autour de lui. Les deux partis en vinrent aux mains, celui de doña Maria fut vaincu; elle-même ne réussit à sortir de la ville qu'à la faveur d'un déguisement; elle passa en Portugal, et se retira avec son fils chez l'évêque de Braga, son parent; l'orphelin y mourut bientôt, et usée avant l'âge, la veuve inconsolable suivit de près dans la tombe le dernier rejeton des Padillas.

Il ne resta rien d'eux dans leur ville natale; l'acharnement du vainqueur poursuivit le couple illustre jusque dans ses amis : tous périrent dans les supplices; sa maison même fut démolie; une inscription ignominieuse, gravée sur ses ruines, les dévoua comme infames à l'exécration de la postérité, et l'anathème a pesé trois siècles sur ce sanctuaire auguste, digne de tous respects. C'est d'hier seulement que l'interdit est levé; mais quoique l'infamante inscription ait disparu, les ruines trois fois saintes n'ont point été réhabilitées; elles sont encore aujourd'hui livrées aux profanations d'une foule impie par ignorance; dispersées au bord du Tage, près de la porte Saint-Martin, elles servent de bivouac aux muletiers et d'étable aux bêtes de somme.

N'est-il pas temps que le scandale cesse? N'est-il pas temps que Tolède songe enfin à payer à la mémoire de ses deux plus grands citoyens, le tribut d'honneur qui leur est dû? Rappelle donc, marâtre au cœur dur! rappelle dans ton sein ces enfans trop longtemps proscrits; abrite leurs mânes errans dans un monument

digne d'eux, afin que l'avenir du moins les console des outrages du passé, et que l'Espagne entière puisse venir en pelérinage à leur tombeau. Eh quoi! saint Laurent et sainte Agathe, tous les martyrs de l'église, auraient des temples, et saint Jean de Padilla, sainte Marie de Pacheco, les martyrs de la liberté, n'en auraient pas! Ils n'ont pas même une pierre tumulaire! Que signifient ces exclusions partiales, et pourquoi de si parcimonieuses rémunérations? La faiblesse seule est exclusive; la force au contraire attire à soi toute grandeur, toute beauté; elle concentre dans son sein puissant, comme en un foyer commun, tous les rayons épars de la vérité. Dieu n'a point parqué la pensée humaine en de si étroites limites; c'est un champ sans bornes, et les travailleurs qui le fécondent de leurs sueurs ou de leur sang, ont tous des droits égaux à la gratitude des hommes, au respect des générations. La justice est impartiale, universelle., comme le Dieu dont elle émane; toute barrière arbitraire tombe devant elle; elle repousse toute distinction jalouse; son sanctuaire est l'asile de l'égalité. Assise sur cette base immuable, éternelle, la religion de l'avenir ouvrira à tous les portes de son panthéon; elle aura des couronnes pour tous les martyres, elle aura des autels pour tous les grands hommes; et quiconque aura vécu, souffert ou péri pour une idée vraie, une sympathie généreuse, celui-là sera réputé saint dans la hierarchie future.

Calmez donc vos légitimes ressentimens et revenez de votre long exil, ombres sacrées des Padillas! Le jour des réparations approche, et l'heure de votre triomphe déjà commence à sonner. Venez; — jamais peuple eut-il plus besoin que votre ingrate patrie de vos leçons et de vos vertus? — venez à son aide; pardonnez son oubli, ses outrages, tendez-lui une main magnanime; entraînez-la dans les nouvelles voies où l'appelle la Providence, et puisqu'elle hésite encore, forcez-la par l'autorité de vos exemples à l'accomplissement de ses destinées.

CHARLES DIDIER.

DE
LA CONSERVATION
D'ALGER.

Il y a neuf ans, le 30 avril 1827, le consul de France reçut un coup d'éventail du dey d'Alger. Cette insulte amena une déclaration de guerre à la régence, et nous mîmes le port d'Alger en état de blocus. Notre escadre ne fut pas aussi heureuse que brave dans ses premières opérations : la guerre paraissait devoir être longue et dispendieuse ; on revint à des pensées d'accommodement et de paix. Le dey repoussa obstinément toutes les propositions, même les plus modestes. Sur ces entrefaites le pavillon français fut insulté, et les batteries algériennes firent feu sur le vaisseau *la Provence*. Dès-lors il était impossible de parler autrement au Barbaresque qu'à coups de canon. Il ne s'agissait plus de bloquer Alger, mais d'y entrer. L'entreprise était périlleuse ; elle fut appelée téméraire ; elle se mêlait d'ailleurs, dans la pensée de ceux qui la décrétaient, à des desseins liberticides. Mais ni les attaques de l'opposition, ni les défiances du pays, ni les terreurs des chefs de la marine ne prévalurent contre le courant qui nous emportait en Afrique. Les plages de Sidi-Ferruch ne nous furent pas fatales, et la valeur française s'ajoutant à la fortune, vingt jours après le débarquement Alger nous ouvrait ses portes.

Ainsi ce que manqua Charles-Quint, ce que Louis XIV convoita, ce que Napoléon n'eut pas le temps de prendre, nous l'avons : voilà un fait éclatant, voilà une gloire impérieuse qui veut être obéie.

Et voyez la convenance des évènemens : la France agrandit son empire à la veille d'accomplir une révolution : plus tard elle n'eût pas eu le loisir d'étendre le bras si loin ; aujourd'hui elle est assez calme et assez forte pour cultiver sa conquête.

Il y a six ans, la race de Louis XIV a laissé l'Afrique à la France de l'empire et de la révolution ; elle avait cru travailler pour elle-même, elle a travaillé pour nous ; voilà les jeux de l'histoire : mais le testament n'en est pas moins honorable, et c'est à nous à l'accepter. C'est ainsi qu'à travers des vicissitudes qui semblent se contre-dire et se combattre les nations poursuivent l'unité de leur grandeur.

La possession de la régence d'Alger n'est plus une matière de discussion, mais une donnée irrévocable, mais un fait acquis, constitué, et qui doit servir de théâtre inébranlable à notre activité. Où en serait la vie des peuples, si à chaque instant le sol qu'ils ont conquis par leurs travaux pouvait trembler sous leurs pas, et si l'œuvre de la veille, soumise chaque matin à de timides contrôles, éveillait dans les esprits non pas l'ardeur, mais le regret, non l'enthousiasme, mais le repentir.

A cent cinquante-cinq lieues des côtes de France, nous avons pris pied dans une terre qui égale au moins la fécondité de l'Europe méridionale, de notre Provence, de l'Espagne et de l'Italie. Les fruits les plus nécessaires et les plus beaux y sont abondans. Le blé et l'olivier, la vigne et l'oranger y confondent leurs trésors. Dans les plaines d'Azydour, de Habrah et de Metydjah, le travail de l'homme est certain de sa récompense. Le colon français peut s'y trouver entouré de tous les produits qu'il a l'habitude de cultiver sur le sol natal (1).

Outre ces résultats assurés, dont une habile culture doit augmenter encore la fertilité, il y a de grandes expériences à tenter, qui promettent d'être heureuses. Cette terre n'a pas livré tous ses secrets parce qu'elle n'a pas encore été scrutée avec assez d'industrie. N'est-il pas probable que le mûrier blanc peut s'y acclimater et

(1) Voyez le mot *Alger*, par M. d'Avezac, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, publiée par MM. Leroux et Reynaud.

nourrir de nombreux vers à soie? On convient que les essais tentés en coton et en indigo ont réussi; seulement, les produits ont été faibles, parce que la tentative a été timide.

Mais peut-on s'arrêter en chemin de si magnifiques espérances? et la France peut-elle négliger de s'assurer si désormais elle pourrait ne devoir qu'à elle-même la soie, le coton, l'indigo, c'est-à-dire les produits que réclament ses manufactures et que son terrain continental lui livre peu ou point.

Plusieurs doutent que la canne à sucre puisse être cultivée avec beaucoup d'avantages. On dit avoir semé des grains de cafier qui n'ont pas levé. Sans admettre ou nier ces faits que l'avenir éclaircira, nous disons que, fussent-ils vrais, ils ne sauraient nous détourner de la culture de l'Afrique; nous recevons dans nos ports assez de café; et du sucre, nous en avons trop; nous sommes embarrassés entre le sucre colonial et le sucre indigène.

Nous indiquerons en passant une considération grave. Nos rapports avec nos anciennes colonies peuvent un jour être altérés, tant par l'abolition graduelle de l'esclavage, que par l'abondance du sucre indigène. On n'enchaîne pas les développemens de l'humaine activité. La France pourrait-elle manquer de prévoyance et ne doit-elle pas, en assurant sa présence sur un autre point, concilier sa grandeur avec les mouvemens du monde?

Le sol de l'Afrique est doué d'une grande fécondité qui provoque et récompense le travail. L'agriculture, dont la France a le goût et le génie, peut s'y déployer à l'aise. Si, chez nous, la division de la propriété, qui est un bienfait politique, s'oppose quelquefois aux exploitations vastes et hardies, qui pourrait gêner en Afrique les entreprises d'une agriculture savante? Là, au prix où en sont les terres, comme on n'a guère à payer que la main-d'œuvre, on peut placer ses fonds au moins à 12 pour 100. Partez donc, riches et capitalistes, allez; voilà d'honorables spéculations et des richesses pures. Appelez à vous les bras d'une pauvreté laborieuse, et faites à la France un riant et fertile jardin où ses enfans puissent aller chercher les uns l'abondance, les autres le repos, d'autres enfin la gloire.

Car, dans les sillons de cette Afrique, j'aperçois l'uniforme de nos soldats, les couleurs de la France, et l'agriculture travaille à l'abri de nos armes. Nous sommes en paix avec l'Europe, et le re-

pos, si doux aux habitudes civiles des peuples, est souvent funeste aux armées qui les défendent. On languit, l'éducation guerrière s'affaiblit, l'esprit militaire sommeille et s'énerve, et c'est le danger des longues paix d'amollir la trempe des courages oisifs sous les drapeaux. Eh bien! la France possède en Afrique une gymnastique militaire, une arène qui attend ses soldats, et peut, à chaque minute, s'agrandir devant leur valeur. N'est-ce rien que de pouvoir tour à tour proposer à l'émulation de toute l'armée française l'imitation des Romains et la défaite des Arabes? On peut, d'intervalle en intervalle, renouveler dans la régence d'Alger les vingt-cinq mille hommes qui lui sont nécessaires, et, de cette façon, au bout de quelques années, toute l'armée nationale aura passé sur un théâtre de gloire et d'aventures. Les hommes du métier estiment qu'une infanterie qui a appris à résister au choc de la cavalerie arabe sera formidable pour tout ennemi, quel qu'il soit.

On aurait commis une grande faute si on avait fait envisager à l'armée le séjour de l'Afrique comme un châtiment ou comme une disgrace. Alger devrait être, au contraire, au milieu de la paix européenne, l'objet de l'ambition militaire.

S'il était vrai qu'il y eût dans les chambres un désir opiniâtre et sourd de réduire peu à peu l'armée d'Afrique à quelques bataillons, il faudrait plaindre la France, dont les traditions et le génie seraient oubliés.

Enfin, qu'on y réfléchisse, nous ne sommes pas un petit peuple sans souvenirs, sans dignité, sans devoirs envers nous-mêmes et envers le monde. Les intérêts et l'honneur de la France ne se régissent pas au rabais. Y a-t-il donc une exaltation suspecte à demander que la France ait autre chose en Afrique qu'un caporal et quatre hommes? Il faudrait maudire la conquête de 1830, si elle aboutissait à nous montrer à l'Europe sans initiative et sans vigueur.

Les desseins politiques à la fois grands et utiles, sans illusion et sans chimère, doivent pouvoir prouver sous toutes les faces leur justesse et leur vérité. Non-seulement l'agriculture et la guerre nous appellent en Afrique, mais la marine nous y convie avec autorité. Depuis six ans la France possède une étendue de deux cent quarante lieues de côtes à trois jours de distance de Toulon et de Marseille : nous sommes établis entre Malte et Gibraltar. La régence nous livre les ports d'Alger, de Bone, d'Oran et de Bougie; nous avons

les rades de Stora, d'Arzew et de Mers-el-Kebir. C'est à la science de nos marins et de nos ingénieurs de choisir, de fortifier les positions les plus avantageuses et les abrits les plus sûrs pour nos vaisseaux. Déjà un ingénieur civil, M. Pezerat, a fait à Oran l'étude d'un projet de port fermé (1). Oran peut devenir un point maritime presque inexpugnable, et déjà le mot d'Anti-Gibraltar a été prononcé.

Si la France veut être fidèle à tous les devoirs d'une ambition raisonnable, elle doit toujours égaler l'importance de sa marine à celle de son armée de terre. Cette égalité sous Louis XIV lui donna la prépondérance, et si Napoléon eût eu souvenance de cette grande tradition, cette égalité eût empêché les revers de l'empire. Non que l'empereur n'ait saisi ce point, mais il ne put prendre sur lui de l'exécuter. Les diversions continentales dévorèrent son activité, et comme il n'avait pas sous la main un bailli de Suffren, il oublia les pensées qui l'avaient occupé tant à bord de *l'Orient* qu'en face des Pyramides. Il a cependant écrit que la France, sans le moindre effort, peut avoir trois flottes de trente vaisseaux, comme trois armées de cent vingt mille hommes. Il a encore pensé que dans l'avenir la marine française est appelée à acquérir de la supériorité sur la marine anglaise.

La possession du littoral de l'Afrique est nécessaire, non-seulement à l'éclat, mais à la sûreté de notre empire. Nous avons besoin d'une position forte pour contrebalancer Gibraltar, canon toujours béant, toujours armé, et pour avoir dans la Méditerranée l'équivalent de Mahon, qu'un réveil et des inimitiés de l'Espagne pourraient un jour nous rendre formidable. Il importe à notre liberté et à notre commerce dans la Méditerranée de rester propriétaires d'un vaste territoire africain. Alger protège Marseille. Croit-on que les Anglais eussent incendié le port de Toulon si les flottes françaises eussent eu en Afrique d'autres rades et d'autres ports?

Ainsi l'agriculture, la guerre et la marine, ces trois vocations de la France, s'accordent à garder l'Afrique. Maintenant, comment la garder? par une vaste colonie, ou par une petite occupation?

Ce serait une singulière politique pour la France, que d'occuper en Afrique deux ou trois points, d'enfermer quelques bataillons

(1) *De l'Établissement des Français dans la régence d'Alger*, par M. Genty de Bussy; tom. Ier, pag. 218.

dans des forts, d'où nos soldats ne pourraient jamais sortir et contempleraient tristement les flots qui les séparent de la patrie. Qu'importe que le drapeau français flotte sur deux ou trois rochers, s'il n'est pas le signe de la puissance et de l'activité, s'il n'annonce pas aux peuples voyageurs qui le saluent en passant de l'Océan dans la Méditerranée, et de la Méditerranée dans l'Océan, que sur la terre d'Afrique le sillon tracé par la France est profond, et qu'elle sait y pousser loin le fer de la charrue et de l'épée? L'occupation mesquine de deux ou trois points sur le vaste territoire de la Régence est une hypocrisie ou une bévue. Il y a des gens qui désirent l'abandon d'Alger et qui n'osent pas confesser leur pensée; ils la cachent sous l'apparence d'un séjour militaire aussi restreint que possible, confiant à l'avenir la honte d'un départ qu'ils auront rendu nécessaire. La bonne foi est ici peu vraisemblable, car elle serait idiote. Tout s'accorde à demander à la France un vaste établissement. Si l'on se bornait à occuper deux ou trois points isolés, les colons ne viendraient plus, et ceux qui sont venus seraient sacrifiés : ainsi plus de développement agricole. L'armée perdrait aussi cette admirable occasion de s'aguerrir et de se glorifier. La marine n'aurait plus ces ports et ces rades qui doivent provoquer chez elle tant de progrès et de puissance. Tout meurt avec une chétive occupation ; tout grandit par la volonté d'enfanter une colonie.

Au surplus, il est bien qu'il ne puisse entrer dans la pensée de personne que la France ne féconde pas Alger ; et l'opinion de notre faiblesse trouve chez les individus comme chez les peuples une honorable incrédulité. Cinq années ont passé d'incertitudes, d'irrésolution et d'embarras ; cependant l'activité européenne et française s'empare ardemment de la plage africaine. Des hommes hardis, parmi lesquels on peut citer le prince de Mir, proscrit polonais, MM. Mercier, Saussine et d'autres, ont fondé de grands établissemens agricoles dans la Mitidja. Un village s'élève au point central de Bouffarick ; des usines à vent, à l'eau, à la vapeur, se construisent; des maisons de banque, de commerce, s'organisent.

Le même mouvement progressif s'est manifesté dans le commerce maritime. En voici le tableau :

	Importations.	Exportations.
1832.	6,250,920	850,659

	Importations.	Exportions.
1833.	7,599,158	1,028,110
1834.	8,560,236	2,376,662
1835.	12,164,064	2,503,544

Et dans les importations ne figurent point les marchandises introduites pour l'armée, qui, si on les comprend, élèvent le chiffre de 1835 à 16,778,757 francs.

Ces documens sont certains et fournis par des relevés de douane.

En 1835, il est entré dans les ports de la régence 2,090 navires, jaugeant 136,240 tonneaux, et montés par 16,858 hommes.

Sur ce nombre, 341 navires, jaugeant 28,524 tonneaux, montés par 2,417 marins, appartenaient à la France; et l'ordonnance royale du 11 novembre 1835, en soumettant les navigateurs étrangers à des droits dont les nationaux sont affranchis, fera profiter la marine française de ce grand mouvement commercial.

Les hommes arrivent aussi. Depuis le 1er janvier 1836, on peut citer, entre autres émigrations, celle de 2,000 Mahonnais. Cette population, endurcie au travail sous un climat analogue au nôtre, a déjà réduit de moitié le prix de la main d'œuvre, dont la cherté était une des principales difficultés dans la nouveille colonie (1).

Nous pouvons prononcer le mot de colonie nouvelle, car elle est fondée, et il n'est en la puissance de personne d'y renoncer et de la perdre. Les faits ont parlé, et, quoique nouveaux encore, ils sont assez considérables pour se faire obéir. Une fois entrés dans un courant d'événemens et de conjonctures, les hommes et les nations doivent poursuivre jusqu'au bout. Les grands résultats ne sont pas toujours la conséquence d'une réflexion systématique, qui, dès l'origine, a tout embrassé : ils peuvent naître irrégulièrement. Les peuples, dit un des penseurs les plus féconds de l'antiquité, n'ont pas eu tous les mêmes motifs pour se chercher une autre patrie. La ruine de la cité sous l'agression étrangère, une sédition, une population trop abondante, une peste, un tremblement de terre, l'ingratitude du sol natal, la fécondité vantée d'un terroir lointain, voilà quelques-unes des causes historiques qui ont pro-

(1) Ces renseignemens nous sont transmis par M. Urtis, qui se trouve en ce moment à Alger.

duit les colonies (1). Certes, les conseils de Charles X n'avaient pas hérité des conceptions napoléoniennes sur l'Afrique et l'Orient, mais ils n'en ont pas moins expédié une armée sur les côtes si connues des Romains; la fortune et la victoire nous y ont accueillis, depuis six ans nous y campons, c'est-à-dire que nous avons contracté le devoir d'y durer et d'y grandir.

Au surplus, toutes les nations puissantes se sont disséminées dans le monde par des colonies. C'est de cette fécondité que se sont échappés les progrès du genre humain; et les nations, toujours sédentaires, restent inutiles et obscures. Le foyer britannique se compose de trois îles médiocres; mais le nom britannique est partout. Isocrate louait les Athéniens du désir qui les dévorait de semer sur tous les points l'empreinte de leur nom et de leur cité. La Phénicie, Carthage et Rome se sont multipliées en Afrique, en Europe et en Asie.

Il ferait beau voir les Français demeurer impuissans sur une terre heureuse! Appeler en Afrique des colons munis suffisamment de connaissances pratiques et de ressources pécuniaires, appeler les indigènes, appeler les Européens, montrer à l'Europe que nous avons vaincu, et que nous continuerons de vaincre, tant pour elle que pour nous; rassurer toutes les populations africaines, qui accepteront notre suprématie, partager le sol avec elles, unir par un lien solide les civilisations de l'Orient et de l'Occident, voilà nos devoirs et nos moyens de succès. Il faut marquer au front cette colonie d'Alger du signe de l'esprit nouveau, de l'esprit du XIXe siècle. Les colonies ont leurs époques. Filles de la métropole, après lui avoir dû la vie, l'éducation, elles grandissent, s'émancipent et finissent par se détacher de leur mère. Voilà la vérité. Nous ne saurions adopter aujourd'hui cette doctrine rétrograde qui considérait les colonies comme un *simple instrument de la métropole* (2). Déjà, au XVIIe siècle, Grotius professait d'une manière absolue la liberté naturelle des colonies, et les appelait *sui juris*. Nous, un siècle plus tard, nous devons reconnaître que ces en-

(1) Seneca. Consol. ad Helv., c. VI.

(2) Colonia est nudum instrumentum populi mittentis et migrat non ut cives esse desinant, sed ut alibi habitent; indèque manent sub protestate et imperio mittentium. (COCCEIUS.)

fans de la civilisation, soumis et dociles à leur berceau, trouveront nécessairement leur indépendance dans leur entier développement. Hâtons-nous donc de suppléer à ce qui peut nous échapper plus tard. Voici une vaste colonie sans esclaves qui s'offre à nous; sans esclaves, entendez-vous? Là, nous n'avons besoin ni d'avilir, ni de tourmenter l'humanité. Là, le rotin du planteur ne frappera pas l'esclave devant la canne à sucre. Non, sur la terre d'Afrique tout peut se passer noblement; des hommes libres cultiveront la terre, les colons français et européens vivront par le travail sous la protection de nos armes, et la nouvelle colonie fera fleurir trois des plus nobles choses humaines, la liberté, l'agriculture et la guerre.

La conservation d'Alger est si nécessaire et si juste, que tous les intérêts, les plus particuliers comme les plus généraux, s'y rencontrent. C'est ainsi que les convenances du midi de la France s'accordent avec celles de la France entière et de l'Europe; et il faut saisir avec un habile empressement cette occasion de verser d'abondans bienfaits sur cette belle partie de notre empire. Il reste encore, dans le midi de la France, des regrets qui s'attachent non seulement à la restauration, mais à l'ancienne monarchie renversée il y a bientôt cinquante ans; l'organisation politique fondée par la révolution blesse encore quelques habitudes et quelques souvenirs. Toujours le midi de la France a eu quelque pente à s'isoler du centre; et depuis les temps les plus reculés, où le pape et le roi de France étaient obligés de ramener violemment Toulouse à l'obéissance envers Rome et Paris, Henri IV, Richelieu, la révolution, l'empire, ont tour à tour éprouvé des résistances instinctives, qui durent disparaître, au reste, devant l'ascendant d'un pouvoir national. Voilà pourquoi il doit entrer dans les desseins d'un gouvernement sorti des principes nouveaux, et si l'on veut révolutionnaires, de répandre sur le midi de la France les trésors d'un commerce immense, et de montrer à ces populations généreuses ce que peuvent devoir les intérêts les plus positifs à la politique de l'unité et de l'intelligence moderne.

Il y a dans la conquete et la conservation d'Alger un précieux mélange de grandeur et d'utilité, de poésie et de raison. On a beaucoup, dans ces derniers temps, disserté sur l'Orient; on a fait des projets de partage du monde; les uns se sont hâtés d'abandonner

l'empire ottoman à la Russie; les autres ont déclaré que l'indépendance de l'Europe ne survivrait pas à la chute de Constantinople entre les mains des successeurs de Catherine. Tout cela manque de vérité. D'une part, il ne faut pas se hâter de rayer de la carte politique l'héritage de Mahomet II; de l'autre, si Constantinople appartenait un jour au czar, cette mutation de propriété n'ébranlerait pas l'Europe, si la France est souveraine dans la Méditerranée.

Napoléon avait eu sur l'Egypte de grands projets; il faut les reporter sur Alger. La possession du littoral de l'Afrique rapproche de nous l'Orient et rend possibles dans l'avenir les plus éclatantes prospérités.

Nous possédons la régence, c'est bien : pourquoi plus tard n'étendrions-nous pas notre suprématie sur Tunis et Tripoli? L'empire de Maroc, qu'inquiète notre voisinage à Tlemcen, ne vient-il pas d'appeler notre attention et nos armes par des secours donnés aux Arabes?

Quand nous serons maîtres puissans et certains d'un vaste territoire, le commerce intérieur des caravanes ne viendra-t-il pas nous chercher? Ne sommes-nous pas près de l'Egypte, et par mer et par terre? N'y pouvons-nous exercer une suzeraineté salutaire aux deux civilisations de l'Orient et de l'Occident? Pourquoi un jour n'interviendrions-nous pas en Syrie entre la Russie et l'Angleterre, de façon qu'à l'exemple de l'empire romain nous aurions à promener notre vigilance et nos pensées des bords du Rhin aux rives de l'Euphrate?

Tout cela est possible; mais il y faut du temps, de la patience et du génie. D'abord il importe de vaincre les populations arabes et de graver dans leur imagination le respect de la supériorité européenne. Ce n'est pas la première fois que le Franc et l'Arabe en viennent aux mains, et que la victoire demeure à l'Occident. Quand des forces nombreuses et des avantages multipliés auront montré notre puissance aux Arabes, tenons pour certain que leur admiration pour nos armes se tournera en dévouement à notre cause. Les meilleurs alliés sont toujours les vaincus de la veille, et l'amitié la plus fidèle naît à l'ombre de la victoire.

Alors nous pourrons achever de vaincre les Arabes avec les Arabes eux-mêmes. Un jour l'Afrique peut obéir à la seule présence de quelques milliers de Français dirigeant et disciplinant les tribus

arabes; mais ce moment n'est pas venu, et il faut l'acheter par nos efforts. L'Arabe et le Français peuvent s'unir; ils ne sont pas entre eux sans quelque ressemblance : imagination vive, noble cœur, brillant courage, voilà de belles analogies. Mais il faut à l'alliance des deux races les préliminaires du champ de bataille; si nous estimons l'Arabe, il faut qu'il nous admire; et pour mieux nous servir plus tard, il ne doit pas penser aujourd'hui que nous ayons besoin de lui.

25 ou 30,000 hommes commandés par un lieutenant illustre de Napoléon, tout le prestige de la puissance militaire, une administration habile et ferme, apportant dans la nouvelle colonie les traditions les mieux éprouvées par une longue expérience, une résolution inébranlable de considérer la régence comme une partie intégrante de l'empire français; par une foi sincère en nous-mêmes, réveiller celle que le monde avait en nous, préparer avec patience et sûreté les plus grands résultats, commencer dès aujourd'hui l'œuvre systématique et persévérante d'un siècle entier: voilà les moyens et les pensées auxquels le succès ne saurait être infidèle.

Nous aurions désiré au gouvernement, qui depuis six ans s'occupe de l'Afrique, plus de suite dans les idées et plus de vigueur dans l'exécution. Nous faisons la part des difficultés que présentent les circonstances. Les émotions et les embarras d'une révolution récente, la possibilité d'une guerre continentale, ont dû divertir l'attention. Mais c'est le propre des gouvernemens habiles et forts, d'embrasser les points les plus opposés et de puiser une nouvelle énergie dans les situations extrêmes. Il eût été beau de faire dès 1831 ce qu'il faut commencer aujourd'hui, et d'éviter cinq années de tâtonnement et d'impuissance.

Puisque le pouvoir exécutif est constitutionnellement responsable, il doit être libre; libre dans la sphère que la charte lui a tracée. Or, rien ne saurait mieux lui appartenir que le soin de fonder une colonie; il ne s'agit pas ici de disserter, mais d'agir. En plusieurs occasions, les ministres ont montré une susceptibilité très vive sur ce qu'on appelle la prérogative royale; et par une contradiction singulière, on les a vus, dans la question africaine, s'empresser d'appeler le pouvoir législatif au partage avec la puissance exécutive.

En 1833, on a envoyé en Afrique une commission composée,

en grande partie, de membres des deux chambres. Le séjour des commissaires fut court; revenus en France, on leur adjoignit d'autre pairs et d'autres députés; de tant de conférences, il sortit bien un rapport, mais pas d'idée, pas de plan, pas d'acte.

Cette stérilité ne saurait être imputée aux hommes distingués qui concoururent à cette enquête. Les affaires ne se mènent pas ainsi. Il faut que celui qui conçoit, exécute; qu'il puisse, dans l'exécution, corriger certains détails du plan conçu. C'est ce mélange d'acte et de pensée qui constitue la gestion politique, qui permet le succès et la responsabilité. Il fallait conquérir des résultats et les montrer aux chambres; il fallait les appeler à délibérer sur des choses faites et non sur des choses à faire. Nous avons dépensé tant, argent et hommes, pour l'honneur et la puissance de la France : donnez-nous quittance. Qui oserait refuser de solder la victoire, et d'accorder un bill d'indemnité au sang glorieusement répandu?

Le pouvoir exécutif a pris un autre parti; il a tenté d'associer les chambres à son action; il a voulu obtenir, par cette déférence, les fonds nécessaires à l'établissement nouveau. Certes, c'est un des mérites du régime représentatif que les chambres puissent accorder ou refuser l'emploi des ressources financières de l'état, et il est vrai que, de cette façon, elles partagent le gouvernement. Mais alors il faut gouverner.

Les chambres gouvernent aussi en Angleterre; mais voit-on que la tribune y soit funeste à l'action? Expose-t-on à la publicité annuelle des débats parlementaires l'intérieur des colonies, ce qui se passe aux Indes, ce que l'état peut craindre ou espérer? Non; là, il y a des bases qu'on n'ébranle plus, des passions nationales qu'on respecte, des intérêts qu'on sert à tout prix, des situations faibles et des blessures qu'on cache avec patriotisme.

Il serait temps d'imiter cette pratique excellente; il serait temps que la discussion qui va s'ouvrir sur Alger fût la dernière, j'entends sur le fond, sur la destinée même de notre colonie. C'est assez d'avoir, pendant cinq ans, mis en question notre énergie et notre honneur : plus de ces hésitations, de ces parcimonies fatales, qui nous déconsidèrent et nous atténuent. Il est presque coupable de délibérer si l'on gardera une terre qu'arrose le sang français au moment où l'on parle.

On s'expose à apprendre une disgrace ou un échec moral de

nos armes à l'instant où l'on supprime quelques milliers d'hommes et d'écus : on se fait ainsi l'auxiliaire de l'Arabe, en retenant sur les bancs de la chambre le guerrier qui doit en triompher; on aigrit, ou décourage l'armée, on rabaisse dans l'esprit des peuples le gouvernement représentatif, dont le génie ne doit pas être incompatible avec les grandes entreprises.

Nous supplions les chambres de songer à la grave responsabilité qui pèse sur elles. La France veut garder Alger; le pouvoir exécutif veut être forcé de le garder, tant par la nation que par les chambres; c'est à la puissance parlementaire de comprendre la nation et le gouvernement.

Admettons un moment, par une supposition injurieuse dont je demande pardon à mon pays, que la France abandonne Alger, et ramène dans le port de Toulon ses colons et ses soldats, qu'adviendrait-il de cette lâcheté? La plage africaine resterait-elle déserte? Alger rentrerait-il sous la suzeraineté de Constantinople, ou bien serait-il le séjour de pirates indépendans? Non; nous avons trop bien montré le chemin aux autres puissances; l'une d'elles nous succéderait sur-le-champ, et nous aurions à combattre, dans la Méditerranée, une position formidable tournée contre nous.

L'Angleterre se construirait rapidement un second Gibraltar, si elle n'était prévenue par l'Amérique, qui traite en ce moment avec l'empire de Maroc, pour acquérir un port sur la côte d'Afrique. La Russie saisirait la première occasion de prendre pied dans la Méditerranée. Si la marine espagnole se relevait un jour, ne pourrait-elle pas reprendre les projets de Charles-Quint? Notre retraite nous amènerait de nouveaux dangers et de nouveaux ennemis; notre condition serait pire qu'avant notre conquête; et pour n'avoir pas voulu garder Alger, nous aurions à trembler un jour pour Marseille et Toulon.

Les devoirs d'une nation s'augmentent avec ses prospérités. Heureux en 1830, nous devons nous montrer actifs et puissans. Est-ce nous qui nous sommes si souvent donnés comme peuple initiateur, qui devons décliner l'occasion d'exercer les qualités dont nous revendiquons l'honneur? Le monde ne nous les refuse pas; mais il ne sera pas mal que nous prenions la peine de les lui prouver encore.

LERMINIER.

LES MONTONEROS.

Depuis plusieurs jours le calme semblait rétabli dans Cordova; mais ces révolutions qui se forment, éclatent et passent avec la rapidité de l'orage, laissent à travers les campagnes des traces plus profondes. Semblables à l'Océan, ces vastes plaines sont longues à se calmer, et une fois que le cri de discorde a été entendu, les bandes armées se soulèvent de proche en proche jusqu'aux extrémités d'une province. Les *montoneros* ou rebelles, repoussés par des forces supérieures, s'étaient retirés vers la ville du *Rio Cuarto*; puis abandonnés successivement par les chefs qui d'abord s'étaient prononcés pour eux, ils furent réduits à se jeter dans les montagnes pour y continuer avec moins de désavantage la guerre de partisans. Ce n'était donc plus désormais une question qui intéressât les habitans de la ville, et les timides bourgeois se hasardaient à entr'ouvrir leurs portes, à causer à voix basse sous les saules de la promenade; les chariots de l'intérieur, chargés de marchandises, criaient sur leurs essieux de bois, et on entendait de nouveau les guitares résonner la nuit aux angles de la grande place.

Il était temps de poursuivre notre voyage vers les Andes. C'était précisément la route qu'avaient prise les deux armées, et nous devions finir par rencontrer l'une ou l'autre; en outre les bandes indisciplinées laissent à leur suite des déserteurs, des trai-

nards, corsaires armés pour leur compte, qui ne reconnaissent plus la neutralité du voyageur. Une partie de la nuit fut employée à charger le *coche galera*, longue et pesante voiture que traînent quatre chevaux, portant chacun leur cavalier. Quand le jour parut, nous étions sur le sommet de la colline d'où l'on domine toute la vallée. Je m'arrêtai pour jeter un dernier regard sur cette ville pittoresque : trois semaines auparavant, elle s'était montrée à nos yeux ravis étincelante des derniers rayons du soleil, toute blanche au milieu des sables jaunes de la plaine, comme un port désiré après cent quatre-vingts lieues de pays presque déserts. A voir les nombreux clochers qui semblent envahir toute la ville, on croirait trouver là le calme du cloître et de l'étude; mais les cartouches brûlées par les *colorados* dans leur retraite jonchaient l'herbe noircie, et je vins tristement à songer que ces révolutions mesquines, dont on est tenté de rire, qui se font avec cinq ou six cents hommes ramassés en courant, sont encore hors de proportion avec les pays qu'elles désolent. Ces peuples fougueux et guerroyans, sinon belliqueux, n'ont pu se décider à déposer les armes qu'ils avaient prises d'abord pour conquérir leur indépendance; ils les tournent contre leur patrie; dès qu'un parti succombe, dans le sein même du parti victorieux se forme bien vite une faction, et plus le pouvoir devient précaire et chancelant, plus aussi chacun le juge facile à usurper.

Ces pensées pénibles, suscitées en nous par l'impression fraîche encore des scènes désolantes et parfois terribles dont nous avions été témoins, s'effacèrent peu à peu, lorsque les montagnes élevèrent seules leurs masses azurées au-dessus de la ville perdue dans la distance : au murmure du vent dans les caroubiers, aux chants de l'oiseau sur les buissons, à l'air frais et suave d'une matinée d'hiver digne de nos printemps, nous sentîmes une fois encore la puissante influence d'une nature calme et solennelle; l'Espagne avait fait place à l'Amérique.

Il était facile de prévoir combien le voyage serait pénible; à peine avait-on fait trois lieues, que les chevaux ne pouvaient plus avancer. Les armées avaient pillé les postes de la ville et fait leur choix avant nous; le fourrage manquait à Cordova, comme aussi la nourriture aux hommes, les vendeurs d'herbes et les bouchers s'étant bon gré malgré joints aux rebelles. Les péons, furieux

de déchirer inutilement le flanc de ces pauvres bêtes, abandonnèrent l'étrier pour promener au hasard leurs terribles éperons du poitrail à la croupe. Le sang ruisselait sur les bottes; toute observation à cet égard ne servait qu'à irriter davantage ces farouches cavaliers : plus d'une fois dans la suite, on fut contraint de laisser sur la route un cheval ouvert jusqu'aux entrailles.

On conserve toujours dans les postes quelques *cavalladas* de rechange; ce fut bientôt notre seule ressource; après avoir attendu long-temps, nous vîmes arriver, au son de la clochette felée, environ quatre-vingts chevaux maigres, boiteux, écorchés, les crins à moitié arrachés par les broussailles, et on tira de ces invalides de quoi former deux relais pour les dix lieues qui nous restaient à parcourir avant d'arriver au *Rio Segundo*.

Désormais le pays est plat; on n'a ni mauvais pas ni fondrière à redouter. Les bois cessent un instant, et sont remplacés par la plaine aux grandes herbes; les horizons de Santa-Fé, prolongés à perte de vue, se retrouvent encore, mais moins les ruisseaux qui donnent aux pâturages de cette province leur fertilité et la sombre couleur verte qui les distingue. Vers la droite, les montagnes, d'un bleu plus foncé encore que le ciel qui les couvre, se profilent dans le lointain jusqu'à l'endroit où elles paraissent rentrer en terre pour ressortir çà et là sous la forme de grosses pierres semblables à des monumens druidiques. Pas un cavalier n'animait cette solitude : si par hasard une maison se montrait, perdue sous son petit bois de pêchers, rien n'annonçait qu'elle fût habitée; le postillon avait l'air inquiet; les péons ne chantaient pas comme d'habitude, les chevaux soufflaient péniblement et penchaient la tête; puis le vent de sud-ouest s'éleva peu à peu; le soleil se cacha sous de gros nuages compactes qui envahirent l'horizon comme un voile sombre sur lequel se détachait plus brillant encore le beau vanneau de la Pampa, le *tiroutero* aux ailes armées, dressant sa crête joyeuse chaque fois qu'il jette son cri dans le ciel désert. Tout nous faisait présager un de ces orages terribles qui naissent au cap Horn, côtoient les Andes, et éclatent sous les latitudes plus élevées.

Peut-être sentîmes-nous quelque regret de nous être mis en route sous des auspices si défavorables; et comme pour se donner un nouveau courage contre un danger d'une autre nature, l'instant de la halte fut employé à charger les armes. On mit une poignée de

balles dans un tromblon, c'était l'artillerie; une carabine, un fusil à baïonnette, des pistolets, complétaient notre arsenal.

On se figurerait difficilement l'aspect lugubre de la Pampa, lorsque les ténèbres commencèrent à l'envelopper de toutes parts. Çà et là un arbre chétif dépouillé de feuilles, couvert de vieux nids de perruches, agitait au sifflement de la brise ses rameaux épineux. Pas une étoile au firmament, pas une lumière à l'horizon. De brusques et froides raffales rasaient violemment le sol, et faisaient battre les *ponchos* sur le dos des cavaliers : à la plainte du vent se mêlait par intervalles le son aigu de l'éperon, et le bruit du large fouet plat sur la croupe des chevaux : selon que la cavalcade de rechange restait en arrière, s'égarait, ou nous dépassait dans sa course, le trot de ces chevaux effarés résonnait sourdement comme un tonnerre lointain, puis s'éteignait encore, emporté par la bourrasque; on ne distinguait plus leur marche qu'à la lueur fantastique de la cigaretta du postillon. Cet ouragan, formé dans les glaces, traversait à la hâte une terre inculte, pour s'abattre sur les cannes à sucre de Iucuman.

Enfin nous entendîmes hurler les chiens du *Rio Segundo*. La pluie tombait par torrens; personne ne vint au-devant de nous. Un grand feu brillait au milieu d'un hangar à moitié ruiné, où quelques figures ennuyées regardaient rôtir un quartier de bœuf. Cette hutte, ouverte à tous les vents, laissait arriver la pluie par de larges brèches; la fumée tourbillonnait à travers les visages des gauchos impassibles qui se contentaient de remuer les tisons en fermant les yeux. Les cigarres passèrent et s'allumèrent à la ronde; on m'offrit une tête de bœuf pour m'asseoir, et sans autre préambule, sans une seule question de la part de mes hôtes, je me trouvai admis à partager le feu et l'abri communs.

Lorsqu'on fut bien convaincu que nous étions tout-à-fait étrangers à la révolution, nous vîmes enfin s'ouvrir la porte de la maison. En entrant dans cette chambre spacieuse, je fus frappé de trouver là de vieux fauteuils espagnols, à dos elevés, embellis de clous à tête ronde et d'arabesques du XVIIe siècle. Un cuir tendu par un cercle d'osier, et accroché aux poutres du plafond par une longue corde de crin, servait de berceau à un enfant que notre arrivée n'éveilla pas. La mère en tenait un autre dans ses bras. Cette femme était jolie : assise sur ses talons à la manière turque, elle s'enfonça

dans l'angle de l'estrade, suspendit sa guitare près de la madone, et rejeta son schall sur ses épaules. Le mari, fortement empreint de cet air d'indolence qui caractérise les habitans de la province, parut embarrassé de notre présence; cette gêne redoubla quand il fallut demander les passeports, il fit semblant de les lire en les tenant en sens inverse, et après avoir vu clairement que nous avions besoin de chevaux pour le lendemain, il dit avec sang-froid : « Les montoneros étaient ici il y a quatre jours. » Ce qui signifiait : Il ne me reste pas un cheval.

Notre dernière ressource consistait à atteler des bœufs à la *coche galera* et à aller ainsi chercher fortune ailleurs. Mais ce digne homme, effrayé du passage fréquent des troupes, avait chargé sur un chariot ses effets les plus précieux et dirigé le tout vers Cordova, mettant en sûreté l'attelage avec la charrette; bien entendu que les postillons avaient suivi les bandes armées.

Toute délibération fut remise au lendemain, et je pris possession de la galère qui me servait de tente depuis Buenos-Ayres. L'orage alla croissant; la cabane pliait sous la violence de la bourrasque, la maison en était ébranlée; les péons, mal abrités, se tenaient serrés autour du feu mourant; blottis sous leurs couvertures, la tête cachée sous la peau de bœuf qui sert de base à la selle (*carona*), ils commencèrent à ronfler. Un lac se forma dans la cour. Comment dormir au milieu de ce vacarme? Lorsque le jour s'annonça, il y avait sur chaque tige, sur chaque feuille de roseaux, à moitié brisée par la tempête, des milliers de petites perruches vertes à longue queue, gardant à grande peine leur équilibre, et toutes à la fois témoignaient leur déplaisir par des cris rauques et perçans. Les animaux, dans ces pays peu habités, ont un instinct merveilleux qui les porte à se réunir autour de la demeure des hommes à l'approche du mauvais temps.

La Sierra, dont nous nous étions singulièrement rapprochés pendant notre marche nocturne, se montra couverte de neige. Les rochers, revêtus d'une teinte sombre inaccoutumée, accrochaient dans leur vol les nuages qui semblaient s'être oubliés là, abandonnés par l'ouragan.

Quand un gaucho s'est mis en tête de ne pas faire une chose, ni supplications ni menaces ne peuvent lui arracher une réponse. Ceux de la cabane, jeunes gens incapables de servir de guides, ne

voulurent à aucun prix faire l'office de postillons. Le froid suffit pour démoraliser ces individus habitués à une température plus douce, et vêtus à la légère. Ils restaient devant le feu, séchant leurs habits, secouant leurs longs cheveux, lorsque deux hommes armés arrivèrent tout à coup au grand galop. L'officier portait la casquette verte et galonnée d'un capitaine de dragons, car on a donné ce nom à un corps dont l'arme distinctive est la lance; l'ordre fut exhibé, il fallait des chevaux. Le soldat d'ordonnance resta debout à la porte, les bras croisés, appuyé sur sa carabine, dans l'attitude muette et résignée d'un Indien. Il y avait en effet de la couleur indigène dans ses joues brunes et olivâtres. Cet officier ayant relevé son poncho, je m'aperçus qu'il n'avait pas d'habit. Nous avions souvent rencontré des commandans à la tête de leurs bataillons, avec une couverture autour du corps, en place de manteau. Arrivé de Cordova par un chemin détourné, il se rendait avec d'importantes dépêches vers l'armée du gouverneur qu'il ne savait où rejoindre.

Les chevaux ont la mauvaise habitude de suivre toujours la clochette (*madrina*), et de ne suivre qu'elle. Aussi vîmes-nous reparaître l'un des jeunes gauchos qui s'était éclipsé silencieusement; derrière lui se pressait une troupe d'assez maigres rosses, qui avaient échappé aux griffes des montoneros. Il n'y avait plus à reculer; une fois les deux militaires partis, nous enlevâmes presque de force postillons et chevaux.

Le *Rio Segundo* coule à deux pas de la poste. Ses bords sont escarpés, son lit très large, et à peine le remplit-elle quinze jours par an. Heureusement pour nous, sa profondeur à cette époque n'excédait pas deux pieds. De grands arbres, vieux et à demi déracinés, croissent sur ce terrain d'alluvion, et ce fut sous leurs rameaux pressés que nous cherchâmes un abri contre la neige qui tombait avec violence, tandis que la galère traversa péniblement ce fleuve, réduit aux proportions de ruisseau. Puis, les chevaux revinrent nous prendre l'un après l'autre; notre passage fut singulièrement hâté par la vue de cinq ou six hommes armés, vêtus de ponchos rouges, et galopant sur l'escarpement opposé; peut-être étaient-ce des montoneros à la poursuite des dépêches.

Quelques cabanes sont groupées en forme de rue sur le bord du fleuve. Les propriétaires de ces huttes, couverts de haillons, se

mirent aux portes pour voir passer la galère. Les rives du Rio Segundo sont extrêmement fertiles, mais certes ce n'a point été là le motif qui a déterminé les habitans à s'y fixer; car entre eux tous ils ne cultivent pas vingt épis de maïs. Ils ne paraissent avoir d'autre occupation que de murmurer des injures contre les passans qui portent des pantalons et des bottes *de veau ciré*.

Nous allions presque à l'aventure; cette route n'est guère frayée, personne de nous, sans excepter le postillon, n'avait été au-delà de la rivière; les chevaux refusèrent d'avancer, et sept lieues restaient encore à faire! Les péons nous annoncèrent qu'il fallait descendre et suivre à pied; c'était à leurs yeux la plus cruelle mésaventure. Pour eux, marcher à pied serait chose impossible; c'est beaucoup déjà de ne pouvoir galoper. Et en vérité, dans ces plaines immenses où rien ne divise l'espace, où le chemin s'alonge sous les pas du voyageur, l'homme abandonné à ses propres forces perdrait courage. Il faut, pour franchir de semblables distances, l'aile de l'oiseau ou tout au moins la vitesse du cheval. Ce qui augmentait notre mauvaise humeur, c'était de voir, au milieu de notre disette de chevaux, accourir sur notre passage des troupes de cavales indomptées, suivies de leurs petits; elles venaient tout près de la galère, l'œil en feu, la crinière hérissée, avec cette allure souple et svelte de l'animal qui n'a jamais senti le frein; puis, après nous avoir considérés avec attention, toutes se mettaient à fuir en hennissant.

Une estafette d'une espèce nouvelle se joignit à nous. Sur un cheval étique, qu'on aurait pu comparer à la Patricia du *Roi de Bohême*, était perché un petit nègre de dix à douze ans, à moitié nu, mourant de froid, de faim et de fatigue. Le retour à la poste, où nous allions nous-mêmes, complétait quatorze lieues que le pauvre enfant parcourait ce jour-là sans manger et n'ayant pas la force de faire prendre le trot à son cheval. Ce négrillon esclave, perdu au jeu par son maître, venait d'être racheté par lui, pour la valeur de deux boisseaux de maïs. Il nous fit pitié à voir, couché sur le cou de son cheval, enfonçant ses mains sous la crinière pour les réchauffer, abritant ses pieds nus et chargés de lourds éperons rouillés sous les cuirs de sa selle en lambeaux. Son arrivée ajouta le dernier trait à notre caravane désorganisée; cette caravane n'était-elle pas l'image vivante de cette province bouleversée?

Enfin nous aperçûmes le *Bajo Hermoso*, notre halte pour la nuit.

A ce nom de *belle vallée*, on se figure un paysage animé, quelque joli village au bord d'une rivière; c'est tout simplement un vallon à perte de vue, au milieu duquel surgit une misérable cabane toute seule avec un caroubier pour ombrage. Telle est l'apathie des habitans, qu'on ne sait, à voir leurs *ranchos* à peine construits, si l'on arrive à une ruine ou à une maison délaissée dont jamais les murs ne seront achevés. Rien n'est moins confortable que ces habitations; elles n'ont pas de cheminée; qu'il pleuve, neige ou vente, il faut préparer son souper en plein air, ou bien grelotter autour des tisons fumans qui s'éteignent sur la terre humide; et encore, dans ces temps de troubles, le voyageur fatigué n'ose aborder de front ce toit désiré; qui sait? peut-être une troupe de bandits s'y est réfugiée; on arrive doucement, on fait le tour; d'un œil exercé on examine si quelque cheval fraîchement débridé se mêle à ceux du corral; puis, du fond d'une outre grossière qui ressemble à un bœuf sans tête pendu par les pieds, grenier provisoire où l'on accumule la provision de maïs, un chien s'élance en aboyant, et, bon gré malgré, il faut être vu et tenter l'entrée.

Il y a toujours, dans un coin de la maison, une estrade de pierre sur laquelle tout le monde se couche enveloppé d'une couverture ou d'un manteau; mais, à moins d'un froid trop rigoureux, il est plus agréable de s'établir dehors, au grand air, près du feu. A cette cabane était adossée une hutte plus petite et très obscure. Je fus surpris d'entendre sortir de ce lieu des cris d'enfant; je m'avançai avec précaution. Sur un cuir de bœuf était couchée une mulâtresse horriblement maigre, presque nue et à demi roulée dans un lambeau de couverture trop étroit, même pour abriter la misérable créature qui pleurait sur son sein. Elle fit un mouvement pour bercer l'enfant et retomba avec un soupir d'agonie; ruinée par une longue fièvre, cette esclave mourait, faute de soins.

Comme on côtoie la Sierra à une courte distance, la nature du terrain change plus souvent d'aspect; le paysage devient plus varié, mais les grandes lignes dominent toujours. Quelquefois ce sont des rochers isolés au pied desquels se cachent des maisons, des cabanes de bois. Aucune culture, pas une bêche, pas une charrue; quelques épis de maïs pour faire aux grands jours une pâte lourde et indigeste (*massamora*), trop primitive pour l'estomac blasé d'un Européen. La Pampa conserve partout son caractère sauvage.

Le ciel était devenu serein, bien que le froid continuât. Les vapeurs de la veille se groupaient sur le sommet des montagnes, puis s'élevaient encore pour se dissiper dans l'atmosphère. Çà et là commencèrent aussi à se montrer des points rouges que nous suivions d'un œil inquiet : voiles suspectes sur un océan peu sûr, déserteurs évitant les routes, soldats fatigués d'une guerre sans profit, et disposés à s'indemniser de leurs frais de déplacement, avant de suspendre au toit de bois la lance et la carabine. Ces apparitions agissaient fortement sur l'humeur des péons; ils tournaient la tête vers nous, et on sentait qu'au moindre péril ces honnêtes gens eussent coupé la corde de cuir qui attelait leur cheval au timon. Errans, n'ayant rien à défendre, rien à perdre, est-il à croire qu'ils voulussent risquer leur vie pour des patrons au service desquels ils sont engagés seulement pour la durée du voyage? D'ailleurs, l'expérience les rend circonspects; deux des nôtres, dans ces mêmes parages, avaient été pillés quelques mois auparavant, puis attachés nus aux arbres de la forêt, jusqu'à ce qu'il vînt à passer de charitables muletiers qui les délivrèrent.

Cette fois nous avions devant nous un village de vingt feux à peu près, le *Salto*. Les maisons sont irrégulièrement semées sur un joli coteau boisé, au bas duquel coule le Rio Tercero. Les bois semblent se plaire sur ses rives, et jusqu'à travers la province de Santa-Fé, qu'il arrose sous un autre nom, pour se rendre au Parana, les caroubiers dessinent ses nombreux contours. Vers les endroits les plus boisés de Cordova, du côté de *Capilla de Dolores*, petites îles essentiellement solitaires, les grèves jaunes, les touffes de saules, rappellent ces ravissans ruisseaux tributaires de l'Ohio et du Meschacebé, et les savanes qui les bordent. Mais depuis la Plata jusqu'aux Andes, il n'y a pas d'aussi pittoresque point de vue qu'au Salto. Une *barranca* escarpée s'ouvre en demi-cercle au-dessus d'un immense paysage, encadré par les cimes lointaines des montagnes; quelques pics intermédiaires, plus bas et d'un azur moins foncé, servent à mieux faire sentir la profondeur des derniers plans, et une belle forêt, une forêt aux dômes compactes, se déroule jusqu'aux bords de la rivière. Sous les voûtes des caroubiers retentissent le mugissement des taureaux sauvages et le sonore hennissement des cavales. Je ne sais quel suave murmure s'élève de cette solitude effleurée par la brise. On fixe son regard

sur la cime des arbres, on écoute avec ravissement les mille voix confuses des oiseaux de la grève et des perruches qui passent, capricieuses et empressées, d'une colline à l'autre; on contemple cette rivière dorée que jamais bruit de rames n'a troublée. Tout cela fait naître dans le cœur une tristesse douce que certains hommes préfèrent aux plus bruyans plaisirs.

Nous passâmes la soirée autour d'un grand feu, avec toute la famille du maître de poste, famille nombreuse et hospitalière, plus patriarcale que ne le sont d'ordinaire celles de la Pampa. On conta des histoires d'Indiens, sous un toit qui portait encore les traces de l'incendie allumé jadis par les sauvages; et puis, enfin, on chuchotta à voix basse quelques nouvelles de la guerre civile. — Les montoneros, poussés aux dernières extrémités, se défendaient courageusement; chevaux et cavaliers souffraient beaucoup du froid dans ces marches forcées à travers les montagnes, couvertes de neige en plusieurs endroits. Le chef au nom duquel ils s'étaient révoltés, affectait une neutralité qui causait leur perte. — La guerre se prolongeait donc, accompagnée de toutes les horreurs qu'entraînent après elles les dissensions civiles, surtout chez un peuple à demi barbare. Et tout cela se passait de l'autre côté de la première ligne de montagnes qui bornait notre horizon, aux environs de Calamuchita.

Quand le soleil dora verticalement la plaine, près de disparaître derrière les monts, les ramiers et les tourterelles bleues commencèrent à roucouler dans les grands arbres; à cette heure les enfans cessent de les poursuivre avec leurs frondes, et il se fait un grand silence autour des maisons. Puis du fond des vallées, des bois et des rocs voisins, accourent à grand bruit les perroquets verts à tête jaune (*loro de barranca*), oiseaux tumultueux et criards, qui viennent chaque soir se réfugier dans les trous dont cette rive escarpée est toute remplie. Plus d'une fois le craintif habitant du *Salto*, trompé par la frayeur, prit les aspérités des rochers pour des bandes de montoneros en marche vers le village. Les récits de la veillée avaient troublé l'imagination des péons; au moindre bruit, au passage d'un cheval, que l'on entendait ou que l'on croyait entendre, tous se soulevaient sur le coude, prêtaient l'oreille pour discerner le bruit de l'éperon et le trot sourd sur l'herbe sèche; une fois enfin, ce fut comme le galop d'une armée. On se jeta précipitamment

sur les pistolets. Ce n'était que la plainte de la brise de nuit et le murmure des eaux; l'œil le plus perçant n'aurait pu découvrir autre chose que la neige de la Sierra traçant une ligne blanche à travers les ténèbres.

Cependant ces vagues terreurs retardaient considérablement notre marche : il fallait prier long-temps pour obtenir cinq ou six chevaux maigres, et nous allions partir sans guides ni postillons, si un sourd et muet du village ne se fût offert de bonne grâce.

A l'entrée du bois, le muet fit un geste : deux hommes à cheval s'avançaient vers nous. Ils furent reçus sur le pied de guerre. C'étaient deux invalides de l'armée des Indiens, revenant chez eux à petites journées. L'un était grièvement blessé à la jambe; l'autre avait eu le nez emporté d'un coup de lance. Nous leur offrîmes un morceau de pain et un verre de vieille eau-de-vie de San-Juan, choses qui ne se rencontrent pas souvent aux pays d'où ils venaient. D'après leurs renseignemens, nous ne devions pas tarder à rencontrer les détachemens d'avant-garde des bandes libres (*partidas suertas*).

Il fallait renouveler nos chevaux, et le postillon nous conduisit à la porte de Andrada. Elle paraissait inhabitée; quand la porte s'ouvrit, nous aperçûmes un homme qui tenait sa tête appuyée sur ses deux mains et pleurait. Quelques armes laissées par les rebelles dans sa maison avaient causé sa ruine. Le gouverneur, venant à passer avec son état-major, avait ordonné immédiatement de livrer à l'armée tous les bestiaux du coupable. Il fallut aller plus loin, vers une cabane cachée derrière une colline, à l'entrée d'une plaine de dix lieues, légèrement ondulée; cette vaste prairie, bornée à droite par la Sierra que l'on voit en face, à gauche par des rocs couronnés d'arbres d'une nouvelle espèce, a une teinte jaune et dorée comme si ces hautes herbes étaient des blés au temps de la moisson. Çà et là de larges taches noires désignaient à l'œil le campement de l'une des deux armées. Nous eussions pu nous croire être à peine à deux milles de la Sierra, si le vol des grands oiseaux de proie n'eût servi à calculer la distance, de même que la neige des régions supérieures nous donnait la mesure des hauteurs; car dans cette vallée si bien abritée, l'air était doux; les arbres, gracieusement serrés en touffes vertes, faisaient songer au printemps. Il y a de magnifi-

ques journées d'hiver dans ces climats; la température plus régulière de nos contrées ne peut réunir dans un temps donné toutes ces nuances fines et douces qui semblent prises à chacune des saisons.

Arrivés à une de ces petites collines, nous aperçûmes deux cavaliers, marchant au pas et causant ensemble avec une tranquillité affectée. Je tirai la longue-vue, et, grace à son secours, je pus voir distinctement que l'un d'eux tenait une lance au raz de terre, tandis que son compagnon cachait une carabine le long de sa selle; des chapeaux pointus, des bonnets de paille ornés de longs rubans, surgirent peu à peu, et nous comptâmes neuf ou dix cavaliers diversement armés. Ils s'avancèrent sur deux rangs, mais arrivés plus près, les voilà qui s'étendent sur une ligne et nous cernent d'assez loin encore. Nous étions sur nos gardes; on passa les armes aux péons en les exhortant par des menaces à se bien conduire; un seul d'entre eux, homme de cœur, vieux soldat, prit la bride dans ses dents, et saisit le sabre avec lequel il avait fait jadis les guerres du Pérou. Mais au moment où nous pressions la languette de nos armes braquées par les fenêtres de la galère, les gauchos s'arrêtèrent, puis se mirent à rétrograder lentement. Ce qui contribua le plus efficacement à les contenir, ce fut cette large gueule du tromblon étincelant au soleil et qui offusquait successivement tous ces bandits à mesure qu'ils tournaient autour de nous. Cependant ils députèrent un des leurs (qui, je ne sais par quel hasard, portait en croupe un enfant de huit à dix ans), sous prétexte de réclamer un des chevaux de notre attelage. Il examina attentivement nos forces. Peu inférieurs en nombre, nous avions l'avantage sous le rapport de la qualité des armes. Après dix minutes environ d'attente, nous eûmes une seconde alerte : le cri sauvage du gaucho retentit à nos oreilles, et l'un d'eux fondait déjà sur nous au galop en faisant tourner sa lance avec une étonnante dextérité; mais les autres ne le suivirent point, et il battit en retraite.

Toutefois il fallait se hâter de gagner un gîte; d'autres cavaliers passaient ventre à terre dans la plaine, le sabre en main; ils poursuivaient un troupeau de moutons au milieu duquel ils firent un grand carnage, frappant d'estoc et de taille avec l'impétuosité de don Quichotte. Cette manière de se procurer des vivres indiquait assez à quelles gens nous avions affaire. Nous étions tout-à-fait au

milieu des *partidas suertas;* des feux isolés perçaient les ombres du crépuscule, et tant qu'il fit un jour, nous tînmes nos regards fixés sur le groupe de cavaliers qui flairait la galère du haut du vallon.

Le lendemain nous arrivâmes au Rio Cuarto. En traversant la rivière de ce nom à cent pas de la ville, nous vîmes venir vers nous un chariot traîné par des bœufs et escorté par une troupe de soldats armés de lances. Au fond de cette prison ambulante gisait un officier, pâle et souffrant, les fers aux pieds, les mains liées, que l'on conduisait au camp, sans doute pour le fusiller : c'était un officier de montoneros. A cette heure du jour on faisait la sieste; personne ne parut aux portes. Deux autruches apprivoisés se promenaient gravement dans les rues; sur la grande place, des soldats du régiment des auxiliaires des Andes dormaient autour de leurs feux, et quelques dragons aux manteaux verts, appuyés sur les affûts, montaient la garde autour de quatre pièces de campagne.

L'autorité civile et militaire avait passé tout entière entre les mains du commandant. Retiré au fond d'un grand appartement un peu plus propre qu'une grange, cet important personnage était assis avec deux aides-de-camp sur de vieux fauteuils vermoulus, et lisait à haute voix de sales chiffons de papier. A chaque alinéa, les mains de ces trois individus plongeaient, à défaut de fourchettes, dans un plat de terre chargé de tranches de bœuf roti, et les moustaches des convives trempaient alternativement dans le même pot de terre. Ce modeste repas achevé, le commandant lâcha le ceinturon de son sabre, et se mit à se promener avec dignité dans son palais en distribuant des ordres aux soldats qui attendaient à la porte, les jambes croisées, la tête sur le cou de leurs chevaux : — Allez dire aux milices de Tegua que je suis content de leur conduite, — que le district du Sauce m'envoie immédiatement cinquante cavaliers.— Et l'exprès disparaissait dans un nuage de poussière. — Ah! messieurs, ajouta-t-il en repliant nos passeports, les montoneros sont aux abois; je les harcèle, nos troupes couvrent la campagne; belles troupes, messieurs, on a vu des compagnies entières avoir des souliers! Mais ce qu'il se garda bien de dire, c'est la promptitude avec laquelle il avait lui-même viré de bord, et changé en soldats du gouverneur les milices levées peut-être pour secourir les montoneros qu'il appelait si hautement rebelles et bandits. Les soumissions lui arrivaient de toutes parts, et son dévouement sonna

assez haut pour retentir aux oreilles du gouverneur, campé à deux lieues de là.

Que devenaient pendant ce temps la ville, les marchands, la population bourgeoise. Les magasins à demi fermés ne s'ouvraient guère que pour laisser passer des objets d'équipemens payés d'un ordre supérieur. Le peu de voyageurs qui arrivaient isolés furent, selon l'expression des gauchos, soulagés de leurs bagages; les muletiers se décidaient à prendre la route moins fréquentée de l'intérieur. Cette petite ville assez commerçante, où les routes de Mendoza et de San-Luis viennent s'embrancher avec celles de Buénos-Ayres et de Cordova, se trouvait donc comme une rivière engorgée qui se forme une digue avec le sable de ses grèves. Le parti triomphant se grossissait à vue d'œil, à mesure que les montoneros devenaient plus faibles. Incapables de livrer bataille et de se réorganiser, ils tendaient évidemment à se refugier en pays neutre, par la province de San-Luis. A la tête d'un de leurs detachemens se trouvait un gaucho promu au grade de capitaine pour avoir, dans la bataille où les unitaires furent décidément battus, renversé de son cheval avec les boules, et fait prisonnier le général Paz, l'homme le plus capable des républiques argentines, qui sut battre Quiroga. Ce capitaine, célèbre dans toute la Pampa, reçut le nom de *Supremo Boleador!* Quelques jours auparavant, nous l'avions vu traverser les rues de Cordova avec ses armes terribles attachées à la ceinture. A quinze lieues environ du *Rio Cuarto* une petite croix frappa nos regards; la terre était fraîchement remuée; un morceau de poncho blanc agité par la brise battait cette tombe solitaire : c'était celle du Supremo Boleador! La veille il avait tenu tête avec sept des siens à une trentaine de dragons : les sept montoneros furent tués, non sans avoir donné la mort à plus d'un ennemi, et tous étaient là enterrés au milieu de la plaine muette et déserte qu'ils avaient, douze heures auparavant, troublée du galop de leurs chevaux et du cliquetis de leurs armes.

Ces choses attristaient singulièrement notre route; comment rester indifférent au milieu de cette tempête, quand même, ce qui est toujours douteux, l'étranger n'aurait rien à en craindre? Dans les rares maisons (et ce sont toujours des postes) semées sur le chemin, nous rencontrions alternativement une joie insolente et stupide, ou une morne douleur, selon l'opinion du maître du lieu;

parfois on nous faisait des confidences qui nous mettaient à même de mieux apprécier les misères de la contrée.

Vers le soir, une épaisse fumée tourbillonna dans l'ouest; à mesure que les ténèbres s'accrurent, une ligne de feu mobile grandit à l'horizon. Il fallut chercher un gîte dans une *estancia* dont on rassemblait en toute hâte les troupeaux derrière un petit torrent qui présentait un obstacle à l'incendie. La lune et les étoiles pâlirent toute la nuit devant les flammes, qui dévoraient l'herbe sèche avec un bruit semblable à celui de la vague qui monte sur une plage unie en roulant les cailloux : ces langues de feu alongées, courbées par le vent, vinrent s'abattre haletantes au milieu des roseaux où elles s'éteignaient sourdement, avec mille reflets bleuâtres; mais l'incendie, resserré sur ce point, se prolongea plus violent vers le sud, malgré une brise contraire; de temps à autre l'ombre opaque d'un chevreuil au galop sautant avec la rapidité de l'oiseau pardessus les cendres rouges, traversait cette plaine embrasée. Les hommes de l'estancia, les boules au poing, avaient grande envie de faire chasse au milieu de ces animaux frappés d'une terreur panique; mais les chevaux hennissaient effarés, et parfois l'obscurité devenait horrible. L'incendie dura long-temps; c'était une ruse de guerre des Indiens, qui arrêtaient ainsi la marche des soldats, et se mettaient à l'abri de ce côté. On ne manqua pas d'accuser les montoneros de cet acte de vengeance.

Le lendemain nous foulions une terre encore chaude, noire, dépourvue d'oiseaux et d'insectes, que traversaient seules de nombreuses troupes d'autruches en agitant leurs ailes blanches. Au moment du départ, le patron de l'*estancia* nous avait remis mystérieusement un portefeuille trouvé près de la Sierra, et appartenant au général des montoneros; nous nous chargeâmes de le lui remettre à San-Luis, où il devait être rendu avant nous. Les chefs de la révolte avaient donc définitivement abandonné leurs projets et leurs soldats. Serrés de près, manquant de tout, ils parvinrent à franchir les frontières, et on nous dit plus tard qu'on les avait vus passer au grand galop, maigres et hâves comme des fantômes, montés sur des chevaux fatigués, semant sur la route leurs bagages, leurs équipemens, enfin jusqu'à leurs armes, pour rendre la fuite plus facile. C'est ainsi que le portefeuille avait été perdu.

Huit jours après, nous traversions la rivière de San-Luis, ruis-

seau qui roule assez de poussière d'or pour faire supposer des mines abondantes dans la Sierra voisine. Mais celui qui se hasarderait à les exploiter, serait à peu près sûr de travailler pour les autres. Cette province, la plus petite et la plus pauvre, la moins peuplée de toutes les provinces du sud, pourrait être la plus riche.

Nous rencontrâmes dans la rue un des soldats à poncho rouge de l'escadron d'élite qui formait le noyau des montoneros; nous le priâmes de nous conduire auprès de son général. Au milieu d'une cour spacieuse étaient entassés des armes, des harnais de chevaux, des équipages de toute espèce; on voulait de nouveau tenter un coup de main. Deux sentinelles, armées jusqu'aux dents, se tenaient à l'entrée. Quelques chevaux volés dans la province ennemie erraient dans le corral; le vieux soldat tira son bonnet rouge, ouvrit doucement une petite porte: c'était là le sanctuaire, le conseil de l'état-major, l'assemblée où s'agitait le sort de Cordova. Un jeune homme pâle et souffrant, couché dans son manteau, se souleva sur le coude, et continua de dormir, autant que le pouvait permettre une blessure au front. D'autres chefs attaquèrent avec leurs longs coutelas un morceau de bœuf piqué sur une broche de bois au milieu de l'appartement. C'étaient presque tous d'anciens soldats de Bolivar, ennemis de la paix, et surtout d'une demi-solde dont on touche rarement la première piastre. Enfin, dans un coin, un autre groupe plus curieux attira notre attention : deux officiers, plongés dans un silence interrompu de loin en loin par un jurement énergique, jouaient aux cartes, non sur un tambour, ce qui eût été plus commode, mais sur une tête de bœuf couverte d'un cuir. Ce qu'ils jouaient ainsi, ce n'était pas leur argent, ils n'en avaient plus, ni leurs armes, elles étaient utiles à chacun, c'était la fortune du gouverneur, qui les avait déjà battus, et qu'ils voulaient de nouveau attaquer avec cinquante hommes!

TH. PAVIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1836.

Au milieu de la paix profonde et presque générale dont jouit l'Europe (car on ne s'y bat que dans un petit coin de l'Espagne), la face des affaires se renouvelle souvent d'une manière complète dans l'étroit espace d'une quinzaine. Ce n'est pas par de grandes secousses que se soulèvent aujourd'hui les empires, et les révolutions ne se font qu'en détail, comme les guerres. L'Europe semble immobile, ses divers gouvernemens ont l'air d'être plongés dans une complète inertie, et cependant jamais mouvement plus général ne s'est fait en Europe, jamais la diplomatie n'a été plus alerte et plus active, et jamais les évènemens, le temps des grandes guerres et des grandes batailles excepté, n'ont pris d'un jour à l'autre une face plus diverse et plus subite, qu'en ce temps-ci. Il y a quinze jours à peine, nous examinions la situation politique de l'Europe, et déjà cette situation se trouve grandement modifiée. Qu'on se reporte encore quelques quinze jours en arrière, on verra que les principales puissances européennes ont toutes subi d'importans reviremens politiques intérieurs; on reconnaîtra que les rapports de puissance à puissance n'ont pas subi de moindres variations; on verra que tout a marché, que tout s'est agité, que ce qui avait été déclaré inébranlable et stable à jamais s'est mis en mouvement; que ce qui devait avancer, selon tous les calculs de la sagesse politique, a fait un pas en arrière; que mille rapports ont été renoués; que d'autres, qu'on désespérait de faire naître, se sont établis par la seule puissance des choses, sans compter ce qu'on ignore, ce qui se fera, ce qui se prépare, ce qui grouille et ce qui croît dans le mystère des chancelleries et des cabinets. Spectacle curieux, s'il était possible de se le donner librement; spectacle effrayant aussi, si l'on ne savait, quelque peu qu'on sache, que c'est là le mouvement de tous les jours, qui se fait, sans que les états s'écroulent, sans que les peuples s'émeuvent, sans que rien tombe en ruine, sinon quelques ministères et quelques combinaisons partielles, bientôt remplacés par d'autres. C'est ainsi

que le ministère de M. Mendizabal et que le ministère de M. de Broglie se sont en allés, sans que la révolution ait éclaté en Espagne, et sans que la contre-révolution ait éclaté en France; c'est ainsi que la Prusse et l'Autriche ont ouvert leurs palais au duc d'Orléans et au duc de Nemours, sans que l'alliance anglaise en ait été compromise; c'est ainsi que tant d'autres faits, connus et inconnus, se sont accomplis en peu de jours, parce que le mouvement et le progrès sont les conditions indispensables de l'ordre et de la paix, et parce que le monde marche aujourd'hui d'un pas régulier et tranquille, mais sûr et délibéré, vers les améliorations qui l'attendent. Il y a concours dans le monde, et en Europe surtout, pour ces améliorations inévitables, matérielles et morales : on ne diffère que sur le choix de ces progrès, et sur le temps qu'il faudra pour les accomplir. Ici, on est au XIXe siècle, comme en France; là, on n'est encore qu'au XVIIIe, comme en Allemagne; ailleurs, le XVIIe commence à peine; plus loin, c'est le XIVe qui se met à poindre. Mais laissons faire, tous ces siècles s'entendront un jour entre eux; il n'y a que des hommes qui voudraient devancer les temps d'un siècle ou deux qui perdront leurs peines et leurs efforts; le monde les verra courir en avant sans les suivre, et les laissera isolés dans leur éloignement.

Certes, l'Espagne n'est pas la plus avancée dans cette marche inégale des nations; mais il ne faut pas croire, comme on l'a dit, qu'elle vienne de faire un pas en arrière, en assistant à la chute de M. Mendizabal. On parle d'intrigues de cour, de petites causes mesquines, nous le voulons bien. Il se peut que M. Mendizabal ait déplu par quelque côté, soit à la reine régente, soit à ceux qui l'entourent; mais dans un gouvernement représentatif, quelque imparfait qu'il soit, et de quelque façon incomplète qu'il fonctionne, la chute d'un ministère tient aussi à d'autres causes que celles-ci. Quand un ministre du caractère de M. Mendizabal, ou même du caractère de M. de Broglie et de M. Guizot, se retire et s'éloigne, on peut être certain qu'il cède toujours à une grande et réelle impossibilité. Les lettres de Madrid ont eu beau dire que M. Mendizabal avait soulevé contre lui tout l'intérieur du palais, qu'il n'avait pas pris assez le soin de pourvoir aux goûts et aux nécessités de la régente, qu'il avait heurté de front tous ses penchans; si M. Mendizabal n'avait pas aussi négligé de pourvoir aux nécessités de la nation, s'il eût davantage favorisé ses tendances, s'il ne se fût pas mis en rivalité avec les favoris de la chambre, c'est-à-dire avec les hommes qui le couvraient de leur talent et de leur popularité, M. Mendizabal serait encore à la tête du gouvernement de l'Espagne. Nous connaissons assez M. Mendizabal pour savoir qu'il n'accepterait pas lui-même l'explication qu'on donne de sa chute. M. Mendizabal a certainement la prétention de tomber de plus haut, et il pense sans doute qu'un homme d'état qui exerce le pouvoir ailleurs que dans une monarchie absolue, ne doit jamais attribuer sa fin à une petite intrigue. Ce n'est là que l'occasion d'une chute ministérielle; les actes et les systèmes de l'homme public l'ont déjà rendue inévitable et prochaine, quand l'intrigue vient à réussir. La chute de M. Mendizabal tient à de grandes promesses qu'il avait faites et qu'il n'a pas remplies, aux votes

de confiance qu'il avait exigés et dont il n'a pas fait l'usage qu'on attendait de lui. L'état pitoyable où se trouvait l'Espagne quand M. Mendizabal vint se placer à la tête du ministère n'a pas beaucoup changé, il est vrai; mais M. Mendizabal n'a pas moins fait des efforts inouis pour l'en faire sortir, et en certaines choses il avait réussi. D'abord il avait créé le pouvoir, qui n'existait pas en Espagne, même de nom; il avait dissipé les juntes menaçantes et apaisé ces soulèvemens de villes qui se remontrent déjà aujourd'hui; il avait lutté avec avantage contre les dernières influences du clergé; il s'était même créé assez habilement quelques ressources financières; mais il avait promis plus encore, et ces promesses un peu fanfaronnes ont aidé M. Isturitz et M. Alcala Galiano à le renverser. Ce changement de ministère offre une singularité qui n'a pas été assez remarquée. M. Mendizabal est un homme politique d'un esprit résolu, mais d'opinions très modérées. Pour sa part, et comme citoyen espagnol, le *statut royal* lui eût suffi. C'est un homme qui est frappé surtout des avantages de la prospérité matérielle, et dont l'esprit industrieux et inventif s'entend fort bien à faire naître cette prospérité. Sous ce rapport, M. Mendizabal possède un côté du génie de Pombal; mais l'Espagne ne ressemble guère au Portugal tel qu'il était alors, et c'est un Ximénès qu'il lui faudrait. Or M. Mendizabal n'est rien moins que cela. Il eût été, en temps de paix, un grand ministre des finances et du commerce, mais ce n'était pas le premier ministre qui convenait dans un temps de guerre civile et de révolution. Voulant la paix et l'ordre avec une somme très modérée de liberté, M. Mendizabal n'avait imaginé d'autre moyen que la dictature pour arriver à ce résultat; très disposé à s'en tenir au statut royal et à le maintenir comme loi suprême de la nation, il voulait préalablement s'affranchir des obligations de ce statut et s'en écarter provisoirement, même sans proposer des lois pour le suspendre; en un mot, il se sentait le besoin de forces extra-légales pour faire triompher un système de légalité et de modération. M. Isturitz et M. Galiano, ainsi que le ministre actuel de l'intérieur, M. Angel Saavedra, aujourd'hui duc de Rivas, appartiennent aux opinions politiques les plus avancées de l'Espagne. M. Saavedra, jeune homme distingué, était un cadet de famille, sans fortune, que la mort de son frère aîné a élevé inopinément à la grandesse. Ses opinions tenaient de sa situation, elles étaient démocratiques; et nous n'avons pas de raisons de croire qu'elle ne le soient plus aujourd'hui, car le duc de Rivas est un homme d'un esprit logique et droit, qui n'a pas légèrement embrassé la foi politique qu'il a si courageusement défendue. M. Galiano avait rédigé les éloquentes protestations de l'île de Léon; il était, ainsi que M. Isturitz, l'ami de Riégo et de Quiroga. Le ministère actuel est cependant formé dans une pensée de résistance. Il faut que les rôles aient été intervertis, et que la pensée de s'emparer du pouvoir ait modifié ici quelques opinions. On ne saurait expliquer autrement la situation des nouveaux ministres, qui se sont mis si énergiquement en opposition avec le parti *Caballero* et la majorité de la chambre des procuradorès, qu'ils viennent de dissoudre. Rien n'a fait fléchir M. Isturitz dans sa détermi-

nation, ni la crainte de diminuer l'élan qu'il faut au pays pour combattre don Carlos, élan qui aurait déjà grand besoin d'être secondé, ni la menace d'un refus d'impôt, qui lui avait été faite par la chambre, et qui s'est renouvelée depuis la dissolution, ni l'incertitude où il est au sujet des dispositions du général Mina. Une telle décision et une telle fermeté semblent annoncer un homme sincèrement attaché aux opinions qu'il professe, et il y a lieu de croire qu'un examen de la situation générale de l'Europe a prouvé aux ministres actuels de l'Espagne qu'on ne peut fonder un pouvoir durable qu'en marchant peu à peu vers une complète émancipation. Sans doute ils essaieront de mettre l'Espagne au pas modéré de la France et de l'Angleterre, dont l'esprit leur est si nécessaire, et tout en tendant à accomplir entièrement la révolution espagnole qui est le rêve de leur vie, ils éviteront les formes révolutionnaires et extra-légales de M. Mendizabal, dont la pensée, nous le croyons, n'était pas d'aller aussi loin qu'eux. C'est là, ce nous semble, la clé de quelques contradictions que présentent les actes et les opinions des deux ministères espagnols, et l'explication des éloges et des attaques dont ils ont été l'objet en des camps politiques, où ils devaient s'attendre à trouver d'autres sentimens que ceux qui leur ont été témoignés.

L'occupation de Cracovie est encore un de ces évènemens militaires de la paix, qui ont lieu l'arme au bras, et se terminent la plume à la main. D'abord, cette occupation était contraire aux traités de Vienne. Puis, la manière dont elle s'était exécutée semblait annoncer de grandes rigueurs. En cet état de choses, la France et l'Angleterre, ou l'Angleterre et la France, avaient de grands devoirs à remplir. Il fallait encore cette fois réclamer l'exécution des traités de Vienne, et protester contre un acte qui les enfreignait. Mais les traités de Vienne, disait-on, sont comme tous les traités du monde; ils ont un côté par lequel ils ne sont pas tout-à-fait inviolables, et cela pour la France, comme pour l'Autriche, comme pour la Russie, c'est quand ils se trouvent en opposition avec le plus ancien de tous les traités, celui qui est antérieur même à la diplomatie, et qu'on nomme le droit commun. Avec ce vieux traité, ajoutait-on, tout autorise à vous défendre au besoin, et à pourvoir d'urgence à votre sûreté personnelle, que vous soyez un homme, ou que vous soyez une nation. C'est de là qu'on arguait pour motiver l'occupation d'un territoire où s'étaient réfugiés les débris de l'insurrection polonaise. M. de Broglie et lord Palmerston avaient sans doute trouvé de bonnes raisons à opposer à ces objections de la diplomatie étrangère; mais ces raisons n'avaient produit aucun résultat jusqu'à ce jour. Les négociations ayant continué depuis la retraite de M. de Broglie, il paraît que l'évacuation de Cracovie ne tardera pas à être complète. Il ne reste déjà plus que deux cents hommes qui suivront prochainement le reste des troupes d'occupation, si lord Palmerston consent à mettre un peu de liant dans cette affaire.

Tandis que la France et l'Angleterre réclamaient des puissances du nord l'exécution du traité de Vienne, l'Autriche réclamait de la Russie l'observation des clauses de ce traité, relatives à la liberté de la navigation sur les grands fleuves d'Europe. L'entrepôt allemand de Galatz, situé entre

les embouchures de Silistrie, se voyait menacé dans ses relations, qui s'étendent jusqu'en Asie par le Danube. Or, les quarantaines et les péages établis sur la rive du Danube que les traités avec la Turquie reconnaissent pour la limite de l'empire russe, gênaient singulièrement ces relations. L'Autriche se trouvait donc avoir le même intérêt que la France et l'Angleterre à travailler pour l'évacuation de Silistrie. Cette évacuation a été accordée, comme on sait, par le gouvernement russe; les péages et les quarantaines du Danube ont été abolis en grande partie, et particulièrement en ce qui gênait la navigation commerciale; et ce qui est plus, dans une note communiquée aux journaux allemands, le gouvernement russe, a donné dans les termes les plus modérés l'explication des motifs qui avaient fait naître ces établissemens. La discussion pacifique des intérêts, et des intérêts les plus vastes et les plus ardens, a remplacé la menace et les démonstrations d'armement; et cependant les mers de l'Europe sont couvertes d'innombrables flottes, les empires renferment d'immenses armées permanentes qui semblent protester partout contre cet inébranlable état de paix.

Les sujets de guerre et de division ne manquent pas, il est vrai, et depuis six années, la moitié des états de l'Europe a fourni à l'autre des motifs suffisans pour s'attaquer et s'envahir. La Belgique et la Hollande d'abord, la Pologne, Anvers, Ancône, la Turquie et le détroit du Bosphore, le Portugal et l'expédition de don Pedro; et maintenant l'Espagne, la Grèce, la Suisse même, qui veut aussi jeter un grain de sable dans la balance des ambitions européennes, ont offert un champ à la discussion; mais un intérêt qui domine partout les peuples et les trônes écarte tous les germes de division, et réprime tous ces mouvemens partiels. La Grèce subira cette nécessité comme l'Espagne. La situation de la Grèce est cependant bien critique. La France et l'Angleterre ont consenti d'un commun accord à l'émission du premier quart de la dernière série de l'emprunt garanti par les deux puissances, et ont ainsi donné à la paix un gage au moins aussi sûr que la Russie en évacuant Silistrie, que la Prusse et l'Autriche en consentant à retirer leurs troupes du territoire de Cracovie. Quoi qu'il arrive en Grèce, l'Angleterre et la France auront donc prouvé qu'elles voulaient le maintien de l'ordre actuel en ce pays, si on peut appeler ordre ce qui existe en Grèce aujourd'hui; elles auront prouvé, l'argent à la main (la manière la plus efficace de prouver ses intentions), qu'elles ne cherchent pas à renverser en Grèce un gouvernement qui accorde une grande influence à la Russie et à l'Allemagne. Elles n'ont pas même réclamé contre l'administration de M. d'Armansperg et la présence des troupes allemandes en Grèce, et elles se sont refusées à indiquer des remèdes aux maux de cet état, tant elles ont craint de hâter son agonie; on ne peut donc douter de leur désintéressement, poussé trop loin peut-être, et de leur fidélité à remplir leurs engagemens, même quand les circonstances en ont changé la nature. Viennent après cela en Grèce les catastrophes que l'on prévoit, la France et l'Angleterre seront en mesure de parler des intérêts de ce pays et d'être écoutées sans qu'on

les suspecte de vouloir faire dominer les leurs dans cette question. Et c'est là surtout ce qui importe à la France, ce qui doit lui donner de la force et de l'autorité dans les conférences et dans les congrès.

Il en est ainsi de l'Espagne. Il est évident que la France n'attend pas une occasion d'intervenir dans ce pays. Il y a long-temps que cette occasion s'est présentée, et soit par une cause, soit par une autre, soit à tort ou à raison, la France a résisté à tous les appels de l'Espagne, à tous les reproches qu'on lui faisait ici; elle est restée sur ses armes, aidant encore là de son crédit, de sa position, de son influence, de son assistance indirecte, mais respectant la liberté et l'indépendance des nations voisines, même dans leurs désordres et dans leurs écarts. Maintenant la question de l'intervention, que la mauvaise position de don Carlos éloigne presque entièrement, se trouve ainsi dépouillée de tout ce qu'elle avait d'irritant pour l'Europe; si elle avait jamais lieu, elle se ferait, non pas d'un consentement unanime, mais sans trop de débats; elle n'amènerait pas la rupture des relations entre les puissances du nord et la France; ce serait une question telle que la question de la Grèce, de la mer Noire et de la Pologne, un sujet de discussions et de notes diplomatiques, mais non de guerre ou même d'armement.

Nous n'aurons pas non plus la guerre avec la Suisse, ni même avec le demi-canton de Bâle, qui avait posé la main sur la garde de son épée, et semblait vouloir en percer M. de Broglie. Mieux informés sur cette question, nous croyons savoir que dans ce débat compliqué, la fausse interprétation des traités n'appartenait pas à M. de Broglie. Les frères Wahl avaient acquis le titre de propriétaires dans la commune de Reinach, d'après les clauses d'une loi de 1821, qui abrogeait les vieilles proscriptions établies à Bâle en 1816 contre les Israélites. On sait que le canton de Bâle a vu s'opérer à cette époque, dans son sein, une de ces révolutions que Mme de Staël, qui en voyait souvent de semblables des croisées de son château, appelait une tempête dans un verre d'eau. Cette tempête a cependant failli retentir en Europe. La campagne de Bâle, lasse du joug aristocratique de la ville de Bâle, se sépara d'elle, et se constitua en un gouvernement séparé, qui devait être démocratique de sa nature et par son origine, et qui le fut en effet à son début, comme le prouve la constitution qui fut promulguée. Mais depuis une aristocratie campagnarde s'étant formée dans le nouveau canton, elle s'appliqua à éluder ou à détruire les institutions de 1821, sur lesquelles s'étaient fondées les frères Wahl de Mulhouse, quand, malgré leur nom d'Israélites, ils acquirent ce domaine de Reinach, qui a causé tant d'embarras à la Suisse et à la France. Expatriés de ce domaine, dépouillés violemment de leur acquisition, les frères Wahl durent s'adresser au gouvernement français, leur protecteur naturel, qui les soutint en effet, et qui le fit avec vigueur. On sait que tous les citoyens de Bâle-Campagne établis en Alsace ont été expulsés par M. de Broglie, que la campagne de Bâle a été rayée des relations de la France; mais l'énergie de M. de Broglie était toujours accompagnée d'un élément contraire, d'une inflexible raideur qui l'empêchait d'admettre une transaction, même quand elle devait avoir lieu

à son profit. Aujourd'hui, ces difficultés s'aplanissent sans que la France abandonne en rien sa dignité. Les frères Wahl et le canton de Bâle-Campagne traitent sur le pied d'une juste indemnité, et une transaction éteindra ces déplorables différends.

Mais pendant que les affaires de la Grèce, du Danube, de l'Espagne et de la Suisse, présentent des points de conciliation, il en est une sur laquelle il est impossible de s'entendre. A chaque session, cette grosse question se représente, et chaque fois elle met la chambre en feu. Si jamais les partis prennent les armes, en France, ce sera sans doute pour cette question. S'il devient nécessaire de dissoudre les chambres, ce sera pour cette cause. On discute froidement sur presque toutes les affaires; on s'échauffe invariablement quand il s'agit de celle-ci. La passion, qui s'est vue chassée des questions diplomatiques, s'est refugiée là tout entière. Quand cette discussion périodique commence, il n'est pas un pouvoir de l'état qui n'en soit ému. Le président du conseil monte à la tribune, le président de la chambre descend de son auguste siége pour prendre part à cet important débat; les meilleurs esprits s'animent, les journaux discutent avec aigreur; et, en effet, tout ce mouvement, tout ce bruit, toute cette exaltation ne sont pas de trop. Il s'agit de savoir si le Théâtre-Français jouera les tragédies de M. Viennet et de M. Fulchiron ou les drames de M. Hugo, de M. de Vigny et de M. Dumas! de savoir si l'Opéra-Comique aura 240,000 ou 180,000 francs de subvention; si on y chantera des cavatines ou des ariettes! Le moyen de rester froid dans une semblable discussion?

Nous sommes trop bons citoyens pour rester en arrière, et nous ne serons pas plus indifférens que la chambre sur ce point vraiment important de notre constitution sociale, si on le juge d'un peu haut. En ce qui est des affaires théâtrales et des questions d'art, la chambre a l'inconvénient de compter parmi ses membres quelques hommes si exclusivement occupés de ces matières qu'ils ne peuvent les traiter sans passion; des littérateurs trop lettrés, des poètes trop enthousiastes de la poésie, très bons députés en toute autre circonstance, mais qui perdent tout sang-froid dans celle-ci, et déposent alors la qualité du législateur pour se livrer à toute la fougue de l'*irritabile genus*. Or ce n'est pas de M. de Lamartine, de M. Thiers et de M. Guizot que nous parlons, mais de M. Fulchiron, de M. Auguis et de quelques écrivains non moins illustres. L'année dernière, c'était M. Charlemagne qui s'était placé à la tête de la chambre, et qui attaquait le *Chatterton* de M. de Vigny. M. de Vigny joue de malheur. Cette année lui apporte le coup de pied de M. Fulchiron! Aux yeux de M. Fulchiron, Chatterton a le tort de se tuer au lieu de vivre *honorablement* du travail de ses mains, comme a fait M. Fulchiron, au lieu de s'enrichir peu à peu comme lui, de devenir fabricant, maire de village, député, et de faire alors de la littérature. Chaque chose a son temps. Faites des bas d'abord, tissez des étoffes, conduisez-vous honorablement, et ensuite, quand vous paierez exactement vos impôts, quand vous serez électeur, éligible, vous ferez, si vous voulez, des tragédies à la façon des tragédies de l'honorable député du Rhône. L'honorable

M. Fulchiron ne veut pas non plus que l'argent de l'état soit employé à entretenir les crimes dramatiques et le *triomphe des femmes impudiques sur les légitimes épouses*, qu'on voit dans tous les drames modernes et dans tous les drames anciens, depuis Eschyle jusqu'à Racine, aurait pu ajouter le grand tragique qui siége à la chambre des députés. M. Fulchiron ne veut pas plus d'enjambemens moraux que d'enjambemens poétiques. Les enjambemens lui paraissent *non-seulement vicieux, mais effroyables*. Les tragédies de M. Fulchiron, qui dorment dans les cartons du Théâtre-Français ou ailleurs, et qui n'ont jamais pu enjamber la scène, gardent une terrible rancune à leurs sœurs cadettes, les tragédies actuelles.

Sérieusement, que veut dire tout ceci? M. Dupin quitte son fauteuil pour régenter les auteurs après M. Fulchiron; il leur demande de lui faire des Champmeslé, des Lecouvreur, des Lekain; son oreille est blessée des fautes de langue qu'il entend au théâtre, lui qui siége journellement à la chambre des députés; il engage les auteurs à ne pas songer à l'argent, en leur citant Voltaire, Racine et Molière, qui étaient riches tous les trois, et qui avaient des maisons de ville et des maisons de campagne, tout comme M. Mélesville, M. Bayard et M. Scribe. M. Auguis se prend aux singes, et il ne veut pas que le Jardin des Plantes les loge magnifiquement. M. Dupin en veut aux auteurs, M. Fulchiron aux drames. Pour la chambre, elle consent à voter la subvention du Théâtre-Français et celle de l'Opéra-Comique, mais elle veut que cette subvention soit répartie d'une certaine façon; elle veut que les théâtres prennent la marche qui lui convient. Que ne fait-elle déposer les traités avec les auteurs et les engagemens des comédiens sur le bureau du président? on discuterait sur les *primes* de M. Scribe, sur les *feux* de Mlle Mars et de Mlle Dupont, de Faure et de Firmin; on pourrait aussi apporter à la chambre les drames et les comédies reçus et en répétition, M. Fulchiron corrigerait les fautes de français de M. de Vigny; M. Auguis ajouterait quelques traits d'esprit aux comédies de M. Scribe, et M. Viennet referait les vers de M. Victor Hugo. La chambre voterait alors ces subventions en connaissance de cause; elle serait sûre que le Théâtre-Français remplirait la condition *sine qua non* de M. Fulchiron, qui est de parler français, comme l'entend M. Fulchiron; elle s'arrangerait pour que les auteurs actuels ne puissent devenir aussi riches que l'étaient Molière et Voltaire, et que l'est M. Dupin; et elle administrerait la littérature comme elle administre les arts et les monumens, avec cette finesse et ce tact exquis qui ont toujours distingué les assemblées législatives.

Au reste, M. Fulchiron devrait être satisfait : le Théâtre-Français, dont il s'occupe avec tant de sollicitude, ne vient-il pas de donner une comédie tout-à-fait dans le goût et la poétique de M. Fulchiron? Nous n'avons rien à dire de la comédie nouvelle; mais nous nous proposons de traiter prochainement la question du théâtre en France.

F. BULOZ.